This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

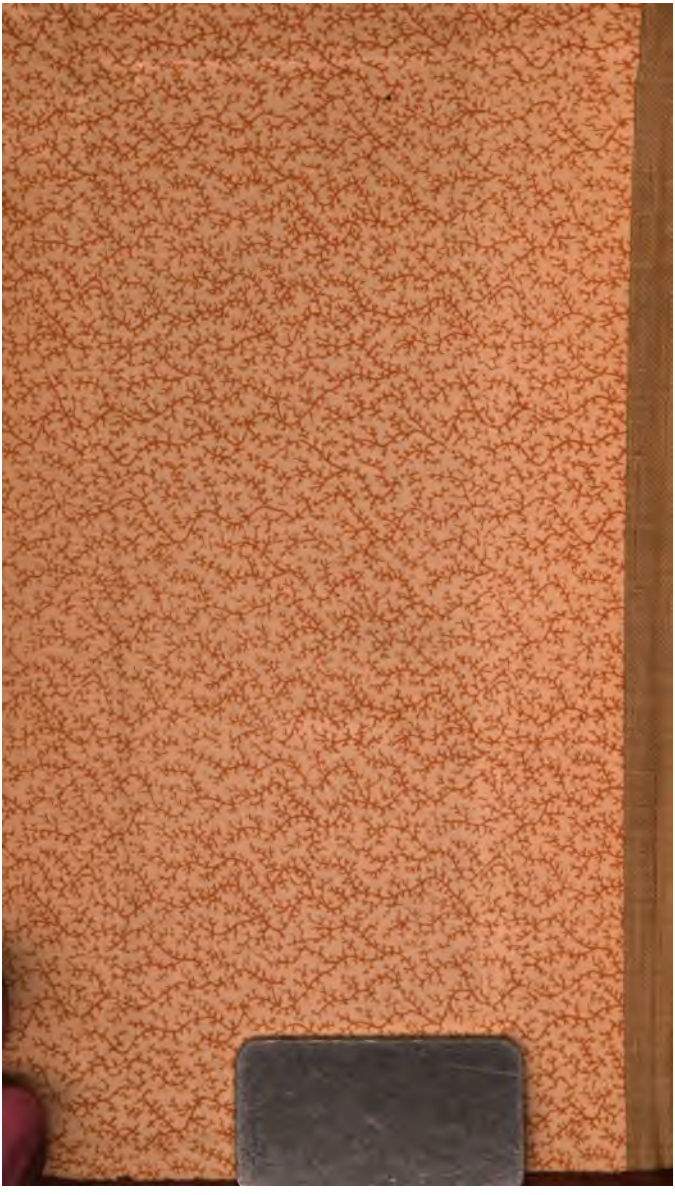
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579773 2



EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION.

EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION;

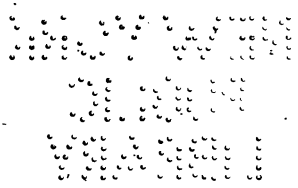
Par M.me de Montolieu, Auteur de *Caroline de Lichtfield*, de *Saint-Clair des Isles*, etc.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez H. Nicolle, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n.o 12.

1810.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
210864
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.



EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION.

CHAPITRE LXIX.

JULIANE OU LE REPENTIR.

Le lendemain, quoique le bras d'Emmerich fût encore très-douloureux, il voulut aller à la maison de force avec le lieutenant; à peine pouvait-il attendre le moment d'interroger le prétendu major sur le sort de Juliane, dont il le croyait encore le père. Bornwald et Wildman voulurent accompagner

leur ami. Après avoir fait leur déposition, ils demandèrent d'être introduits auprès du détenu. Il était enchaîné et la rage éclatait dans ses yeux ; elle parut redoubler à la vue d'Emmerich, qui lui adressait cependant quelques mots de consolation : je suis vraiment affligé, M. le major, lui dit-il, de vous retrouver dans une position aussi cruelle. Si vous voulez m'avouer franchement ce qui vous y a conduit et la cause de votre animosité contre moi, que je ne croyais pas mériter, je vous promets d'adoucir votre situation, et je crois que j'en ai le pouvoir.

— Je n'en doute pas, reprit le scélérat avec un rire infernal en soulevant ses chaînes, en voilà la preuve.

— Que voulez-vous dire, demanda le jeune homme?

— Qu'un traître, qu'un délateur

ne vaut pas mieux que moi, et mériterait mieux ces chaînes.

— Encore une fois qu'entendez-vous par les mots de *traître* et de *délateur*? Ce n'est pas moi j'espère que vous qualifiez de ces mots odieux?

— Vous-même. Oseriez-vous nier qu'ils ne vous appartiennent, quand c'est votre domestique qui a conduit les archers dans ma retraite. Depuis ce moment j'ai juré votre mort, si je vous rencontrais. — J'ai manqué mon coup hier, mais l'occasion peut se retrouver encore..... Et je serai plus adroit, si je suis libre une fois.

Le geolier voulut lui imposer silence; Emmerich le retint par le bras: ne le maltraitez pas, lui dit-il, et s'il est possible ôtez-lui ces chaînes; je vous récompenserai des soins que vous prendrez de lui. Le geolier lui

répondit qu'il ne le pouvait pas, que ses ordres étaient positifs, et que cet homme était si méchant qu'il y aurait du danger à le laisser libre; mais que, sur la prière d'Emmerich, il pouvait un peu le relacher; et il le fit tout de suite. Le prisonnier y parut sensible : vous n'aviez pas besoin, dit-il à Emmerich, de me faire arrêter pour vous emparer de Juliane, vous n'aviez qu'à parler, je vous l'aurais cédée volontiers pour une cinquantaine de louis.

— Votre fille, malheureux! dit Emmerich avec un mouvement d'indignation plus fort qu'il n'en avait encore éprouvé.

— Ah! oui, ma fille, dit le coquin en éclatant de rire; est-ce que vous le croyez encore? Elle vous trompe donc aussi, je n'en doutais pas, et j'en suis charmé. Emmerich était au

supplice et ne comprenait rien aux propos de cet homme abominable.

— Bornwald, qui ne disait mot et paraissait consterné, s'avança: venez, Emmerich, lui dit-il en lui prenant la main, laissez ce misérable, il n'est pas digne que vous entriez en explication avec lui. Je me charge de vous la donner ; retournez à la maison.

— Non, non, dit le jeune homme, je ne sors pas avant de savoir de lui où est Juliane.

— Il l'ignore et je le sais, répondit le banquier, elle est bien, elle est où elle doit être. Alors Emmerich consentit à sortir : il donna quelqu'argent au geolier, en lui recommandant son prisonnier, qui recommença ses imprécations contre lui et contre Frédérich.

Emmerich en sortant de la maison, laissa ses amis et prit les devans. En arrivant chez lui, il appela Frédérich, ouvrit son bureau, lui donna ce qu'il lui revenait de ses gages, et quelques louis de plus, et lui dit qu'il n'était plus à son service. L'honnête garçon, qui chérissait son maître, pouvait à peine croire ce qu'il entendait; il demanda en tremblant en quoi il avait eu le malheur de lui déplaire.

— Cherchez dans votre conscience, lui dit Emmerich; et sortant précipitamment, il fut se promener à grands pas dans le jardin, en réfléchissant tristement sur les difficultés de se fier à quelqu'un puisque Frédérich l'avait aussi indignement trompé; il ne pouvait lui pardonner d'avoir abusé de sa confiance pour faire arrêter le

major dans la maison des buissons, et de l'avoir laissé dans les mortelles inquiétudes où leur disparution l'avait plongé. D'après ce que M. Bornwald venait de lui dire, il était tranquille sur le sort de Juliane, mais indigné au plus haut degré contre Frédérich. Pendant ce temps-là, cet honnête garçon, qui avait oublié l'histoire de la cabane aux buissons, ne comprenant rien à l'injuste caprice de son maître, se désespérait et conjurait à deux genoux le lieutenant Sparre de tâcher de l'appaiser et d'obtenir son pardon d'une faute qu'il ignorait lui-même, ne pouvant se rappeler aucune chose par où il eut pû déplaire à un maître pour lequel il aurait donné sa vie.

— Pensez-y bien, Frédérich, lui dit le lieutenant; n'avez-vous pas aidé à arrêter un homme à qui votre

maître s'intéressait. Je ne sais rien de cette histoire, mais je viens d'entendre un mot à la prison, qui me fait soupçonner que c'est-là ce qui l'irrite.

— A la prison! dit Frédérich en se relevant et frappant des mains. Serait-ce ce damné secrétaire qui se faisait appeler major? — Ce ne peut être que lui, j'en suis sûr.

— En effet dit le lieutenant, votre maître l'appelait *major*, et il a été question d'une Juliane.

— C'est cela même, dit Frédérich avec joie. Je vais bientôt rentrer en grâce; deux mots à M. Bornwald et mon affaire est faite. Il allait sortir pour le chercher lorsqu'il entra avec Wildman, et s'informa d'abord où était Emmerich. M. Sparre alla le chercher au jardin, et le bon Frédérich conta son malheur à son protecteur.

Laisse-moi faire, répondit M. Bornwald, si ton maître veut se fâcher ce sera contre moi, je le mérite et j'ai eu grand tort : celui-là m'a déjà fait une bonne semonce, dit-il en frappant sur l'épaule de Wildman. Que voulez-vous, je ne suis ni un ange ni un Wildman; mais je vais tout réparer. Vas, mon garçon, et sois tranquille, ton maître nous pardonnera; le voilà qui vient, laisse-nous. Frédérich sortit, et notre héros entra avec le lieutenant. Son front était encore couvert de nuages; Bornwald fut au-devant de lui : Emmerich, lui dit-il avec amitié, vous m'avez dit souvent que vous voudriez trouver l'occasion de me prouver.... ce que vous appelez votre *reconnaissance;* elle se présente aujourd'hui, et j'ai deux grâces à vous demander : celle de l'honnête Frédérich, et...

— Em. Pardon, mon digne protecteur, je suis au désespoir d'avoir à vous refuser quelque chose. Frédérich m'a manqué de manière à ne pouvoir lui pardonner. Vous en conviendrez vous-même lorsque vous saurez ses torts.

— Born. Ainsi je dois m'attendre que vous me refuserez aussi ma seconde grâce; c'était la mienne, et comme Frédérich est mon complice...

— Em. Votre complice! au nom du ciel expliquez-vous?

— Born. *En souriant.* N'êtes-vous pas plus pressé encore de savoir ce qu'est devenue *votre sœur* Juliane, que de condamner oud'absoudre votre Frédérich et votre ami Bornwald?

— Em. Puisque mon ami Bornwald sait où est Juliane, je dois être tranquille sur son compte: ce n'est

pas non plus sa justification que je lui demande, il ne peut avoir tort avec moi. Pour Frédérich c'est différent, il était mon domestique, et il a abusé de ma confiance pour me tromper, et pour me faire soupçonner de la plus lâche trahison.

— Born. L'opinion de l'être dégradé qui vous accuse doit vous être indifférente; mais il n'en est pas moins vrai que j'ai eu tort, et que je suis le seul coupable; car Frédérich n'a rien fait que par mes ordres. Wildman me l'a déjà fait sentir. Je vous ai traité comme un enfant et vous ne l'êtes plus. Mon intention était bonne, je voulais vous sauver d'un piége abominable; j'ignorais quel degré d'empire avait sur vous la plus séduisante et la plus dangereuse des femmes; j'ai cru qu'il

valait mieux vous la soustraire complettement et vous laisser tout ignorer: j'ai eu tort, je le sens à présent. Emmerich, voulez-vous me pardonner? et il lui tendit la main. Le jeune homme la saisit, la pressa contre son cœur : vous pardonner, dit-il avec attendrissement, vous, mon ange tutélaire; ne suis-je pas trop heureux d'être guidé par vous comme par une seconde providence qui veille invisiblement sur moi. Oui j'étais, je suis encore un enfant sans expérience. — Ainsi cette belle, cette noble Juliane était.....

— Born. Belle et noble en effet autant qu'on peut l'être; mais victime infortunée de la séduction d'un scélérat abominable. Juliane, comtesse de ***, était non la fille, mais la maîtresse de l'aventurier qui at-

tenta hier à votre vie, et que vous venez de voir dans la prison.

Emmerich pâlit, il fut forcé de s'asseoir, et cacha son visage dans ses mains. Bornwald continua.

Votre Frédérich, avant d'être à mon service, avait été domestique dans la même ville où résidait le comte de ***, père de Juliane, et dans une famille qui soutenait des relations avec eux. Cent fois il avait vu le secrétaire du comte, connu sous le nom de Charville, et la jeune comtesse, déjà célèbre par sa beauté, par ses talens, et ensuite par sa fuite de la maison paternelle, qui fit grand bruit dans la ville qu'elle habitait, sans que personne se fût douté avec qui elle était partie. Sur la parole du comte et de sa femme, on avait cru le secrétaire victime de son dévouement, et jamais il n'avait été soup-

çonné. Mais à l'instant où Frédérich le vit dans la cabane aux buissons, il le reconnut, ainsi que Juliane, et tout le mystère lui fut expliqué. Il vint me conter ce qui se passait ; je frémis de vous savoir entre les mains d'un semblable scélérat. Le sort affreux de sa jeune victime me touchait aussi : je n'osais la croire entièrement dépravée, et je résolus de la rendre à la vertu et à ses parens que je connaissais de réputation : je n'étais pas non plus inconnu au comte à qui j'avais eu l'occasion de rendre autrefois quelques services. Je savais que depuis la perte de sa fille unique, lui et la comtesse avaient abandonné ce train de plaisirs et de dissipation qui leur coûtait si cher, et vivaient très-retirés, n'ayant plus aucun espoir de retrouver leur enfant, s'affligeant de n'avoir plus d'héritier de

leur immense fortune, et se reprochant encore *la mort de l'ami* qui s'était sacrifié. D'après ces données, je ne balançai pas à écrire au comte que je savais où était sa fille, et de le prier, s'il voulait plus de détails, de venir à B***, petite ville à moitié chemin de sa résidence, à cinq ou six journées de celle-ci. Sa réponse ne me laissa rien à desirer, c'était l'expression de la tendresse paternelle et de la joie la plus vive. Il acceptait mon rendez-vous, je partis pour m'y rendre, et ce fut-là le but de ce voyage que je fis dans ce temps-là en prétextant quelques affaires. Je chargeai Frédérich de veiller avec soin sur la cabane aux buissons; si ceux qui l'habitaient en partaient pendant mon absence, de les suivre sans les perdre de vue, et de me tenir au courant de leur marche;

mais il m'assura qu'ils ne songeaient pas à s'éloigner encore, et que le prétendu père était ou feignait d'être malade. Je fus donc sans marrêter à B***, où le comte m'attendait déjà avec une vive impatience. Je ne vous peindrai pas l'excès de son indignation en apprenant que son secrétaire vivait encore, et qu'il était le séducteur de Juliane: la seule condition qu'il mit au retour et au pardon de sa fille, fut de ne jamais revoir ce monstre, et qu'il fût enfermé pour sa vie. « Il n'y aurait, dit-il, aucune sûreté » ni pour sa fille, ni pour eux, si » cet homme astucieux et perfide » restait en liberté. » Je lui promis ce qu'il voulut, et il me chargea de tous ses pouvoirs pour cette affaire, dans laquelle il ne voulait pas se montrer en personne. J'avais un plan pour sauver jusqu'à un certain point la

réputation de la jeune comtesse; j'en fis part à son père, il l'approuva, et nous convînmes qu'il attendrait sa fille dans le même endroit, où je promis de la lui amener. Combien alors je vis toute la faiblesse du cœur d'un père; dans sa joie il oubliait tous les torts de sa fille, il s'en accusait lui-même; et dans le fond il avait bien raison; ces torts tenaient en grande partie à l'éducation qu'il avait donnée à sa fille; à la confiance imprudente avec laquelle il avait reçu chez lui un aventurier inconnu; à la facilité qu'on lui avait donnée, au moyen du théâtre de société, d'être sans cesse avec Juliane et de la séduire; à la corruption d'une gouvernante, qu'ils avaient depuis appris à connaître, et qui avait repris sa première vocation de comé-

dienne après le départ de son élève. C'est par lui que j'appris tous ces détails de l'éducation de sa fille, sur laquelle il n'épargna ni lui ni sa femme, qui s'en repentait ainsi que lui ; sa femme, qu'il avait laissée malade de l'excès de son émotion en apprenant que Juliane était retrouvée. Rien ne prouve mieux la force de l'amour maternel ; la frivolité, la passion du monde et des plaisirs, peuvent le comprimer quelque temps, mais non pas l'anéantir ; et Juliane coupable, fugitive, était plus chère à ses parens, que ne l'avait été l'aimable, l'innocente enfant dont ils n'avaient senti le prix qu'après l'avoir perdue. Tout en étant bien aise de retrouver ce sentiment dans le cœur du comte, il me parut tellement disposé à la tendresse et à l'indulgence,

que je fus forcé de lui rappeler qu'il devait à sa dignité de père offensé d'y joindre une sévérité nécessaire: je lui fis observer que nous ignorions encore, et les dispositions et même la situation de sa fille. Etait-elle la femme de ce Charville, ou seulement sa maîtresse? Voudrait-elle le quitter de plein gré, ou faudrait-il employer la violence? Le comte avait une telle horreur de Charville, qu'il préférait que sa fille ne lui appartînt par aucun lien, et dans tous les cas possibles, il insista pour ne pas le revoir et pour qu'il fût enfermé. Je lui promis l'un et l'autre, et je le quittai pour exécuter ses ordres. L'essentiel était d'abord de connaître les dispositions de Juliane, dont je me défiais beaucoup d'après les rapports de Frédérich, et la fausseté avec laquelle elle vous avait présenté son

séducteur sous le titre de son père. Il fallait avoir un entretien secret avec elle, et c'était difficile. Frédérich, à qui j'avais donné l'ordre de se trouver à la dernière poste avant Berlin, m'en fournit les moyens; il m'apprit le signal dont vous vous serviez quand vous alliez la voir; et si vous vous en rappelez, je vous écrivis pour vous donner des commissions qui devaient vous retenir en ville toute l'après-midi du lendemain. Tout me réussit; sans entrer à Berlin, je fus droit à la cabane aux buissons à la nuit tombante, je jettai trois petites pierres contre la fenêtre, elle s'ouvrit; une voix de femme très-douce me cria: « je suis » à vous, mon frère; il y a long- » temps que je vous attends. » Sans répondre je fis le tour de la hutte, et vins près de la porte. Juliane parut

bientôt, elle accourait les bras ouverts avec un doux sourire, et s'arrêta avec un extrême effroi en voyant devant elle une autre figure que la vôtre. Je me hâtai de me nommer; mon nom seul devait être une épreuve, j'étais presque sûr que plus d'une fois vous lui aviez parlé de moi et de ma femme, comme je sais que vous pensez à notre égard. Ce nom lui inspirera sans doute de la crainte, ou de la confiance, et je voulais la juger d'après l'une ou l'autre de ces impressions. Je ne fus pas long-temps dans le doute, à peine eus-je prononcé : « Ne vous effrayez » pas, mademoiselle, je suis Born- » wald, l'ami d'Emmerich, » que la sérénité reparut sur son beau visage; elle s'avança avec timidité en mettant le doigt sur sa bouche,

et regardant vers la hutte d'un air inquiet, pour m'avertir qu'on pouvait nous entendre : *l'ami d'Emmerich* sera aussi le mien, me dit-elle à voix très-basse ; au nom du ciel éloignons-nous un peu. Elle me conduisit sous quelques buissons épais, où l'on ne pouvait me voir. Attendez-moi là, me dit-elle : elle rentra dans la cabane, y resta peu d'instans, et vint me rejoindre. « Nous pouvons » à présent causer en sûreté, on me » croit avec mon frère Emmerich, » on me laissera tranquille, et je » pourrai ouvrir mon coupable cœur » à son vertueux ami. » Ce préambule facilitait toutes mes questions. Nous nous assîmes ; elle versa des torrents de larmes, et me dit tout ce que je voulais savoir. — Emmerich, ne rougissez pas de nommer

votre sœur, celle dont le plus touchant, le plus noble repentir lave les fautes; serons-nous plus sévères, nous faibles humains, si sujets à tomber, que celui qui a dit. « *Qu'il* » *y a plus de joie au ciel pour un* » *pécheur qui se repent, que pour* » *quatre-vingt-dix-neuf justes qui* » *n'ont pas besoin de repentance.* » Et si notre divin législateur pardonna à la femme adultère en faveur de son repentir; si, dans sa clémence il dit cette parole sublime: *que celui qui est sans péché lui jette la première pierre*, qui de nous osera la jeter contre un enfant de quinze ans, égaré par les artifices d'un homme corrompu? Avec quelle noble franchise cette fille charmante me fit un aveu complet de ses fautes, dont elle n'accusa qu'elle et son

séducteur, sans en rejeter rien sur ses parens.

Je tâchai de consoler l'aimable pénitente, sans lui cacher cependant tout ce qu'elle avait à réparer, et combien sa conduite future devait être exemplaire et soutenue : à cette condition je lui promis le pardon de ses parens, et je lui en donnai pour premier gage une bourse contenant vingt-cinq louis, que son père m'avait remise, pour qu'elle pût se vêtir décemment avant de rentrer chez lui. Nous convînmes ensuite de tout; le lendemain, de très-grand matin, Frédérich devait venir la prendre dans une voiture, et me l'amener à la première poste. A peine osait-elle demander ce qu'on ferait de son séducteur; je la vis un instant partagée entre

le désir qu'on le laissât libre, et la crainte qu'il ne vengeât son enlèvement sur vous, mon cher Emmerich, (et son attentat de hier me prouve qu'elle le connaissait bien.) Je lui fis sentir que votre sûreté, et celle de la société exigeaient qu'un homme aussi dangereux ne fût plus en état de nuire. Je lui promis qu'on se contenterait de l'enfermer et d'essayer de le ramener aussi à de meilleurs sentimens; elle secoua la tête: je crains.... je crains bien, dit-elle, qu'il ne soit perdu sans ressource; il n'y a pas même dans son ame, l'ombre d'une vertu; celles du noble Emmerich sont l'objet continuel de ses railleries. Enfin nous nous séparâmes, elle craignait d'exciter les soupçons du séducteur en restant plus long-temps. Je la quittai sans la moindre défiance; mais à

peine fus-je éloigné d'elle que je pensai, d'après ce que Frédérich m'avait dit, que peut-être tout cela cachait une nouvelle ruse, dont je serais la dupe, et que dans le même instant peut-être, elle riait avec son séducteur de ma facilité, et concertait les moyens de s'échapper avec l'or que j'avais eu l'imprudence de lui donner. Telle est l'horrible suite du vice et de la fausseté, on n'inspire plus aucune confiance; à peine des années de vertu peuvent-elles en rendre une partie, car jamais elle n'est complette. Frappé de cette idée j'ordonnai à Frédérich, que j'avais laissé à quelque distance de la cabane, de veiller autour, jusqu'à ce qu'il fût remplacé par Wilson, mon commis anglais, dont j'avais besoin et à qui je voulais me confier; vous saurez pourquoi. Fré-

dérich devait se trouver auprès de vous dans la soirée, il reçut mes instructions sur ce qu'il avait à faire lorsque vous seriez couché. Je le laissai à son poste, et revins en ville. Il était nuit, je vous savais occupé chez moi, où je ne voulais point aller. Après avoir donné mes ordres à Wilson, qui loge dans le faubourg, à la fabrique de coton, je passai chez le lieutenant de police, pour demander un mandat d'arrêt contre le prétendu major; il ne me fut pas difficile de l'obtenir, depuis long-temps on était à sa recherche, et le magistrat parut charmé de savoir enfin où le prendre; j'eus plus de peine à le faire consentir que sa compagne ne subît pas le même sort; elle était désignée comme sa complice et son aide dans toutes ses escroqueries, mais en ignorait

sa naissance ; je ne voulus pas la découvrir, et je me contentai d'être sa caution, en demandant qu'elle me fût remise. Je l'obtins, et je dis au magistrat qu'un de mes gens conduirait à l'aube du jour les gardes qui devaient saisir le prétendu major : c'était Frédérich. Charville le reconnut, et c'est ce qui lui fit croire que c'était vous qui l'aviez dénoncé. Frédérich vous racontera son impuissante rage, et la joie de Juliane de se séparer de lui, et la générosité avec laquelle elle donna plus de la moitié de sa bourse, soit à lui-même, soit à ses gardes pour qu'il fût bien traité. Ils l'emmenèrent dans la maison de force, et ce n'est que depuis peu de temps que j'ai su que sa mauvaise conduite, ses efforts pour s'échapper, avaient obligé les inspecteurs de le mettre aux fers

et aux travaux publics. Je reviens à Juliane. Ainsi que j'en étais convenu, Wilson me l'amena à la poste où je l'attendais, et Frédérich, dont le rôle était fini, retourna près de vous. La jeune comtesse que j'avais à peine vue dans l'obscurité de la veille, me parut encore mille fois plus charmante au grand jour. Ce fut alors, cher Emmerich, je vous l'avoue, que je crus qu'il était plus sage de vous laisser ignorer où elle était, et que je me promis de vous faire un secret du dénouement de cette aventure. J'avais exigé la veille de Juliane, de ne laisser dans la hutte abandonnée aucune trace qui pût vous apprendre ce qu'elle était devenue; elle me le promit, mais avec un redoublement de douleur qui me prouva combien elle obéissait à regret. Pour la récom-

penser de sa docilité, je lui promis à mon tour qu'elle vous reverrait. J'ai vu qu'elle m'avait tenu sa parole, et je lui tiendrai la mienne, lorsque mon jeune ami m'assurera qu'il peut la voir sans danger. Je vous avoue qu'il ne fallut pas moins que mes soixante ans et le souvenir de ma Louise, pour m'en garantir moi-même. Sa paleur, son émotion, la confusion qui faisait baisser ses grands yeux noirs dont on distinguait la belle coupe, par le double rang de ses longs cils, qui faisaient ressortir la blancheur de son teint; ses beaux cheveux noirs, retombant sur son cou d'albâtre; sa tête penchée avec grâce; deux mains charmantes jointes ensemble; tout aurait fourni au fameux Raphaël, le plus parfait modèle pour une Magdeleine pénitente. Elle vou-

lut en arrivant se jeter à mes pieds; j'avais peine, je vous le jure, à m'empêcher de tomber aux siens, mais elle me nommait *son protecteur*, *son père*, et ces deux titres saints, me rappelèrent à moi-même. Elle était à peine vêtue d'une mauvaise robe de soie entièrement usée. Je voulus la mettre à l'épreuve, dangereuse à son âge, de la parure, et je lui offris de faire acheter tout ce qu'il fallait pour l'habiller selon son rang: vous oubliez, me dit-elle en rougissant, que je n'ai plus aucun rang, et que je ne suis distinguée que par mes fautes. — Je vous prie seulement, dit-elle en jetant un regard sur sa robe sale et déchirée, de me faire acheter une robe noire, aussi simple que vous le voudrez; long-temps encore ce sera mon seul costume. Comme il convenait à mon

projet de la faire passer pour veuve, j'y consentis, et nous eûmes bientôt ce qu'il fallait pour la vêtir décemment. Je vis qu'elle tenait à conserver ce qui venait de son frère Emmerich ; elle ne voulut rien changer à sa coiffure, qui n'était que le mouchoir que vous lui aviez donné ; mais elle y ajouta un long voile noir. Dès qu'elle fut prête nous partîmes dans ma chaise de poste pour nous rendre à la ville où nous attendait le comte : j'avais caché à Juliane que nous le trouverions là, elle croyait que nous allions en droiture à son château qui est au moins à douze journées de Berlin ; et dans la crainte de revoir des parens qu'elle avait tant offensés, elle n'était pas fâchée d'avoir ce temps devant elle pour s'y préparer. Tout ce qu'elle me dit pendant ce voyage me confirma la sincérité de son re-

pentir, et quand nous arrivâmes à B..., il ne me restait plus le moindre doute. Je la menai dans une autre auberge que celle où j'avais laissé son père, et je fus avertir ce dernier que sa brebis égarée était près de lui ; des larmes de joie et d'émotion coulèrent sur ses joues ; déjà ses bras s'étendaient comme pour la recevoir. « Qu'elle vienne, me disait-il, » qu'elle me dise qu'elle m'aime en- » core, et tout lui sera pardonné. »

Non, non, pas ainsi, monsieur le comte, lui dis-je en l'obligeant à se raisseoir ; votre fille j'en suis sûr va rentrer dans le sentier du devoir et de la vertu, mais elle n'y est pas encore ; à peine sortie de celui du vice ; à peine séparée de l'infâme qui l'y avait entraînée, elle ne doit pas encore être pressée dans

les bras d'un père offensé, il faut qu'elle expie sa faute, et désarme, à force de vertu, votre juste sévérité. Juliane est trop belle et trop jeune encore pour n'être pas de nouveau exposée à retomber, et ses résolutions vertueuses sont trop nouvelles et lui sont trop étrangères pour qu'on puisse s'y fier entièrement; trop d'indulgence pourrait l'entraîner facilement dans une rechute. Votre fille a été coupable cinq années, il en faut autant au moins de sagesse soutenue, pour que son entier pardon lui soit accordé, et qu'elle reprenne la place dans sa famille et dans sa société; la mort d'un mari qu'elle aime sera à-la-fois son prétexte et son excuse. Si vous suivez ce plan, Juliane à vingt-cinq ans peut encore reparaître dans tout

son éclat, faire la consolation de vos vieux jours, et le bonheur d'un époux.

Ma fermeté le surprit et lui en imposa, il me promit ce que je voulus ; je convins avec lui de l'heure où je lui amenerais Juliane, et je retournai la préparer à cette entrevue : chère Juliane, lui dis-je en entrant dans sa chambre, où je la trouvai toute en larmes ; séchez vos pleurs, réjouissez-vous ; vous allez revoir ici quelqu'un qui vous est bien cher. La plus vive rougeur colora ses joues, et ses yeux encore pleins de larmes, s'animèrent. « Ah ! me dit-elle en se » levant, ce n'est... ce ne peut » être que M. Emmerich. Dieu ! com- » ment le reverrai-je. » Je fus bien aise de la méprise, l'émotion était donnée : non, lui dis-je, ce n'est

point Emmerich, le moment n'est point encore arrivé où vous pouvez le voir. C'est un ami plus sûr encore, dont les droits sont bien plus sacrés, à qui vous devez désormais consacrer votre vie. C'est le comte de... c'est votre père, il est ici, Juliane, préparez-vous à tomber à ses pieds.

Hélas! la pauvre fille était étendue aux miens sans mouvement; un évanouissement que je ne pus prévenir la fit tomber de sa hauteur; il était réel cette fois, et toute votre eau de Luce, mon cher Emmerich, n'aurait pas suffi pour la ranimer. J'employai inutilement tout mon flacon; la pâleur de la mort était sur ses joues, on sentait à peine son pouls. Je la fis transporter auprès d'une fenêtre, l'air la ranima, mais elle fut long-temps sans retrouver ses idées, et quand elles lui revinrent, elle

faillit retomber en faiblesse. Moi qui venais de prêcher avec tant de force la sévérité, je lui promis, au nom de son père, indulgence et douceur, et je parvins ainsi à la rassurer assez pour entreprendre le court trajet qui la séparait du comte, dont l'auberge était dans la même rue ; elle baissa son voile, et prit mon bras. J'eus peine à soutenir sa marche tremblante ; je la laissai dans l'antichambre avec un flacon de sel dont j'avais eu soin de me pourvoir, et j'entrai chez son père.

Il était à peu près dans le même état que Juliane, et leur émotion m'avait tellement gagné que je ne pus prononcer une parole. J'étendis la main vers la porte que j'avais laissée entr'ouverte, Juliane s'y précipita, et presqu'au même instant je la vis prosternée aux pieds du comte

qui la serra dans ses bras. — J'entendis les mots : Mon père ! — Ma fille ! s'échapper au travers des torrens de larmes ; j'en répandais moi-même, et malheur au cœur de rocher qui aurait pu, dans un instant aussi solennel, rappeler au comte la promesse qu'il m'avait faite.

Quand les premiers instans d'effusion furent passés, il s'en souvint lui-même, et cherchant à se dégager des bras de Juliane qui le retenait encore : « je ne devrais pas, dit-il, » donner le nom de fille à celle qui » nous a si long-temps abandonnés, » et qui ne revient à nous que dans la » détresse ; non, Juliane, je n'ai plus » de fille, et la pitié seule, jointe à » la prière de ce digne ami, m'engage à vous donner un asile sous » le toît que vous avez si indignement quitté... » Sa voix commen-

çait à faiblir. Il me regarda, et je lui fis un signe d'encouragement. « Non, non, répéta-t-il, en se le- » vant, non, je n'ai plus de fille. » Ce mouvement brusque ayant fait lâcher les mains de Juliane si faible encore, elle tomba la face contre terre. Involontairement son père se baissa pour la relever, j'y courus moi-même; elle nous repoussa tous les deux. — Ah! laissez-moi, nous cria-t-elle avec égarement; c'est ainsi prosternée, humiliée devant mon père si cruellement offensé, que je dois passer ma vie, heureuse s'il jette quelquefois sur moi un regard de compassion..... Oh, mon père, non, je ne suis pas digne d'être appelée votre fille, mais laissez-moi vous servir à genoux vous et ma mère; tout, tout me sera facile; tout, près de vous, sera le paradis pour moi,

comparé à l'état d'abjection dont je sors. Le comte ne put y tenir plus long-temps. M. Bornwald, me dit-il avec dignité, puisque vous me ramenez Juliane, vous croyez sans doute à la sincérité de son repentir, vous ne voudriez pas abuser un père. Sur votre parole je lui pardonne, et je la recevrai chez moi ; c'est à elle à présent à me prouver qu'elle méritait votre protection. Juliane, lui dit-il avec douceur, relevez-vous, allez auprès de votre protecteur ; c'est de sa main que je vous recevrai. Elle se releva, et s'avança timidement vers moi d'un air à la-fois suppliant et reconnaissant. Je pris sa main que je mis dans celle de son père, et les pressant ainsi réunies dans les miennes. « Je réponds d'elle, lui » dis-je ; Juliane à quinze ans, égarée » par un vil séducteur, put oublier

» ses devoirs ; Juliane, à vingt ans,
» n'oubliera jamais ce moment, et
» méritera bientôt d'oser encore vous
» appeler son père.»—Il la baisa sur le front, et lui donna sa bénédiction, ses yeux étaient mouillés des larmes d'un repentir que j'ose croire sincère. Elle s'assit entre nous deux, et il s'établit un entretien où l'on parla plus de l'avenir que du passé, et qui ne fut pas sans douceur. Juliane parlait peu, mais on voyait sur son aimable physionomie, un mélange touchant de confusion et de bonheur. Je leur détaillai mon plan pour la rentrée de Juliane dans la maison paternelle. Il consistait à la faire passer pour veuve d'un anglais qui en était devenu passionnément amoureux en lui voyant jouer la comédie ; qu'il l'avait enlevée, épousée, et conduite à la Jamaïque, d'où elle

avait écrit plusieurs lettres à ses parens, qui ne leur étaient point parvenues ; enfin le comte en avait reçu une qui lui apprenait la mort du mari de sa fille, et son retour en Europe et dans sa famille où elle revenait accompagnée d'un beau-frère de son défunt époux. Ce beau-frère fut Wilson. Son âge, sa figure honnête et posée, son accent anglais convenaient à ce rôle. Suivant mes ordres, il arriva le lendemain dans une chaise de poste anglaise, avec un valet de chambre pour lui, et une femme âgée et de bonne façon, que j'avais prié Louise de m'envoyer pour servir Juliane, — ou plutôt madame Havington. C'est sous ce nom qu'elle est rentrée dans la maison paternelle, et je lui ai su gré de n'avoir pas voulu y joindre le titre de Lady qui ne me coûtait pas davantage, et que je

voulais lui donner pour satisfaire l'orgueil du comte, mais elle s'y refusa positivement. Son père partit avant elle pour répandre cette histoire, et préparer sa mère à la recevoir ; je restai avec elle jusqu'au moment de son départ avec Wilson, et j'en fus très-content. Le comte m'a écrit deux ou trois fois, et me mande que madame Havington se conduit de manière à s'attirer l'estime générale ; que, sous le prétexte de son deuil, elle se refuse à tout plaisir d'éclat, et ne voit que la société, très-peu nombreuse, de sa mère dont elle se fait chérir. Dans sa dernière lettre il me conjurait d'obtenir à tout prix que Charville fût transféré dans quelque prison plus éloignée où l'on n'entende plus parler de lui, et où il sera pourvu à son entretien. J'ai lieu de regretter de ne m'en être pas

occupé d'abord, puisque ce retard a failli vous coûter la vie, mais il m'a fourni l'occasion de vous apprendre tout ce qui s'est passé, et de réparer mes torts avec vous. A présent, mon cher Emmerich, voulez-vous nous pardonner ce mystère à moi et au bon Frédérich?

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de M. Bornwald par le détail de tout ce qu'il fit éprouver au bon jeune homme; plus de dix fois il fut sur le point de l'interrompre, cependant il se contint; mais quand le récit fut terminé, il se jeta dans ses bras. — Vous pardonner! lui dit-il avec sentiment; ah! mon bienfaiteur, mon véritable ami, vous avez mis le comble à vos bienfaits en devenant aussi le protecteur de cette fille si intéressante et si bonne; je suis heureux de la

sentir à la place pour laquelle elle était née..... Noble Juliane ! avec quel plaisir je la reverrai et je la nommerai ma sœur!.... Oui, sans doute, elle est ma sœur d'amitié, car tous deux nous sommes vos enfans.

— Vous m'assurez donc, dit Bornwald, en souriant, que vous pourrez la revoir sans danger; qu'elle sera votre sœur, et rien de plus?

— Oui, mon ami, je vous le jure, dit le jeune homme; et vous savez si j'ai le mensonge en horreur.

— Je vous crois, mon ami. Cependant j'attendrai, pour vous mener au château du comte, que sa fille en puisse dire de même, et que vous soyez aussi sans danger pour elle. Elle va bien, il ne faut pas jeter des épines sur son chemin.

Il n'est pas besoin de dire que Frédérich rentra en grâce auprès de son maître, et qu'il lui laissa ce qu'il lui avait donné en le renvoyant, pour le dédommager du chagrin qu'il lui avait fait.

CHAPITRE LXX.

CLAIRE OU L'INNOCENCE.

Emmerich ne mentait pas lorsqu'il assura son protecteur qu'il pourrait revoir sans danger la belle Juliane ; l'impression momentanée qu'elle avait faite sur lui était depuis long-temps effacée. Claire du Vernier, d'une moins grande beauté, mais peut-être plus séduisante, lui avait fait une bien plus profonde impression ; les relations intimes des familles Ellerman et Bornwald lui donnaient des occasions fréquentes de la rencontrer. Il cultivait de plus, avec soin, l'amitié de la bonne Ma-

rianne, la femme du docteur, qui le recevait chez elle aussi souvent qu'il pouvait y venir ; il la trouvait presque toujours avec sa fille adoptive, pour qui elle avait un véritable attachement de mère ; et c'était alors que l'innocente et charmante Claire se montrait avec le plus d'avantage. Elle y développait avec confiance les trésors de l'ame la plus pure, d'un esprit peu cultivé encore, mais plein de tact et de finesse, qui saisissait tout avec une extrême facilité, et d'un cœur qui, sous le voile de la reconnaissance, s'attachait à *son jeune sauveur* (comme elle appelait souvent Emmerich,) avec la sensibilité la plus active. Claire ne connaissait pas l'amour, et l'éprouvait déjà dans toute sa force. Elle n'existait que lorsqu'elle voyait Emmerich, que lorsqu'elle l'entendait; mais quoi-

qu'il laissât passer peu de jours sans la voir, il ne restait jamais aussi long-temps qu'elle l'aurait désiré et qu'il l'aurait voulu lui-même, parce qu'il était chargé du soin des nobles hôtes que M. Bornwald avait amenés chez lui. Tandis que ce dernier expédiait à son comptoir des affaires accumulées pendant son absence, son jeune ami s'instruisait en causant avec Wildman, se promenait avec le lieutenant Sparre, ou bien était le chevalier des dames dans leurs courses du matin, et dans leurs visites du soir ; quelquefois aussi le colonel l'entraînait à la parade, ou lui faisait faire le tour des fortifications, en sorte qu'il lui restait bien peu de momens à donner à Claire, et que celle-ci trouvait que les deux voyageurs avaient ramené bien des amis, et surtout bien des *amies*. Quand

Emmerich lui parlait avec chaleur des sublimes vertus de Wildman, de l'excellent cœur de Sparre, de l'originalité et de la bonté du comte de Waldheim, elle renchérissait encore sur ses éloges pour lui faire plaisir ; mais lorsqu'il vantait la beauté et le génie supérieur de la comtesse, lorsqu'il parlait des grâces et de l'esprit de Sophie, elle rougissait, elle sentait battre son cœur, et disait seulement que ces dames étaient bien heureuses d'avoir eu les moyens de s'instruire et de cultiver leur esprit. Elle pria le docteur, qui la chérissait, de lui donner des livres, et de lui permettre d'assister aux leçons de ses enfans ; charmé d'orner un aussi beau naturel, M. Ellerman lui prêta non-seulement les meilleurs ouvrages de sa bibliothèque, mais lut souvent avec elle. Il donna à ses enfans plus

de maîtres que leur âge ne le demandait, et Claire mit tant de zèle et d'assiduité à profiter de leurs instructions, qu'elle fit des progrès étonnans. Du vivant de son père elle avait commencé la musique et le dessin qu'elle avait abandonnés depuis sa mort pour des occupations plus utiles. Elle s'y remit, et bientôt put accompagner avec la harpe et la guitarre, une voix juste et touchante qui pénétrait jusqu'au fond du cœur d'Emmerich. « Je ne connaissais pas » encore (pensait-il en l'écoutant) » tout le charme de la voix d'une » femme, et son pouvoir sur l'ame; » quand Claire chante, je crois ha- » biter les demeures célestes, je » crois entendre les concerts des » anges... » Pauvre Cécilia ! elle aussi avait souvent chanté avec une voix bien plus cultivée que celle de

Claire, et animée par l'expression d'un sentiment tout aussi tendre; — mais c'était la voix d'une amie de plus de trente ans, et jamais Emmerich n'avait songé à la comparer à celle des anges.

Enfin il ne lui fut plus possible de se dissimuler la nature du sentiment qui l'attachait à Claire; en se l'avouant à lui-même, il se demanda quel en serait le résultat, et il n'en trouva d'autre que celui d'en faire la compagne de sa vie, s'il en était aimé autant qu'il l'aimait. Plusieurs petites observations lui en donnaient l'espoir; mais ce doux projet était bien loin encore de pouvoir se réaliser. Plus il aimait Claire, plus il désirait qu'elle fût heureuse, non-seulement par son amour, mais aussi par le bien-être et les jouissances, non du luxe qui fait si peu pour le bonheur,

mais d'une fortune honnête; et notre pauvre amoureux, loin d'en avoir une à lui offrir, n'avait pas même une demeure. Dépendant des bontés du vieux bailli d'Hellerzen, il ne voulait pas en abuser. Son bienfaiteur avait une fille qui devait hériter de tout le bien paternel. Emmerich, depuis qu'il était en âge de raison, n'avait accepté ses bienfaits qu'avec la ferme intention de ne plus lui être à charge dès qu'il pourrait se procurer une place, ce qui, depuis long-temps, était l'objet de ses vœux. Ils étaient bien plus ardens encore depuis que le sort de sa chère Claire y était attaché; mais ce n'était pas le moment d'y prétendre, puisque son éducation n'était pas même achevée, et qu'il devait encore passer trois ou quatre années à l'université de Goettingue, avant qu'on pût

avoir assez de confiance en lui pour lui donner quelque place lucrative. Lorsque son plan fut arrêté, chaque minute d'oisiveté lui semblait autant de retranché de son bonheur à venir. —Résolu de ne plus perdre un temps aussi précieux, il pria le recteur et M. Bornwald d'écrire à son père que c'était le moment de l'envoyer à l'université. La réponse affirmative arriva le jour même où le colonel de Waldheim devait retourner dans son château, avec son intendant et leurs épouses, et le lieutenant Sparre à sa garnison.

Emmerich prit congé pour longtemps de ses excellens amis en se recommandant à leur protection, et leur attendrissement fut mutuel. Le sage Wildman s'était attaché au bon jeune homme avec une tendresse qui l'étonnait lui-même, et qui fai-

sait l'éloge de notre héros plus que tout ce qu'on en pourrait dire ; il fut aussi touché en le quittant que s'il se fût séparé d'un fils chéri: leurs adieux ne furent que des larmes ; ni l'un ni l'autre n'aurait pu prononcer une parole. *Saperlotte*, disait le colonel, en passant le revers de sa main sur ses yeux, je ne veux pas pleurer, moi, dussai-je en crever, il ne sera pas dit qu'un colonel de cuirassiers pleure.—Adieu, brave jeune homme, au revoir, il ne vous manque que d'être un cuirassier : si ce bel uniforme vous tente, vous n'avez qu'à dire, vous ferez votre chemin, si vous n'êtes pas tué, ou je ne m'appelle pas le comte de Waldheim ; et il lui tendit une main humide des larmes qu'il venait d'essuyer furtivement. Louise, Sophie, le bon lieutenant l'embrassèrent comme un frère

chéri : ils partirent, et notre Emmerich n'eut plus à s'occuper que des préparatifs de son propre départ.

Claire, moins philosophe que lui, et pour qui le présent valait bien autant que l'avenir auquel elle ne songeait pas encore ; Claire, qui se réjouissait du départ des importuns étrangers, fut consternée quand elle apprît qu'il serait bientôt suivi de celui de son cher Emmerich ; ce fut alors seulement qu'elle sentit combien elle l'aimait ; ses lectures, en étendant ses idées, l'avaient éclairée sur la nature de son sentiment, et sur celui qu'elle inspirait. « Oui, se » disait-elle, c'est sûrement de l'a» mour ; mais il faut que celui des » hommes soit bien différent du » nôtre, car je sens que pour rien » au monde je ne voudrais le quitter, » dussai-je rester ignorante toute ma

» vie, et ne savoir autre chose qu'ai-
» mer Emmerich. »

Enfin arriva la veille de ce fatal départ. Tous les amis du jeune homme se rassemblèrent chez madame Bornwald pour prendre congé de lui ; malgré leurs efforts pour se contraindre, ils étaient tous fort affectés; mais Claire était bien plus malheureuse. Ne pouvant plus dissimuler sa douleur, elle quitta le salon, et fut au jardin pleurer en liberté.

Emmerich ne tarda pas à la suivre. Le projet qu'il avait formé de lui cacher son amour jusqu'au moment où il pourrait lui offrir sa main, lui parut alors insensé, et même impossible ; la froide raison ne fut plus écoutée. Il sentit qu'il ne pourrait se séparer de sa bien-aimée sans lui avoir fait lire dans son cœur, sans pénétrer dans le sien, sans lui faire

partager sa douce espérance : cela seul pouvait lui donner la force de supporter une aussi longue absence. Il sortit donc après elle, et la trouva assise dans le jardin et fondant en larmes. Le mouchoir qui couvrait ses yeux empêcha qu'elle ne le vît approcher, il était à côté d'elle avant qu'elle ne l'eût apperçu; il passa doucement un bras autour de sa taille, et de l'autre main, écartant son mouchoir : « Vous pleurez, » Claire, lui dit-il avec tendresse. »

— Vous partez, Emmerich, répondit l'aimable et naïve fille. — Ces deux mots leur suffirent pour s'entendre.

« Oui, ma Claire chérie, s'écria » Emmerich avec l'accent le plus » passionné, oui, je pars; je te » quitte pour revenir plus digne » de toi, pour te mériter, t'ob-

» tenir, et ne plus te quitter de
» ma vie. — Tu m'aimes, tes pré-
» cieuses larmes m'en assurent : tu
» m'aimes, chère Claire, et moi je te
» chéris au-delà de toute expres-
» sion. Il viendra le temps où nos
» destinées seront unies comme nos
» cœurs ; que dis-je ? elles le sont
» déjà ; rien désormais ne peut sé-
» parer Emmerich et Claire, non,
» pas même l'absence. Claire, jures
» à celui à qui tu as donné ton cœur,
» que tu lui donneras un jour cette
» main sans laquelle il ne peut
» vivre. »

— Je te le jure ! dit Claire en le serrant à son tour contre son cœur, mon ami, Claire est à toi. De ce moment ils furent d'accord, et Claire bien moins malheureuse. Emmerich lui parla de sa situation actuelle, et de ses plans pour

s'assurer une fortune médiocre, mais indépendante. « Je suis sûr à pré-
» sent d'y parvenir, lui disait-il ;
» avec l'amour qui m'anime rien
» n'est impossible, et je me vois
» déjà le plus heureux des hommes,
» avec ma Claire. »

Elle partageait cet espoir; mais cependant quatre années lui paraissaient bien longues à passer séparés l'un de l'autre, et si son amant avait voulu la croire, il aurait commencé provisoirement par se marier, et puis il aurait attendu la fortune.
« Vous avez de si puissans protec-
» teurs, lui disait-elle, ils ne nous
» laisseront pas dans l'embarras. »

— Non, chère Claire, je n'en suis que trop sûr, et c'est ce qui fait que je retarde mon bonheur, pour ne le devoir qu'à moi-même. Nous sommes bien jeunes encore ;

vous avez dix-sept ans, je n'en ai que vingt; il nous sera doux de nous prouver que la constance peut être aussi une des vertus de la jeunesse, quand elle est la suite d'un sentiment pur et vrai; je suis sûr de la mienne; et je ne doute pas de celle de ma Claire.

Il fallut bien qu'elle cédât à la raison du jeune philosophe; ils arrangèrent ensuite leur correspondance, et convinrent ensemble de ne confier à personne au monde leur attachement. Emmerich craignait d'inquiéter ses amis, ou de trouver de froides objections sur son mariage avec une femme qui ne lui apportait d'autre dot que ses charmes et ses vertus, quand lui-même n'était pas plus riche qu'elle. — Il se trompait cependant, les cent ducats trouvés dans son berceau, et placés chez

Bornwald depuis sa naissance, accumulés avec les intérêts depuis vingt ans, avaient produit enfin une somme assez honnête pour commencer un établissement; mais il était loin de s'en douter. Si Claire l'avait su, elle aurait été plus éloquente, et peut-être Emmerich moins sage.

Après s'être fait les plus tendres adieux, ils furent rejoindre leurs amis avec un visage plus serein qu'ils n'avaient en les quittant, ce qui dérouta les soupçons, ils avaient oublié sans doute, qu'un premier aveu d'amour répand un tel charme sur l'existence, qu'il ne reste aucune place pour le chagrin et l'inquiétude. Claire fut charmante le reste de la soirée; il régnait dans sa manière, dans ses discours, dans tout son être, une confiance céleste, une

sensibilité touchante, et même on découvrait au travers de sa tristesse, une légère satisfaction qui l'embellissait singulièrement. Emmerich, plus concentré, ne pouvait se lasser de la regarder, de l'écouter et de répéter intérieurement le serment de l'aimer toujours. Ils se quittaient le lendemain pour quatre années, qui devaient leur paraître quatre siècles, et cette soirée fut peut-être la plus heureuse de leur vie.

CHAPITRE LXXI.

AVIS AUX JEUNES AMOUREUX.

Le desir ardent d'acquérir des connaissances réelles, et de ne pas perdre un temps précieux pour l'instruction, temps qui ne se retrouve plus, aurait suffi à notre jeune homme pour lui faire supporter les quatre longues années qu'il passa à Goettingue, séparé de son adorée Claire ; mais la pensée qu'il travaillait pour elle, animait plus encore son zèle et son courage ; il aurait regardé comme un vol fait à son amour, à ses espérances, au bonheur de sa vie entière, à Claire elle-

même, tout ce qui l'aurait détourné de ses études; il sentait que le sort de son amie dépendait uniquement de l'emploi de ces années d'absence, et il regardait comme le premier de ses devoirs de ne rien négliger de ce qui pouvait le mettre en état de rendre ce sort aussi doux, aussi heureux qu'il lui serait possible.

A ce motif se joignit celui, non moins pressant pour son cœur, de témoigner sa reconnaissance à ses protecteurs, de la seule manière qui fût en son pouvoir, en répondant à leur attente et en justifiant la bonne opinion qu'ils avaient de lui. Que ne devait-il pas au bon *père* Emmerich, qui, non content d'avoir recueilli si généreusement le pauvre enfant abandonné, l'avait élevé comme un fils chéri. — Ah! sans doute il avait bien plus fait pour

cet enfant, que de lui donner la vie, présent quelquefois si funeste ; il n'avait rien épargné pour que cette vie fût heureuse, et pour le rendre, malgré l'incertitude de sa naissance, un membre utile et respectable de la société : n'était-ce pas une dette sacrée pour son fils adoptif, et pouvait-il s'acquitter autrement, qu'en confirmant ces espérances ? — Et le généreux Bornwald, dont l'active amitié ne s'était jamais démentie, et à qui il devait bien plus qu'il ne s'en doutait lui-même. — Et le digne recteur. — Et le sage Wildman, dont il ambitionnait si fort les suffrages, et qui lui témoignaient tous deux une prédilection si flatteuse ; et les femmes supérieures qui l'honoraient du titre d'ami : — Tous ces êtres si chers à son cœur stimulaient tour à tour

son activité. Ainsi l'amour, la reconnaissance et l'amitié se réunirent pour en faire un des étudians les plus distingués de l'université.

Avec tant de motifs d'employer utilement son temps, il n'avait nul besoin d'avoir recours aux moyens en usage parmi les jeunes gens pour l'abréger, il n'avait recours ni aux cafés, ni aux billards, ni au pharaon, pas même aux parties de danses ou de traîneaux; un cœur tel que le sien connaissait une manière plus noble et plus douce de dépenser son argent; il le ménageait parce qu'il le regardait déjà comme la propriété de Claire; mais il en faisait part en son nom aux malheureux, et sa bienfaisance libérale, découverte par ceux envers qui il l'exerçait, lui sauva le reproche de trop d'économie, que ses refus de faire des

dépenses inutiles, auraient pu lui attirer : il sut également par sa douceur, sa politesse, son empressement à obliger ses camarades, s'éviter d'être accusé de pédenterie; il établit si bien qu'il n'avait pas le goût des plaisirs bruyans, qu'on cessa de les lui proposer, et même de le plaisanter sur son indifférence pour les jolies bourgeoises de Goettingue, dont les agaceries furent perdues.

Tous les momens qui n'étaient pas occupés par ses leçons, l'étaient par sa correspondance avec Claire; ils y mirent d'abord un tel zèle, qu'on aurait pu dire au contraire qu'il donnait à l'étude le peu de momens que sa correspondance lui laissait de libre; chaque courrier lui apportait des lettres de sept à huit pages, qui ne contenaient

autre chose que ces mots : « Je » vous aime et je vous regrette, » variés de mille manières. Les lettres d'Emmerich étaient écrites avec toute l'énergie de son caractère et toute la chaleur d'un premier amour; il associait son amie à ses pensées, à ses occupations, à ses projets, avec la plus entière confiance.

Claire, de son côté, lui répondait avec la même franchise et la même sensibilité; elle écrivait avec cette grâce naturelle, cet abandon de sentiment, cette finesse d'idées qui donne tant de charmes au style des femmes. Élevée au travail, dans une vie obscure, elle n'avait eu jusqu'alors nulle occasion d'exercer ce talent; à l'exception de quelques lettres à sa mère, depuis qu'elle était à Berlin, elle n'avait jamais écrit qu'à son Emmerich, et ses

lettres auraient été la plus charmante des lectures, même pour quelqu'un qui ne l'aurait pas connue : qu'était-elle donc pour celui à qui on les adressait ! Il lisait avec transport et délices l'assurance délicate et naïve du sentiment le plus tendre, et avec étonnement et admiration, des réflexions justes et fines, et même quelquefois plus profondes qu'on ne l'aurait attendu d'une jeune fille qui ne connaissait point le monde. Elle observait tout avec un tact parfait, parce qu'elle avait beaucoup d'esprit naturel, et qu'elle n'était influencée par aucune fausse opinion. Quand Emmerich recevait ces lettres charmantes, à peine osait-il se croire digne de celle qui les écrivait; il redoublait alors d'effort et d'application pour mériter le bonheur d'être aimé d'elle.

Ce bonheur dura près de trois ans sans être altéré par le moindre nuage ; au bout de ce temps il obtint, le grade de docteur en droit, de la manière la plus honorable ; et comme il arrive toujours lorsqu'on approche du but désiré, son impatience de retourner à Berlin devint extrême, la terre brûlait sous ses pieds, les heures lui paraissaient aussi longues que des années. — Que n'aurait-il pas donné pour monter en voiture en descendant de la chaire et voler dans les bras de son amie ; il le désirait avec d'autant plus d'ardeur que Claire en mettait aussi beaucoup à presser son retour; à chaque lettre ses instances étaient plus vives: « A » quoi vous servira votre science, » (lui écrivait-elle une fois), si vous » perdez votre amie, etc. etc.

» Revenez, cher Emmerich, lui » dit-elle, dans une autre lettre, au » nom du ciel revenez; ayez pitié » de votre Claire. — Loin de vous » tout est à redouter pour elle; » qu'elle vous revoye seulement; » sous votre égide tutélaire, elle ne » craindra plus rien. »

Emmerich était pénétré jusqu'aux larmes de la touchante expression du sentiment de Claire; tout en la croyant fort exagérée, et ne permettant pas à son imagination de s'en alarmer; il savait par ses autres amis qu'elle se portait à merveille, qu'elle embellissait, qu'elle s'amusait. Puisqu'elle avait supporté trois ans et demi d'absence, sans que sa santé en fût altérée, six mois de plus ne mettraient pas sa vie en danger. Le bon Emmerich la jugeant d'après son cœur, n'imaginait que la mort qui

pût les séparer. — Sans doute il aurait voulu se rendre à ses sollicitations, et jamais l'obéissance n'aurait paru plus douce; mais sa situation était encore la même, il ne pouvait offrir à sa Claire qu'un cœur brûlant d'amour; et il n'était pas assez romanesque pour croire que cet amour puisse suffire au bonheur lorsque tout le reste manque; le grade de docteur en droit, qu'il venait d'obtenir, n'était qu'un titre honorifique, qui ne lui rapportait rien, mais qui pouvait le conduire à une place par la recommandation des professeurs; pour la mériter, il voulait finir ses quatre années d'université, ainsi que plusieurs cours très-instructifs qu'il avait commencés. Il fit donc encore une fois parler la sévère raison, mais avec le langage de la tendresse la plus vive, telle qu'elle

était dans son cœur : « Il comptait, » disait-il à sa Claire, chaque heure » et chaque minute, jusqu'à celle » qui devait les réunir; et jamais la » science et la fortune n'auraient » été achetées si cher, que par cette » éternelle absence. »

Claire parut céder à la nécessité et cessa de presser son retour. Mais Emmerich ne tarda pas d'avoir un autre sujet d'inquiétude; les lettres de son amie devinrent insensiblement moins tendres, moins naturelles; il crut s'appercevoir qu'un peu de gêne et d'affectation prenaient la place de la confiance : la nuance était si légère qu'il fallait être, ou un observateur très-fin, ou un amant passionné, pour le remarquer. — Emmerich était tous les deux, il avait trop d'amour et trop de pénétration, pour que rien

de ce qui regardait Claire pût lui échapper. Il avait aussi trop de franchise pour lui cacher ses remarques; Claire ne nia rien, mais dans ses lettres suivantes, elle cherchait d'avance à se justifier; tantôt elle avait une migraine affreuse, qui lui ôtait presque la pensée; tantôt des importuns l'interrompaient, ou les enfans du docteur faisaient un tel tapage autour d'elle, qu'elle ne savait ce qu'elle écrivait; toujours elle était pressée, ou par l'heure du courrier, ou par la toilette. — Enfin chaque lettre commençait ou finissait par une excuse. — Elles en avaient besoin, il s'en plaignit doucement; Claire en retour se plaignit de sa mauvaise humeur, de son exigeance, lui chercha querelle, laissa glisser quelques doutes

» au monde que d'écrire. Regardez
» l'almanach, vous y verrez le jour
» de naissance de notre chère Louise
» Bornwald ; vous savez comme son
» mari la fête toutes les années,
» et vous ne serez plus surpris,
» j'espère, de mon silence. J'ai voulu
» parer, pour cette belle occasion,
» une figure qui vous plaît ; je fais
» moi-même tous mes chiffons, et...
» Mais ne suis-je pas folle de me
» justifier ! vous souvient-il mon-
» sieur Emmerich, du temps où
» vous trouviez que les lettres de
» Claire se suivaient de trop près;
» pour vous obéir il fallut les abré-
» ger, les éloigner et céder hum-
» blement le pas à Cujas, à Bar-
» thole, à Cicéron, à tous ces en-
» nuyeux et graves personnages qui
» ne veulent pas qu'on aye une
» amie et qu'on la regrette. Oh !

» combien de fois la pauvre Claire
» n'a-t-elle pas soupiré quinze jours
» après une lettre qui n'arrivait
» point, parce que M. Emmerich
» trouvait plus de plaisir à faire des
» extraits de quelque gros *in-folio;*
» loin de se plaindre alors de quel-
» ques jours de retard, il les sol-
» licitait lui-même. A présent le
» plus injuste et le plus capricieux
» des hommes trouve que j'écris
» trop peu et que je plaisante trop;
» et moi je le trouve très-difficile
» à contenter. Suis-je triste, j'am-
» molis son courage; suis-je gaie,
» c'est une cruauté; si j'écris trop,
» je le distrais; si j'écris trop peu,
» je l'inquiète. — La main sur la
» conscience, Emmerich, tous ces
» disparates, tous ces murmures ne
» tiennent-ils point à quelque cause
» secrette? n'est-ce point Claire qui

» a cessé de vous plaire plutôt que
» ses lettres ? Et si je voulais appro-
» fondir cette passion pour l'étude,
» qui vous fait résister à toutes mes
» instances, ne découvrirais-je point
» quelque Sapho, quelque Aspasie
» qui vous retient à Goettingue, et
» qui l'emporte dans votre cœur
» sur la pauvre ignorante Claire ?
» Vous seriez plus indulgent pour
» elle, si vous l'aimiez encore;
» vous comprendriez qu'un spec-
» tacle, un bal, une mode nou-
» velle peuvent avoir autant de prix
» pour une jeune fille, qu'un *in-folio*
» pour un jeune étudiant, et que
» je puis être occupée par les plai-
» sirs de mon âge, tout comme
» vous par vos leçons; d'ailleurs
» n'en ai-je pas aussi ; ne m'avez-
» vous pas prié de cultiver mes
» petits talens? Et ma musique, et

» mon dessin ne prennent-ils pas
» des heures, comme votre grec et
» votre latin? Un peu d'indulgence
» mutuelle, mon cher Emmerich,
» chacun de nous en a besoin, et
» votre Claire plus que personne?
» N'avez-vous non plus aucun re-
» proche à vous faire? Est-ce ma
» faute à moi, s'il faut nous écrire
» encore au lieu de nous parler?
» Ah! l'absence trop prolongée fait
» plus de mal qu'on ne pense! ne
» vous ai-je pas pressé, conjuré
» d'abréger la vôtre? Voici bientôt
» quatre ans que vous nous avez
» quittés; n'est-ce pas beaucoup
» trop long-temps? Je ne dis point
» cela légèrement, soyez-en sûr.
» Laissez-là, croyez moi, vos Pan-
» dectes, votre Digeste, et tous
» ces livres dont les titres ressem-
» blent à des noms Galmouk;

» revenez à vos amis et à votre bonne
» Claire. — Savez-vous tout ce qui
» peut arriver dans ces six mois que
» vous voulez passer loin de nous.
» — Emmerich, un triste pressenti-
» ment pèse sur mon cœur, votre
» présence pourrait seule le dissi-
» per et me rendre telle que j'é-
» tais quand vous m'avez quittée?
» Oh! pourquoi, pourquoi, quand
» je vous ai pressé de revenir, n'a-
» vez-vous pas voulu me croire;
» cher Emmerich, partout vous
» trouverez à étendre vos connais-
» sances; mais un cœur tout à vous
» n'est-il pas un trésor aussi pré-
» cieux, que vous négligez trop;
» vous retrouverez partout et des
» livres et des savans, et dans le
» monde entier il n'y a pour vous
» qu'une *Claire de Vernier.* »

Cette lettre ne satisfit guère Em-

merich, et lui donna beaucoup à penser, c'était la première fois que Claire se permettait un reproche direct sur cette absence forcée dont elle connaissait si bien les motifs, et qu'elle savait bien en sa conscience qu'il trouvait toute aussi longue qu'elle, et sur le sacrifice qu'il avait fait et demandé de ses lettres qu'il aurait eu tant de plaisir à recevoir; non-seulement elle y avait consenti, mais elle était convenue plus d'une fois que l'amour et le bonheur y gagnaient autant que la science; à présent elle avait beau déguiser ses reproches sous un ton léger et badin, il était facile de démêler l'amertume secrette qui les dictait; il connaissait trop bien le noble et sensible cœur de Claire pour ne pas sentir ce qui avait dû lui en coûter de plaisanter sur un

maient dans cette douce attente ; il était possible qu'une jeune personne dans une situation aussi précaire, éloignée de sa famille, eût quelque chagrin secret qu'elle ne pouvait pas encore lui confier. Il se promit de pénétrer dans son cœur, d'en effacer jusqu'à la moindre trace de chagrin, s'il en trouvait encore à son retour, et de se charger de lui rendre et son bonheur et sa gaîté ; il regarda ses doutes, ses reproches, comme un de ces petits momens de caprice dont il avait souvent entendu accuser les jolies femmes : il pensait aussi que l'ennui de l'absence est plus difficile à supporter aux femmes, plus faibles et moins occupées que les hommes, et cet ennui pouvait influer sur son moral. Peut-être aussi que la modeste Claire, craintive sur ses moyens d'attacher,

croyait avoir besoin de tenir en haleine l'amour de son ami, et d'user, pour le ranimer, de cette espèce de coquetterie. — Ah ! comme il était impatient de lui dire et de lui prouver qu'elle n'en avait nul besoin... Il trouvait enfin à présent mille motifs de l'excuser, et pas un seul de douter de son cœur. — Soupçonner le cœur de Claire, Emmerich n'en eut pas même la pensée ! Ce jeune homme, dont l'ame était si belle et si franche, aurait cru commettre un crime : il jugeait Claire d'après son cœur, et il croyait qu'elle avait été créée exprès pour lui.

Voilà quelles étaient les dispositions de notre jeune amoureux, quand le moment si désiré de son départ arriva : une lettre brûlante comme son cœur, où il peignait en

traits de feu son bonheur et son impatience, annonça à Claire le jour et l'heure de son arrivée à Berlin. Nous verrons dans le chapitre suivant comment son épître et lui furent reçus.

CHAPITRE LXXII.

JOIE ET DOULEUR.

M. Bornwald attendait son cher Emmerich avec l'impatience d'un père et d'un ami ; il avait tout préparé pour lui donner à son arrivée une fête selon son cœur, en invitant chez lui, pour le recevoir, tous ceux qu'il savait être chers au bon jeune homme.

Les Ewald, qui, rendus à leur premier bien-être, occupaient un charmant hôtel dans le même quartier.

Le bon recteur, qui se sentait rajeuni par le plaisir de revoir son cher

élève plus savant de quatre années d'université.

Le docteur Ellerman, la douce Marianne, et leur charmante pupille Claire de Vernier.

Ces amis intimes et plusieurs autres connaissances d'Emmerich, dont quelques-unes étaient d'un rang distingué, avaient été priés depuis plusieurs jours. Mais ce qui devait surtout, dans ce doux rassemblement, le surprendre et le charmer, c'était son père adoptif, le vieux bailli Emmerich et son excellente Marie, le colonel de Waldheim, son cher intendant Wildman et leurs épouses, qui avaient quitté leur bonne ferme et leur beau château pour cette joyeuse occasion, sans calculer ni la distance ni la fatigue du voyage.

Toute cette bonne et nombreuse société était réunie dans le salon de

madame Bornwald, lorsqu'on entendit claquer un fouet de postillon, et puis une chaise de poste s'arrêter. M. Bornwald imposa silence et courut seul à la rencontre de son jeune ami; après l'avoir tendrement embrassé, sans lui dire un mot sur ce qui l'attendait, il ouvrit la porte du salon à deux battans, et notre heureux Emmerich croyant rêver, se trouva dans les bras du cher et vénérable vieillard qu'il n'avait pas vu depuis tant d'années, et à qui il devait bien plus que l'existence.

Pendant quelques minutes, la joie, le saisissement, la surprise, absorbèrent toutes ses facultés; à peine savait-il où il était, à peine pouvait-il distinguer la foule des amis dont il était entouré, qui respectaient les droits de père, et attendaient leur

tour en silence. Il ne put se détacher des bras de ce père chéri, que pour passer dans ceux de sa mère adoptive ; elle fondait en larmes, et celles du bon jeune homme se mêlèrent aux siennes. » Maintenant, disait-elle, » je mourrai avec joie puisque j'ai » revu mon Emmerich. »

Non, non Marie, s'écria le vieillard, c'est à présent au contraire qu'il faut vivre, et se réjouir au lieu de pleurer. Il ne disputait à l'humanité aucun de ses droits, mais il détestait tellement l'exagération, qu'il ne permettait jamais la moindre nuance. Madame Bornwald s'avança ensuite, puis Wildman, sa femme et leurs nobles amis. Le recteur s'était placé si près du vieux Emmerich, qu'il avait eu sa part de père, du premier moment. Cécilia s'approcha la dernière, avec un

extrême embarras, que le jeune homme ne remarqua point ; un intérêt bien plus vif, l'occupait. Dès que les premiers instans de surprise et de joie furent passés, il sentit ce qui manquait à son cœur, ses regards inquiets parcouraient en vain le cercle nombreux dont il était entouré, il n'y voyait pas Claire ; dès qu'on ouvrait la porte, il regardait avec la plus vive émotion ; et Claire n'entrait pas : tous ses amis vinrent le féliciter, l'embrasser, et Claire n'était pas du nombre. De toutes les maladies de l'ame, l'amour est sans contredit celle dont les symptômes sont les plus singuliers ; il inspire à la fois du courage et de la timidité, de l'imprudence et de la retenue : si Emmerich n'avait pas adoré Claire, il aurait tout franchement demandé

comment se porte mademoiselle de Vernier, pourquoi n'est-elle pas ici? mais plus cette question l'intéressait et moins il osait l'articuler; vingt fois elle fut sur ses lèvres et la crainte que le tremblement de sa voix ne trahit le secret de son cœur liait sa langue. C'était dans le mystère de leur attachement, qu'ils avaient trouvé leur plus doux plaisir; bien différent de celui que tant de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe trouvent à publier leurs conquêtes, il leur suffisait d'aimer et de se savoir aimés, ils n'avaient besoin d'aucun confident, ils n'en avaient d'autre que leur propre cœur, et le papier sur lequel ils traçaient l'expression de leurs sentimens. « Je » n'oserais dire à personne combien » je vous aime, lui écrivait Claire; » et le dire plus faiblement, que

» je ne le sens me paraîtrait un » crime. » Emmerich, de son côté, redoutait pour son amie la malignité du monde ; il pensait que le public apprend toujours assez tôt une inclination réciproque, lorsqu'il entend proclamer l'union de deux amans, et que le moins qu'il parle d'une fille est toujours le mieux. Cette délicatesse, suite du véritable amour, tirait encore de nouvelles forces des circonstances où ils se trouvaient tous les deux : les espérances d'Emmerich n'étaient pas encore des réalités, il pouvait se passer bien des années avant qu'il fût en état d'offrir à Claire un état convenable ; il était même possible qu'il ne le pût jamais, et qu'il fût obligé de renoncer à ce bonheur. — Et Claire, pauvre étrangère, sans parens pour la soutenir, ayant dé-

buté dans le monde par un malheur aussi singulier, était plus qu'une autre exposée à la méchanceté, et aux fausses conjectures; il voulait lui épargner jusqu'aux railleries de ses compagnes, jusqu'à l'insultante pitié, s'il était obligé de la quitter, et son amour restait au fond de son cœur comme dans le sanctuaire le plus sacré.

Il était cependant sur les épines et ne pouvait plus supporter les doutes et l'inquiétude qui l'agitaient. — Claire devait avoir reçu sa lettre, et Claire ne se joignait pas aux amis qui le recevaient! avait-elle craint de se trahir par son émotion devant une aussi nombreuse assemblée? était-elle malade? son cœur lui prédisait quelque malheur, et un nuage sombre, qu'il appercevait sur le front de madame Ellerman, semblait

le confirmer. Il saisit la première occasion de s'approcher d'elle et de lui parler sans être entendu. Après quelques politesses sur le plaisir de la revoir, il lui demanda des nouvelles de ses enfans et de sa *fille adoptive*: il n'aurait pu prendre sur lui de prononcer le nom de Claire. — Mes enfans, lui dit-elle, sont devenus presque aussi grands que vous, et ma fille Claire nous a quittés hier; ses yeux se mouillèrent en disant ces mots.

Quoique Emmerich s'attendît à de mauvaises nouvelles, il ne prévoyait pas cependant que Claire se fût éloignée au moment de son arrivée. — *Quittés !* répéta-t-il avec effroi; ses paroles s'arrêtèrent entre ses lèvres tremblantes, et il devint pâle comme la mort.

Malgré les larmes qui remplissaient les yeux de Marianne, et ses efforts

pour les retenir, l'émotion extraordinaire d'Emmerich ne put lui échapper : les femmes sont connaisseuses en amour ; d'un coup d'œil elle lut dans son ame et devina son secret : elle l'aimait trop pour le livrer aux observations de la compagnie ; et voulut réparer un peu le mal qu'elle avait fait.

Oui, mon cher Emmerich, dit-elle du ton le plus naturel, elle nous a quittés, elle a été forcée de se rendre subitement auprès de sa mère. Vous avez bien raison de me plaindre, le temps va me paraître d'une longueur insupportable jusqu'à son retour ; je suis si accoutumée à sa douce société, que je voudrais qu'elle n'eût d'autre ami que moi, alors elle me resterait, moi qui pendant quatre ans pouvais à peine la quitter un instant, et qui

vais être quatre mois, privée d'elle ; jugez si je dois être affligée.

Le ton naturel de madame Ellerman et le motif qu'elle alléguait pour le départ de Claire, ne suffisaient pas pour consoler Emmerich, mais lui donna du moins le pouvoir de se remettre.

La mère de Claire est-elle donc incommodée, demanda-t-il ?

— Je crains qu'elle ne soit très-malade, répliqua Marianne, en continuant son innocent mensonge, et si son mal se prolonge, elle gardera long-temps notre Claire. Mais aidez-moi, mon cher Emmerich à oublier aujourd'hui tout ce qui pourrait troubler le plaisir de vous revoir, ce jour vous appartient tout entier, et quand je vous retrouve, je ne veux pas m'occuper de regrets.

— Demain, ajouta-t-elle un peu

210804

plus bas, nous... n'est-ce pas, mon jeune ami, vous viendrez me voir demain matin à dix heures, alors nous nous creuserons la tête pour voir ce qu'il y aurait à faire pour les frères et sœurs de Claire, si la bonne madame de Vernier vient à mourir, il sera bon de s'en occuper d'avance.

Marianne avait un ton si vrai, si simple, qu'il aurait fallu plus d'expérience que n'en avait Emmerich pour n'y pas être trompé; son inquiétude prit alors une direction différente et plus douce; toutes les suppositions terribles qui avaient traversé sa tête comme des éclairs en ne trouvant pas Claire chez M. Bornwald, son angoisse en apprenant qu'elle était partie, se dissipèrent et firent place au chagrin très-réel, mais moins violent, de la savoir

absente, et pour un sujet qui devait lui être si douloureux. Il respira plus librement, lorsqu'il fut rassuré sur elle, car il n'avait pas douté un instant de son cœur; il n'y avait pas une place dans l'ame d'Emmerich, où la défiance et le soupçon eussent pu se loger.

Il parvint donc à se remettre assez pour que ses amis ne s'aperçussent de rien; il murmurait bien encore contre son étoile, qui éloignait Claire précisément la veille de son arrivée; mais en même-temps son estime augmenta pour celle, qui, au moment de revoir son amant après une séparation de quatre années, avait pu retarder ce bonheur pour voler auprès d'une mère malade, sans même se permettre un seul jour de retard.

Madame Ellerman était trop sin-

cèrement l'amie d'Emmerich, pour ne pas s'affliger de la découverte qu'elle venait de faire; ni elle, ni aucune de leurs connaissances ne s'étaient jamais douté de son attachement pour Claire. Lorsqu'il la laissa mourante en partant avec M. Bornwald, et qu'il pria Marianne de lui en donner des nouvelles fréquentes, elle regarda cet intérêt comme une suite toute naturelle du danger dont il avait délivré cette intéressante jeune personne, et de celui qui la menaçait encore; depuis lors elle n'avait rien remarqué qui pût lui donner le moindre soupçon. Cécilia seule s'en était apperçue, et l'avait su presque aussitôt que lui-même, tant l'amour et la jalousie rendent clair-voyant; elle ne perdit pas un des mouvemens d'Emmerich, lorsqu'à son retour il ne la trouva

pas chez M. Bornwald ; elle envia le sort de l'heureuse Claire, malgré son absence dont elle ignorait le vrai motif ; tandis que Marianne, plus instruite, gémissait qu'un jeune homme si bien fait pour être aimé..... Mais la suite au chapitre suivant.

CHAPITRE LXXIII.

LE SOLEIL SE LÈVE TROP TÔT POUR CELUI QUI DOIT APPRENDRE UN MALHEUR.

TANT que la compagnie fut rassemblée Emmerich ne put se livrer à ses réflexions, mais elles n'en vinrent que plus en foule lorsqu'il eut repris possession de son ancien appartement; il ne pouvait plus imposer silence aux plus noirs pressentimens. La conduite de Marianne ne lui parut plus aussi naturelle; il se rappella que d'abord après leur conversation, elle avait pris son mari à l'écart, et lui avait parlé bas. Il était surpris que Claire n'eût

pas laissé une ligne, pas même une commission verbale pour lui. — Pourquoi Marianne lui avait-elle demandé de se rendre chez elle à une heure où le docteur Ellerman n'y était jamais? si c'eut été seulement pour parler de la famille de Claire, à quoi bon ce mystère? Il ne pouvait rien conclure de positif de ses observations, mais il ne put douter qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire à ce départ, et que Marianne ne lui eût pas tout dit. Il n'en fallait pas d'avantage pour le priver complettement de sommeil; la nuit lui parut éternelle, il crut que le soleil ne se leverait jamais; mais comme Phébus n'avait point de maîtresse absente, il ne tint compte de l'impatience de notre amoureux. Aux premiers rayons du soleil, Emmerich était déjà habillé,

et se promenait à grands pas dans sa chambre, les bras croisés sur sa poitrine; mais tout ce mouvement n'accélerait point celui du balancier de la pendule, et ne faisait pas avancer plus vite l'aiguille sur dix heures. Enfin elle arriva sur neuf, et pour ne pas perdre de temps il se mit en chemin pour son rendez-vous.

Il n'était pas le seul agité, l'amitié peut donner des insomnies aussi bien que l'amour, et la bonne Marianne n'avait guère dormi mieux que son jeune ami; elle avait réfléchi la plus grande partie de la nuit à ce qu'elle devait lui dire ou lui cacher, et au meilleur moyen de le rendre à lui-même; elle calculait la force de sa passion par l'excès de sa consternation, et ce qu'elle avait à lui apprendre de plus n'était rien moins

que propre à le calmer : la raison, la philosophie d'Emmerich ne la rassuraient point ; elle savait que l'amour est un despote qui se plaît à détrôner et la raison et la philosophie ; et que lorsqu'une ame énergique est une fois soumise à son empire, elle est plus subjuguée qu'une ame faible et commune. La bonne et sensible Marianne avait aimé, et son premier amour avait été malheureux ; le souvenir de ce qu'elle avait souffert la rendait indulgente et compatissante pour les faiblesses du cœur. Cependant elle espérait, qu'il lui serait facile d'engager Emmerich à triompher d'une passion qui n'était point partagée, car elle ignorait les droits que Claire lui avait donnés sur son cœur, et ne croyait pas même qu'elle se fût doutée du sentiment

qu'elle inspirait. Elle crut donc que le meilleur moyen de guérison serait de lui dire franchement tout ce qu'elle savait, et ce qu'il devait savoir une fois, c'est qu'il ne pouvait avoir nul espoir de toucher le cœur de Claire, et bien peu même de la revoir à Berlin : elle résolut d'ailleurs de le préparer par degrés et de ne lui dire la vérité toute entière, que lorsqu'il serait en état de l'entendre.

Enfin dix heures sonnèrent, et au premier coup de l'horloge Emmerich entra dans le cabinet de Marianne : elle le reçut avec quelques plaisanteries légères sur son exactitude, et sur ses yeux battus qui témoignaient de la mauvaise nuit qu'il avait passée ; mais ses lèvres seules souriaient, et son cœur était ému de la plus tendre pitié en voyant

l'air souffrant du bon jeune homme. Elle voulut commencer par le calmer; mais dès les premiers mots il l'interrompit en la suppliant avec vivacité de lui donner tous les éclaircissemens qu'elle pourrait sur la véritable situation de Claire; il ajouta qu'il était préparé aux plus mauvaises nouvelles; qu'en rassemblant toutes les circonstances, il lui paraissait trop vraisemblable que cette intéressante jeune personne gémissait sous le poids de quelque malheur, qui devait être bien cruel et d'une nature bien singulière, puisque l'amie de Claire, dont il se flattait de posséder aussi la confiance, semblait vouloir le lui cacher par un ménagement inutile.

Madame Ellerman commença par rassurer Emmerich sur la situation de Claire, et sur sa santé. « Quant

» à la fortune, lui dit-elle, son sort
» s'est amélioré depuis que vous
» l'avez quittée, grâce aux soins
» actifs de mon mari et de M. Born-
» wald; ils ont travaillé avec zèle à
» la préserver du besoin pour l'a-
» venir; la pension de veuve d'of-
» cier qu'ils ont obtenue pour ma-
» dame de Vernier, est réversible sur
» ses enfans. Claire se porte à mer-
» veille, du moins elle se portait fort
» bien avant-hier; elle jouit ici de
» l'estime générale et de l'amitié de
» ceux qui la connaissent. — Je ne
» sais, je vous le jure, rien de fâcheux
» sur elle, aucune mauvaise nou-
» velle; mais.... ceci tout à fait
» entre nous, mon cher Emmerich,
» je ne voudrais pas que personne
» au monde, excepté vous seul, sût
» ce que je ne fais encore que soup-
» çonner; — il me paraît, il est vrai,

» qu'il y a un mystère impénétrable,
» même pour moi, sur la cause de cet
» éloignement subit, qui ressemble
» beaucoup à une fuite; je crains...
» je crains beaucoup que ma chère
» Claire ne nous ait quittés pour
» toujours. »

— Dieu! s'écria Emmerich dans un saisissement inexprimable.. Et vous n'appelez pas cela une mauvaise nouvelle. — Au nom du ciel, chère amie, Claire n'a-t-elle rien laissé pour moi.

— Pour vous?.... non pas que je sache... Des excuses générales pour tous ses amis de ce qu'étant obligée de partir sur-le-champ, elle n'avait pu prendre congé d'eux. — Mais cela ne pouvait vous regarder puisque vous n'étiez pas ici. — Cependant elle savait votre retour puisqu'elle était priée avec nous

chez M. Bornwald pour vous recevoir, et..... Mais qu'avez-vous donc, cher Emmerich ?.... cette pâleur mortelle.. Cher ami, avouez-le moi, vous aimez Claire?

— Em. Pourquoi vous le nierais-je, oui, je l'aime avec passion : jugez si je suis malheureux. !

— Mar. Très-malheureux en effet, et plus que vous ne le pensez : mais vous êtes un des hommes les plus raisonnables que je connaisse. J'espère donc, cher Emmerich, que vous triompherez d'une passion, qui ne sera jamais partagée, si je juge bien du cœur de Claire.

Emmerich l'interrompit vivement : je le connais bien mieux que vous ce cœur qui m'appartient tout entier. Votre amitié mérite de savoir notre secret sans aucune réticence. — Oui le cœur de Claire est à moi,

et sa bouche et ses lettres m'ont donné depuis quatre ans les assurances les plus positives de l'amour le plus tendre ; elle m'a même assuré qu'il avait prévenu le mien, et qu'elle était à moi pour la vie. Les seuls obstacles à notre union, sont que je n'ai encore ni fortune, ni état assuré ; mais j'espérais....

— Grand dieu ! s'écria Marianne, dont c'était le tour de s'étonner, serait-il possible ! ah ! combien elle m'a trompée, Emmerich... Comment, Claire vous avait donné des espérances ?.... A quelle tâche cruelle suis-je appelée ; cher et bon ami, je vais déchirer votre cœur, mais je ne puis vous laisser dans une erreur aussi funeste. — Si Claire aime... ce n'est pas.... ce n'est sûrement pas Emmerich ; non sûrement ce n'est pas vous....

Il n'y a point de plume qui puisse peindre la consternation d'Emmerich; ses rêves si délicieux de bonheur, son espoir d'une félicité suprême étaient tout à coup détruits, anéantis. — Hélas! ce n'était pas cependant ce qui le désespérait le plus; mais cette Claire dont il était si fier, à laquelle il croyait une ame si supérieure; cette Claire n'était donc plus qu'une femme pleine de fausseté, de dissimulation et d'hypocrisie: cette idée l'écrasait. Il resta quelque temps muet, immobile, les yeux fixés et dans la véritable attitude d'une statue du désespoir. Marianne en était au repentir d'avoir détruit l'illusion qui le rendait si heureux; elle le regardait avec la plus tendre pitié; que pouvait-elle dire à quelqu'un qui paraissait tout à fait hors d'état

d'entendre. Quelque amitié qu'elle eût pour Claire, elle ne trouvait point d'excuses pour celle qui pouvait affliger un cœur tel que celui d'Emmerich, et tromper un amour si tendre et si vrai.

Enfin, au bout de quelques minutes, il reprit l'usage de la parole. « Non, s'écria-t-il, je connais Claire, » je connais cette ame si belle et » si franche, il n'est pas possible » qu'elle m'ait trompé; pourquoi » aurait-elle feint de l'amour pour » moi? pourquoi aurait-elle ex- » primé des sentimens que son cœur » n'éprouvait pas? » Il continua long-temps sur le même ton. Marianne eut la patience de l'entendre se lamenter et déraisonner jusqu'au bout sans l'interrompre; elle le laissa répéter vingt fois qu'elle s'était abusée, et qu'elle calomniait

Claire. Si elle en était convenue, elle l'aurait sûrement calmé, au moins pour le moment; mais elle fit la réflexion, qu'une fois le coup porté, il valait mieux laisser saigner la blessure, que de la rendre incurable en y portant des palliatifs.

Elle prit sa main avec l'expression de la plus compatissante amitié, et le faisant asseoir sur le sopha à côté d'elle, elle lui dit: mon cher Emmerich, je suis femme, et je connais mon sexe; je sais que les caprices de quelques femmes sont inconcevables, et qu'ils s'étendent à l'infini.

Cependant je comprends Claire tout aussi peu que vous; je l'estime assez pour être sûre qu'elle était sincère lorsqu'elle jurait de vous aimer; et cependant j'ai la conviction la plus

intime, que Claire, tout en éprouvant la plus haute estime et la plus vive reconnaissance pour Emmerich, aime un autre jeune homme qui.... ne s'appelle pas Emmerich, qui n'est pas Emmerich; mais dont l'extérieur et les qualités brillantes, peuvent tourner la tête à une jeune fille sensible, quand même cette jeune fille est Claire.... Ne m'interrompez pas, je vous prie. — J'ai vu naître cette passion chez Claire, je l'ai vue par degrés s'augmenter à un point qui m'a alarmée; j'en ai eu en secret beaucoup de chagrin, je lui en ai même dit quelques mots, qui n'ont eu d'autre effet que de jeter Claire dans une espèce de mélancolie, qui m'a d'autant plus inquiétée, qu'elle cherchait à me la cacher. Je tâchai, mais en vain, de l'amener à m'ouvrir son cœur;

elle l'évitait toujours, quoiqu'elle dut avoir la conviction que j'avais lu dans le fond de son ame : j'aurais pu exiger d'elle un aveu, puisqu'elle m'avait donné le titre et les droits d'une mère; mais j'aurais craint d'abuser de son amitié en exigeant une confiance, bien pénible sans doute, puisqu'elle ne me l'accordait pas d'elle-même ; cependant je me serais mise au-dessus de ce scrupule, car il m'était insupportable de voir souffrir ainsi cette pauvre fille, sans pouvoir lui offrir les conseils et les consolations de l'amitié.... Mais son départ subit....

— Em. C'est ce départ qui me met au désespoir ! si elle était ici, deux mots suffiraient pour tout expliquer. Je vous en conjure, bonne, excellente Marianne, racontez-moi tout, tout ce qui concerne ce

départ, que tantôt vous nommiez une fuite.

— Mar. Eh bien oui, mon cher, je le nommais ainsi, parce qu'il me paraissait que Claire avait voulu se fuir elle-même. Je n'ai que bien peu de choses à vous raconter. Avant-hier, à peu près à ces heures, Claire entra chez moi, pâle comme la mort, presque défigurée par ses larmes, tenant à la main une lettre ouverte, qu'elle replia lentement et mit dans sa poche en s'avançant; ses mains tremblaient, elle chancelait, et sur tous ses traits se peignait un violent combat intérieur. Effrayée de la voir dans cet état je me levai. « Au nom du ciel, » Claire qu'avez-vous? » Elle se jeta dans mes bras, son sein palpitait vivement, il me semblait entendre les battemens de son cœur.

» Il faut que je vous quitte, me » dit-elle enfin d'un ton qui me » perça l'ame, il le faut.... au- » jourd'hui, dans cet instant même; » dans cet instant qui me rend » si malheureuse !.... Ma pauvre » mère..... »

— Comment, Claire, votre mère serait-elle malade?

Un embrassement plus serré, et un torrent de larmes furent sa seule réponse. Malgré ma consternation, je m'efforçai de la consoler; je lui dis tout ce qu'on pouvait dire à une bonne et tendre fille dans la circonstance que je supposais; mais tout ce que je disais ne faisait qu'augmenter son oppression. C'était un état très-singulier, il était mêlé de je ne sais quoi que je ne pourrais définir, dans un moment surtout où cette scène si inattendue m'ôtait

la faculté de réfléchir : il me semble à présent que tout en elle annonçait un extrême embarras. — Tout d'un coup elle parut rassembler ses forces, elle me dit en pressant ma main sur son cœur. « C'est bien dans ce » moment, que je sens combien » vous m'êtes chère ; Dieu ! pour- » quoi mes sentimens et mes désirs » ne peuvent-ils s'accorder avec mes » devoirs !... Jamais mon cœur ne » vous quittera, non jamais, ja- » mais, quoique j'aye le pressenti- » ment que nous ne nous reverrons » plus. »

— Ne plus nous revoir, Claire, que dites-vous ?

— Vous revoir, reprit-elle, est le plus ardent de mes désirs ; je ne cesserai pas d'être malheureuse jusqu'à ce que je puisse être auprès de vous ; mais un sentiment

confus s'oppose à cet espoir. — Non, non, ma chère amie, votre sentiment est faux et trompeur, mais au nom du ciel dites-moi ?... — Laissez-moi un moment, me dit-elle en se dégageant de mes bras. Je la suivis jusqu'à la porte, mais elle me repoussa avec douceur. « Mon » cœur se brise, me disait-elle, » ne l'anéantissez pas tout à fait : » elle sortit et referma la porte.

Je fondis en larmes, et je tombai sur ce sopha presque privée de mes sens ; je restai ainsi jusqu'à ce que le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la maison, me réveillât ; j'en fus effrayée, je ne sais pourquoi, car il en arrive souvent pour le docteur : je me précipitai au bas de l'escalier, mais il était trop tard : il paraît qu'elle attendait cette voiture à la porte, à peine pus-je la

voir se jeter dedans, et elle avait disparu. Cette chère fille, cette amie à qui je dois quatre années de bonheur, qui me donnait chaque jour de nouveaux motifs d'apprécier la douceur et la bonté de son ame, la plus noble, la plus parfaite qui aye jamais animé une créature.... Ah! mon ami, quelle perte nous avons faite!

Madame Ellerman aurait beaucoup mieux fait de s'en tenir au simple récit du départ de Claire; ce qu'elle avait ajouté avec tant de chaleur, et les yeux inondés de larmes, fut un tort de sa sensibilité : ce n'était pas trop bien travailler à la guérison du jeune homme que de lui faire sentir la grandeur de sa perte : elle s'en aperçut dès que ces mots, qu'elle aurait voulu rappeler, furent échappés de son

cœur. Emmerich se leva avec un mouvement qui tenait de la fureur. « Et vous l'avez laissé partir, s'é- » cria-t-il douloureusement ! »

— Mais, Emmerich, ai-je seulement pu lui parler? pouvais-je soupçonner qu'elle s'esquiverait ainsi; et lors même qu'elle m'aurait annoncé son projet d'avance, quel droit avais-je de la retenir dans ma maison? Comment aurais-je pu me placer entre elle et sa mère, et l'empêcher d'aller où le premier de ses devoirs l'appelait? Après coup j'ai bien compris que c'était par erreur que j'imaginais que sa mère était malade ; Claire ne me l'avait point dit, elle ne répondit à ma question précipitée sur son exclamation, *ah! ma pauvre mère*, que par des larmes; cette exclamation pouvait être adressée à moi, qu'elle allait quitter, et à

qui elle donnait souvent ce titre. — J'avoue que dans le premier moment cette idée ne me vint pas ; j'avais trop besoin de trouver une bonne raison d'excuser son départ et son chagrin, pour ne pas saisir celle qui se présentait naturellement. A présent je vois que Claire m'a laissée exprès dans cette erreur, à laquelle j'avais donné lieu moi-même ; de cette manière elle évitait toutes les explications qui auraient été cruelles pour elle.

Je vais, continua Marianne, achever mon récit, peut-être servira-t-il à affermir votre courage. Claire était donc partie, et notre maison nous paraissait déserte. Mon mari, mes enfans, mes domestiques la regrettaient autant que moi. La première chose que nous fîmes fut d'envoyer

des cartes en son nom, pour prendre congé des maisons où elle allait le plus souvent. Nous étions alors convaincus que Claire était partie pour obéir aux desirs de sa mère malade, et qu'elle nous reviendrait sûrement après la mort ou le rétablissement de madame de Vernier. Dans son trouble elle n'avait pensé à rien, et nous voulûmes par cette démarche, prouver qu'il n'y avait nul mystère dans son absence, et arrêter la curiosité; mais nous fûmes malheureusement trop tôt détrompés.

Nous nous levâmes de table sans avoir pu manger, le chagrin du départ de Claire nous avait ôté l'appétit. Comme nous allions quitter la table, votre successeur dans le cœur de Claire entra; il vit d'abord les traces de mes larmes, l'air affligé de mon

mari, et la place de Claire vide. Il s'informa avec la sensibilité la plus polie de la cause de notre tristesse. « Mademoiselle de Vernier, lui dis- » je tout naturellement, est partie, » et nous a chargés de vous faire ses » complimens. » Il devint pâle, et s'écria dans un premier moment de trouble : — Partie ! est-il possible ? fille singulière et romanesque !.... Il se reprit et voulut parler simplement de ce départ comme s'il en ignorait la cause ; mais son émotion et l'incohérence de ses propos le trahissaient et prouvaient de reste qu'il n'était pas étranger à la résolution de Claire. Mon mari prit la parole avec cette présence d'esprit que vous lui connaissez, et fixant sur lui son regard pénétrant : « Il paraît, mon- » sieur, lui dit-il, que cette nouvelle » n'était pas tout à fait inattendue

» pour vous. Saviez-vous en effet » que mademoiselle de Vernier pen- » sait à partir ? »..... Il fut véritablement embarrassé, ne sachant pas jusqu'à quel point nous pouvions être instruits ; il balbutia.... « Il est vrai, » je n'ignorais pas tout à fait son » projet;.... mais je ne croyais » pas cependant qu'elle eût aucun » motif qui..... Comment m'ex- » primerai-je ? Une idée, un caprice » qui n'aurait aucune suite.... En » un mot, monsieur, vous voyez » combien je suis frappé de ce dé- » part subit. » Je le vois, reprit mon mari ; puis, se tournant de mon côté, Marianne, me dit-il, n'oubliez pas que nous devons sortir ; allez faire votre toilette. Il n'avait été question ni de sortir ni de m'habiller, et je compris qu'il voulait se débarraser de ce personnage. Comme il ne-

jouait pas dans ce moment-là un rôle fort agréable, il saisit cet avertissement avec plaisir. Lorsque nous fûmes seuls, nous nous regardâmes, mon mari et moi, d'une manière significative, mais en silence; chacun de nous craignait de faire de la peine à l'autre en lui communiquant ses soupçons sur Claire. Enfin il parla le premier. « Dis-moi, Marianne, as-tu » remarqué le trouble et l'exclama» tion de cet homme? y comprends» tu quelque chose? » — Non, en vérité, mon cher ami; tout ce que je vois, c'est que Claire n'a pas pris la résolution de partir subitement, et d'après la lettre qu'elle avait reçue.

— T'a-t-elle dit que cette lettre était de sa mère?

— Non, mais j'ai dû le présumer; elle la tenait ouverte en entrant chez moi.

— Il faut que je le sache, s'écria-t-il; et il donna l'ordre de mettre les chevaux. Il fut à la poste, se fit montrer la note des lettres arrivées ce jour-là, et même celles des jours précédens, et s'assura positivement que Claire n'en avait pas reçu de chez sa mère depuis plus de cinq semaines, mais que ce même matin elle en avait reçu une d'une route directement opposée, — qui sans doute était de vous, mon cher Emmerich, puisqu'elle était affranchie jusqu'aux frontières d'Hanôvre. Si j'avais eu la moindre idée de vos relations avec Claire, j'aurais eu d'abord celle qui me vient maintenant que vous m'avez ouvert les yeux, et qui est presque une certitude pour moi : c'est que Claire ne s'est éloignée au moment de votre arrivée, que parce qu'elle n'a pas eu

le courage de paraître devant vous. Mais combien j'étais loin de l'imaginer; Claire nous a montré plusieurs lettres de vous qui ne contenaient rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour.

— Em. Non, sans doute, celles-là étaient ostensibles; des feuilles détachées, écrites pour elle seule, étaient d'un autre style. Notre secret m'était sacré, je pouvais mourir, je pouvais être long-temps sans place, sans revenus qui me permissent d'épouser Claire; pour rien au monde je n'aurais voulu la compromettre; mais jamais, jamais je n'ai admis la possibilité qu'elle pût changer. — Continuez, je vous prie.

— Marianne. Vous savez, mon cher, qu'une expérience malheureuse n'a pas donné à mon mari une idée favorable des hommes en

général, et qu'il n'est pas facile d'obtenir sa confiance. Cependant Claire lui avait donné si bonne opinion d'elle, et toute sa conduite l'avait si bien confirmée, qu'il aurait, ainsi que vous, répondu d'elle sur sa vie, et sur ce qu'il avait de plus cher au monde.

— Em. Oui, en vérité, je l'aurais fait, et même encore à présent je sacrifierai ma vie avec plaisir pour sauver la réputation de Claire, et je ne souffrirais pas qu'elle soit attaquée.

— Mar. Je vous en aime davantage, quoique cette façon de penser soit un peu celle d'un enthousiaste. Mon mari n'allait pas aussi loin que vous, et malgré sa confiance en sa jeune amie, il ne pouvait s'empêcher d'avoir quelques doutes sur cette maladie de sa mère. Ils furent confirmés le lendemain. Hier matin il reçut

une lettre de madame de Vernier, qui lui écrivait quelquefois relativement à sa fille et à ses affaires. Cette lettre n'annonçait ni qu'elle fût malade, ni qu'elle attendît sa fille, qu'elle félicitait au contraire de vivre avec de tels amis, etc., etc. Alors l'inquiétude la plus vive s'empara de nous sur le lieu où pouvait être allé notre chère fugitive : mon mari courut encore chez le maître de poste, qu'il connaît beaucoup, comme s'il voulait lui faire une visite. Il parla tout simplement du voyage de mademoiselle de Vernier, du beau temps qu'elle avait, et dit enfin : « croyez-» vous qu'elle soit déjà à B.*** ? » c'est la première station sur la route qui conduit chez sa mère. Il tremblait d'entendre la réponse.

A B.**, dit le maître de poste, oh ! il y a long-temps qu'elle y est arrivée; les

chevaux qui l'ont conduite sont déjà de retour. Cela allégea son cœur d'un poids immense. Puisqu'elle est sur la route qui conduit dans sa patrie, elle est sûrement retournée chez sa mère. Il revint pour me tranquilliser. Nous résolûmes ensemble de n'avoir point l'air inquiets, de parler de cette absence comme ayant notre plein aveu, et d'attendre les éclaircissemens ultérieurs que le temps et des lettres de Claire pourraient nous donner. Hélas! ce n'était pas de vous, mon cher Emmerich, que je les attendais. Vous pouvez à présent tirer de mon récit toutes les conclusions que vous voudrez; ce qui me paraît certain, c'est que Claire nous trompait tous, et n'avait nulle confiance en moi.

C'est ainsi que se termina leur long entretien. Marianne y ajouta la

promesse que son mari n'apprendrait pas par elle la part qu'Emmerich prenait au sort de la belle fugitive, et qu'elle chercherait à confirmer tous les amis de Claire dans l'idée qu'elle n'était partie que d'après les ordres positifs de sa mère.

CHAPITRE LXXIV.

CE QUI ÉTAIT OBSCUR S'ÉCLAIRCIT.

EMMERICH était en effet très à plaindre ; il avait donné son âme entière à Claire, et il croyait posséder la sienne en échange : cette confiance trahie, ce vide affreux que le cœur éprouve quand il ne peut plus se reposer sur l'objet qui l'occupait sans cesse, déchirait ce cœur trop sensible qui faisait de vains efforts pour arracher une image si longtemps chérie. — Ah ! c'était son cœur même qu'il aurait fallu anéantir, car cet amour était sa vie. Le bruit et la gaîté de la maison Bornwald lui étaient insupportables, ainsi

que ses efforts continuels pour leur cacher son chagrin, et pour rien au monde il n'aurait voulu qu'il leur fût connu; il n'aurait pu supporter d'entendre blâmer Claire, et moins encore qu'on lui répétât souvent: « Il » faut l'oublier, il faut la mépriser; » elle ne mérite pas vos regrets, etc., » etc., » et tous ces froids et inutiles conseils des indifférens, qui croyent qu'on peut régler à volonté son cœur et ses sentimens, et qui ne savent pas combien ils aggravent le mal au lieu de l'adoucir. Il était si loin de suivre ces conseils, que cent fois il fut sur le point de voler auprès de Claire. « Qui sait, se disait-» il, si je ne la toucherai pas ? si » elle ne me rendra pas son amour » sans lequel je ne puis vivre ? Ne » m'a-t-elle pas nommé mille fois » son Emmerich, son unique ami ?

» N'est-elle pas la plus noble, la » meilleure des femmes ! qui l'ai- » mera jamais comme je l'aime ! » Alors la pensée de son rival préféré se présentait à lui, et la raison anéantissait cette misérable espérance; mais ses sentimens, ses vœux, ce besoin de trouver le bonheur si naturel à l'homme, le faisait à son tour révolter contre la tyrannie de la raison.... Le bonheur ! quel être dans la nature n'aspire pas au bonheur ? Dieu lui-même en plaça le desir continuel dans le cœur de l'homme. C'est ainsi que parlait le cœur d'Emmerich. — Il est vrai, répondait la triste et sévère raison; mais où est-il celui qui l'a trouvé ce bonheur qu'on cherche en vain ? où existe-t-il ici bas ? — Les animaux que la raison ne gouverne pas sont heureux : ce n'est que la raison qui

nous empêche de l'être. Le bonheur habitait sur les rives de l'Orénoque et dans les forêts du nouveau monde, avant que l'orgueilleuse raison y eût pénétré. — O Dieu, pourquoi faut-il que la plus noble de tes créatures soit la plus infortunée, parce qu'elle seule, dans la création, sait que le mal existe.

— Insensé, répondait la raison, la créature qui porte en elle le germe et le désir du bonheur, n'est-elle pas par cela même la plus heureuse? elle est la seule qui sache aussi ce que c'est que le bonheur, et qui soit capable d'en jouir.

— Ah ! raison, raison, tais toi ; à quoi sert l'idée du bonheur à celui qui n'y peut atteindre ? qu'à le rendre cent fois plus malheureux ! La vue de la source fraîche et bruyante, qui se précipite du som-

met de la montagne, augmente la soif du voyageur, qui en est séparé par un abîme; il sait que cette eau bienfaisante le désaltérerait, le rafraîchirait quand il est brûlé par les rayons d'un soleil dévorant; il sait qu'il y puiserait des forces, et du courage pour continuer sa pénible route; il soupire après une goutte, une seule goutte; il la voit, il l'entend, et il ne peut en approcher. — Appelleras-tu cela le bonheur?

— Homme borné, disait la raison, cette source est empoisonnée; loin de te désaltérer, elle augmenterait ta soif, et t'ôterait la vie.

— Eh que m'importe! mourir du besoin ou de la jouissance, n'est-ce pas toujours mourir! Une année, un mois, un jour seulement de bonheur ne vaut-il pas mieux

qu'un siècle de regrets, de privations et de souffrances ?

— Homme, sois sage, écoute la raison, et tu n'auras point de souffrances.

— Cruelle raison, ôtes-moi donc le sentiment, si tu ne veux pas que je souffre ; il n'y a point de sagesse qui tienne contre un bûcher ardent. Et qu'est-ce que c'est qu'un bûcher et les souffrances les plus aiguës du corps, auprès des peines de l'ame ?

Emmerich avait souvent de semblables dialogues entre son cœur et sa raison, à la suite desquels se réveillait en lui ce noble orgueil, qui ne voudrait pas d'un bonheur qu'on ne peut acquérir qu'en s'abaissant au lieu de s'élever. Marianne le prêchait sans cesse sur la faiblesse du cœur, mais comme il n'en trouvait point dans le

sien, elle n'avançait pas sa guérison : il sentait, il est vrai, qu'il ne pouvait que très - difficilement se détacher de Claire, mais ce n'était pas lui qu'il méprisait pour cette constance involontaire, elle lui avait toujours paru le premier devoir de l'amour, et ce devoir lui avait été si doux et si facile à remplir, qu'il ne comprenait pas comment Claire avait pu s'en écarter ; et pour son malheur il ne lui était pas plus possible de l'estimer, que de l'oublier. Ou elle ne l'avait jamais aimé, alors elle l'avait trompé, ou elle l'avait aimé, et alors elle l'avait trahi? Dans ces deux cas elle lui paraissait sans excuse, et trop coupable, pour qu'il ne dût pas la bannir à jamais de son cœur ; mais ce cœur refusait d'obéir. Il comprit enfin qu'il est plus facile de connaître ses

devoirs que de les remplir, et son expérience eut plus d'effet pour le rendre indulgent, que tous les sermons du recteur et que tous les discours de madame Ellèrman. Son cœur ne s'était point encore trouvé en conflit avec sa raison, et peut-être est-ce cette seule circonstance qui fait des moralistes si sévères: jusqu'alors il avait cru la vertu si facile, qu'il ne trouvait aucun mérite à la suivre; il apprit qu'il existe des devoirs si pénibles, que leur observation est presque impossible. Il en devint plus modeste, plus tolérant; il prit une haute admiration et un grand respect pour ceux qui peuvent triompher d'eux-mêmes, régler leurs passions et commander à leur cœur. C'était fort bien sans doute, mais chaque chose a son côté fâcheux, et le premier effet de sa tolérance

fut de protéger Claire contre sa fierté, et de chercher à l'excuser; l'amour qu'il conservait pour elle, plaidait aussi sa cause, et il passa plusieurs jours dans la lutte la plus pénible entre cet amour, et le sentiment si délicat de l'honneur blessé; entre son indulgence, et son juste ressentiment. Le sixième jour il reçut la lettre suivante de Claire. Si mes belles lectrices sont de bonne foi, elles y reconnaîtront sans doute leur propre cœur, et ce qui leur est peut-être arrivé dans le courant de leur vie. Nous convenons que Claire n'est point dans le costume ordinaire d'une intéressante et fidèle héroïne de romans; mais Claire a réellement existé, et nous n'écrivons pas un roman : nous désirerions bien que tout le monde fût content d'elle; mais la vérité nous oblige à la

peindre telle qu'elle était, et voici sa lettre.

Du 19 mai.

« Je vous en conjure, Emmerich, » au nom de votre ame noble et » généreuse, oubliez une fille mal- » heureuse et coupable, quoiqu'elle » le soit malgré elle ; oubliez cette » ingrate Claire qui vous fuit lorsque » vous volez auprès d'elle. Il est » trop tard, Emmerich, oui j'aurais » pu vous rendre heureux ! ce fut » long-temps mon unique vœu, » mon unique ambition ; je ne le » puis plus à présent, il faut y » renoncer, et cependant je vous » fais le serment le plus sacré, que » je vous aime plus que jamais, » vous m'êtes plus cher que la vie, » et mes sentimens pour vous n'ont » pas souffert la moindre altération ;

» Mais il existe un autre homme
» que j'aime tout autant que vous;
» le seul homme peut-être qui vous
» ressemble, qui, ainsi que vous,
» sache aimer comme je veux l'être;
» vous êtes tous les deux également
» chers au cœur de Claire; vous pos-
» sédez tous les deux au même degré
» ce cœur, à qui il est impossible de
» faire un choix. Je préfère mille fois
» renoncer à l'un et à l'autre, et
» vous fuir tous les deux à jamais.
» Je veux être seule malheureuse
» plutôt que de choisir un époux
» qui n'aurait pas mon cœur tout
» entier, et de sacrifier celui que
» je regretterais peut-être toute ma
» vie. — J'espère, oui j'espère être
» oubliée de tous les deux, mais non
» pas méprisée, car je sens que je
» ne le mérite pas. Emmerich, Em-
» merich, pourquoi n'avez-vous pas

» abrégé cette trop longue absence? » pourquoi n'êtes-vous pas revenu » au mois de novembre, lorsque je » vous l'ai si instamment demandé? » Vous auriez sauvé votre Claire, » elle n'aimait encore que vous seul » au monde. Ne m'accusez ni de » perfidie ni de légèreté, vous lisez » dans mon cœur comme vous y » avez toujours lu; je vous aimerai » jusqu'à mon dernier soupir, et » même au-delà du tombeau, si » l'amour existe encore. Le cœur » de Claire n'est pas fait pour des » sentimens passagers; même en » renonçant à vous je vous donne » une preuve de mon attachement, » de mon entière confiance, de ma » reconnaissance et de ma probité. » Par pitié ne me répondez pas, » vos reproches sont inutiles, il y » a long-temps que je m'en suis

» fait à moi-même de plus cruels
» que tous ceux que vous pouvez
» m'adresser; ne sais-je pas combien
» ce cœur que j'abandonne est plein
» d'honneur et d'amour; ne sais-
» je pas tout ce que vous êtes en
» droit de dire à celle qui vous
» doit tout. — Ah! nos ames s'en-
» tendirent trop long-temps, elles
» s'entendent encore trop bien pour
» que vous ayez besoin de paroles,
» et quelles paroles diriez-vous à
» Claire? votre blâme serait plus
» faible que le sien; votre douleur
» ne peut pas égaler la mienne;
» votre pitié me ferait mourir,
» votre pardon vous humilierait:
» un cœur partagé, quelque pur
» qu'il soit, n'est plus digne de vous,
» et la pauvre et faible Claire ne
» peut plus vous le donner en en-
» tier, elle..... Mais c'est assez,

» pourquoi vous parler plus long-
» temps de celle que vous devez
» oublier. Adieu, Emmerich, cher
» Emmerich, adieu pour toujours. »

CL. DE VERNIER.

Cette lettre ne calma point la douleur d'Emmerich ; mais elle atténuait beaucoup la faute de Claire, et sa noble sincérité effaça presque entièrement ses torts aux yeux d'un homme qui l'aimait encore passionnément, et qui ne cherchait qu'un prétexte de lui pardonner ; il l'eut bientôt trouvé dans cette franchise, cette véracité, qu'il regardait comme la première des vertus, et dans une situation trop singulière pour être jugée d'après les règles ordinaires. Claire n'était plus ni fausse ni inconstante, elle

était faible, sensible et malheureuse, et n'en devenait que plus intéressante. Il en vint à s'accuser seul de leur malheur ; pourquoi n'avait-il pas cédé aux instances réitérées de son amie pour son retour? pourquoi n'était-il pas venu au secours de ce cœur agité par une impression nouvelle, qu'il aurait bientôt effacée? Tout en croyant son rival bien aimable, bien dangereux, il aurait eu sur lui ses droits d'ancienneté; et le bon Emmerich ne savait pas encore que ceux de nouveauté l'emportent presque toujours. Nous pouvons cependant affirmer que cette fois il ne se trompait point, et que celui que Claire croyait un autre Emmerich, lui était tellement inférieur, qu'il n'aurait pu supporter aucune espèce de comparaison, et qu'il est vraisemblable que Claire

elle-même s'en serait bientôt aperçue, et qu'elle aurait rougi d'avoir pu les associer un instant dans son opinion.

Malgré tous ses efforts, il n'avait pas été possible à Emmerich de cacher à ses amis son profond chagrin; cela lui fut plus difficile encore après la réception de cette lettre. Quelques-uns crurent qu'il avait dérangé sa santé à force d'études et d'application; les femmes s'imaginèrent qu'il avait laissé son cœur à Goettingue; Wildman seul, cet observateur si fin du cœur humain, devina presque en entier son secret, en combinant plusieurs circonstances; il avait observé le trouble et la tristesse d'Emmerich, qui succédèrent si promptement à la joie si vive qu'il avait d'abord exprimée le jour de son arrivée; il remar-

qua ensuite que madame Ellerman jetait souvent à la dérobée sur leur jeune ami un regard de pitié, accompagné d'un soupir à demi-étouffé, et qu'elle s'efforçait de sourire toutes les fois qu'Emmerich la regardait. Lorsqu'on faisait la guerre à ce jeune homme sur son air préoccupé, elle ne prenait aucune part à ces plaisanteries, et cherchait même à détourner la conversation; il vit qu'Emmerich en était reconnaissant, et qu'il paraissait plus à son aise quand elle était présente. Elle semblait avoir pris sur lui une espèce d'ascendant, auquel il se soumettait, et elle était actuellement la femme de leur société à qui il témoignait le plus d'amitié et de confiance: il en conclut que ces deux personnes avaient un secret commun, et que ce secret pourrait bien avoir

quelque rapport avec la tristesse d'Emmerich. Tout homme d'une sagacité moins exercée, aurait pu soupçonner, d'après toutes ces remarques, un attachement mutuel, ou, si l'on veut, une intrigue d'amour entre Emmerich et Marianne, elle était encore assez bien pour autoriser ce soupçon; mais leur caractère à tous les deux, les principes d'Emmerich, la réputation très-méritée de sagesse de Mad. Ellerman, leur ton naturel et amical avec le docteur, éloignait cette idée, et toutes celles de Wildman se portèrent sur Claire. Elle avait disparu subitement au moment précis de l'arrivée d'Emmerich; il évitait de parler d'elle, ou s'éloignait dès qu'il en était question; enfin Wildman se rappela, qu'à son précédent voyage à

Berlin, il avait cru voir qu'une inclination naissante s'établissait entre ces deux jeunes gens. Il lui était facile d'amener son jeune ami à lui faire un aveu complet de ses sentimens, et il se décida de saisir la première occasion de l'engager à avoir pour lui une confiance entière. Il n'avait pas là-dessus le même système que Marianne, il croyait que c'était un des premiers devoirs de solliciter avec ardeur la confiance d'un ami, lorsqu'on sent qu'on peut adoucir son mal, l'aider de ses conseils, répandre sur ses plaies le baume consolant de la véritable amitié. C'est dans ce but, qu'il tâcha de pénétrer dans le cœur affligé du malheureux jeune homme; il y parvint aisément, Emmerich lui raconta avec les expressions de la plus

vive douleur ce qu'il appelait un malheur inoui, sans exemple et sans remède.

Marianne chérissait Emmerich et Claire ; Marianne était femme, et femme bonne et sensible ; son cœur aurait dû lui dicter les meilleurs moyens de soulager celui de son jeune ami, et cependant jusqu'alors elle n'avait fait qu'aigrir sa douleur. Effrayée de la violence de sa passion et de ses regrets, elle avait cru devoir tout employer pour le guérir, et prévenir quelque folie d'amour qu'elle redoutait ; elle le prêchait et le raillait tour à tour, et ses sermons n'avaient pas plus d'effet que ses sarcasmes. Un amour aussi enraciné que celui d'Emmerich ne s'éteint pas quand on lui dit qu'il faut l'éteindre, ou qu'on se moque de sa violence. Marianne aurait

eu peut-être un meilleur antidote à donner à Emmerich ; mais malgré sa colère contre Claire, elle l'aimait trop encore pour en faire usage; il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il eût réussi ; tel remède agit subitement sur tel tempérament, et manque son effet sur un autre. Wildman connaissait trop bien le cœur humain, et surtout celui de son cher Emmerich, pour se conduire comme la bonne Marianne ; il ne redoutait aucune démarche inconsidérée de son sage et cher Emmerich, mais il craignait que le chagrin ne fît une trop forte impression sur un cœur aussi sensible, et qu'il ne le conduisît enfin au tombeau ; sa pâleur et son abattement justifiaient cette crainte. Il ne chercha donc point à le presser d'oublier Claire, à lui imposer des devoirs que Sénèque même n'aurait pu exiger

de lui. Marianne, tout en raillant Emmerich de la faiblesse de son cœur, exigeait de ce cœur des vertus héroïques : Wildman, au contraire, en lui disant que le cœur humain peut être capable, lorsqu'il le faut absolument, des plus grands sacrifices, ne lui en demanda aucun actuellement ; il entra dans sa douleur, il écouta toutes ses plaintes avec sensibilité, il flatta même ses peines pour pouvoir les combattre ensuite avec plus d'effet. Pour mieux gagner la confiance de son jeune ami, il lui fit l'histoire de son propre cœur ; il lui avoua qu'il avait été en grand danger d'être dans la même situation que Claire, attaché à deux femmes à-la-fois, entre lesquelles il lui aurait été impossible de faire un choix : ce n'était que par la plus scrupuleuse attention sur lui-même

vous pouvez vous-même vous trouver d'un jour à l'autre dans la même situation ; la plupart des hommes ne sont pas assez francs pour convenir qu'ils y ont été plus d'une fois, et peu d'hommes ou de femmes auraient comme Claire la délicatesse de renoncer aux deux objets de leur amour, parce qu'elles ne peuvent donner leur cœur entier à l'un d'eux. Cette résolution de Claire est la seule chose particulière dans votre situation, qui du reste est fort ordinaire. Claire est aussi franche, aussi noble qu'elle est romanesque, et c'est par cela même que je lui pardonnerais de s'être laissée surprendre ; elle est comme un enfant sans expérience qui joue avec une abeille, sans se douter de la blessure qui doit en être la suite...

— EM. Comment, monsieur, vous justifiez l'infidélité ?

— WILD. Non pas l'infidélité, mon cher ami, mais c'est Claire que j'excuse. Je vous démontre seulement que la situation de Claire, et ce que vous appeliez tantôt *un malheur extraordinaire et sans exemple*, est plus commun que vous ne l'imaginez. Regardez attentivement autour de vous, vous trouverez parmi vos connaissances plus d'une femme qui chérit son époux et qui adore son amant; et plus d'un homme qui donnerait sa vie pour sa femme, et qui cependant est attaché fortement à une autre : cela n'est pas dans l'ordre, mais c'est dans la nature, et ceux-là ne sont pas les plus coupables; ce double intérêt les retient dans de sages bornes. Les plus grands philosophes ont

pensé que le cœur humain n'était pas capable d'un attachement exclusif : Platon, que vous connaissez mieux que moi, pressé par les Arcadiens de leur donner un code de lois, s'y refusa, à moins qu'ils ne consentissent que l'égalité des fortunes et la communauté des femmes en fussent les premières bases ; il sentait qu'il n'est pas donné à tout le monde de veiller sans cesse sur soi-même, et il croyait obtenir plus de moralité en rapprochant les lois de la nature. D'autres peuples anciens permirent, dans le même but, la polygamie. Il est vrai que ces lois n'ont jamais regardé les femmes, et que de tout temps et chez tous les peuples civilisés, elles ne doivent appartenir qu'à un seul homme ? Cette particularité des législateurs en faveur des

hommes est fondée sur les motifs les plus sages ; mais il n'en est pas moins vrai, que s'il n'est pas permis à la plus belle moitié du genre humain de suivre les lois de la nature, leur cœur, formé de la même pâte que le nôtre, ne peut pas se soumettre à cet empire ; ce serait leur accorder une trop grande supériorité sur les hommes, que de croire qu'elles peuvent disposer de leur amour à leur gré et surmonter toutes les impressions qu'elles reçoivent. Soyons donc indulgents pour les faiblesses du cœur, et pensons que, sur cette terre, ni les hommes, ni les femmes ne sont des anges, surtout dans la jeunesse et lorsqu'ils ne connaissent pas le danger. Pouvez-vous exiger que Claire, dont le plus grand charme était son innocence et son inexpé-

rience, soit déjà aussi sage et prudente qu'elle le sera une fois après avoir été à l'école des tentations, des épreuves et du malheur. Sans doute elle en triomphera, je veux le croire, car j'aime et j'estime cette jeune fille, et le courage qu'elle a montré dans cette occasion me fait espérer que cette leçon ne sera pas perdue pour elle; elle apprendra à mieux surveiller son propre cœur; et si son caractère est aussi noble que nous l'avons tous cru jusqu'à présent, vous risqueriez moins en l'épousant qu'avec toute autre, si vous pouvez réussir à regagner son cœur en entier. Voulez-vous faire l'essai de la ramener à son premier amour, à celui qui méritait si bien d'être le seul? Je serai bien éloigné de vous blâmer, au contraire je vous offre

mes services pour y parvenir ; mais à vous parler franchement je ne vous le conseille pas, parce que je ne suis pas sûr du succès ; il faudrait au moins connaître votre rival.

Wildman ne parlait point ainsi par pure complaisance, son but principal était bien d'adoucir la douleur violente qui consumait Emmerich, par une lueur d'espérance ; c'était déjà beaucoup ; si cette faible espérance s'évanouissait, comme cela n'était que trop probable, Wildman aurait trouvé dans la résistance de Claire un nouveau motif de guérir son jeune ami. Si au contraire elle cédait à ses sollicitations et revenait de son erreur, Wildman pensait qu'il valait bien la peine de le tenter, et qu'il était du devoir et d'un ami et d'un amant de venir au

secours de cette pauvre jeune fille égarée sur une fausse route, et de la remettre dans celle de la vertu et du bonheur. Sa lettre avait donné toute une autre tournure à cette affaire ; Claire était blamable mais non pas criminelle, elle pouvait encore devenir une tendre et fidelle épouse, et une mère respectable et instruite par sa propre expérience ; Wildman ne doutait pas qu'elle ne pût faire encore le bonheur d'Emmerich, et il voyait que ce sensible jeune homme ne pouvait pas être heureux sans elle. Ce qui rendait la chose difficile, c'était l'absence de Claire ; si on pouvait l'engager à revenir à Berlin, à voir à côté l'un de l'autre les deux hommes qu'elle croyait aimer également, le succès paraissait certain ; mais il voulait mettre encore Claire

à cette épreuve, et s'assurer que cette préférence serait durable. Si elle ne la lui accordait pas, Emmerich devait l'oublier comme une femme indigne de lui.

Pour calculer jusqu'à un certain degré de vraisemblance l'espérance qu'il venait de donner à son jeune ami, Wildman desirait infiniment connaître l'homme qui avait pu balancer Emmerich dans le cœur de Claire. Emmerich méritait sans doute et l'estime et l'attachement de tous ceux qui le connaissaient; tout annonçait qu'il serait un jour un homme très-distingué sous tous les rapports; mais il était bien jeune encore, et sans doute il existait d'autres hommes qui étaient déjà tout ce qu'il promettait de devenir lorsqu'il serait tout à fait formé. Ce jeune homme pouvait être comparé

à un vase de la plus belle forme, et de l'or le plus pur, qui ne fait que sortir du moule, et sur lequel on voit la rudesse de la fonte et l'inégalité du creuset; il a toute sa valeur intrinsèque, mais elle augmentera du double lorsque le poinçon et le frottement l'auront poli. Un autre vase, où l'or peut-être a plus d'alliage, mais qui sort brillant de la main de l'ouvrier, éblouira davantage et obtiendra la préférence. — N'était-il pas possible que son rival fût cet autre vase plus beau, plus fini, et dans toute sa perfection apparente ? mais il se pouvait aussi qu'il ne fût que d'or faux, brillant au dehors et sans valeur réelle. Dans ce cas là on pouvait espérer que Claire le rejeterait bientôt. — Sage Wildman, oubliais-tu donc que chez les meilleurs de tes semblables, le

cœur, avec ces sophismes, l'emporte sur la raison et lui impose silence, et que le flambeau de l'amour éblouit les yeux? ou bien faisais-tu une exception en faveur de cette jeune Claire, qui jusqu'alors avait donné une si haute opinion d'elle? Si nos lecteurs l'ont partagée, c'est avec bien du regret que nous allons commencer le chapitre suivant, dont nous leur demandons pardon d'avance.

CHAPITRE LXXV.

LE PROCÈS DE CLAIRE.

D'après ce que Marianne avait dit à Emmerich de son rival inconnu, Wildman n'en avait pas grande opinion; un homme auquel elle ne pouvait se fier, lui devenait suspect, mais un soupçon n'est pas une conviction. Marianne pouvait être prévenue injustement contre celui qui lui ôtait Claire et affligeait Emmerich. Décidé à savoir à quoi s'en tenir, il alla le même jour chez elle; il lui dit qu'il connaissait la position de leur jeune ami, lui confia tout ce qu'il en pensait, et les

espérances qu'il formait si on pouvait engager Claire à revenir. L'attachement des Ellerman pour leur fille adoptive était si bien connu, qu'il s'attendait à lui voir saisir cette idée avec la joie la plus vive ; à sa grande surprise il la trouva cent fois plus rigoureuse que lui ; elle repoussa ce projet avec indignation, et parla du rapprochement de Claire et d'Emmerich, comme de la chose la plus impossible et la plus inconvenable ; elle prétendit qu'Emmerich ne devait jamais pardonner, quand même il aurait la faiblesse de le vouloir ; que ce pardon serait au-dessous de sa dignité, ayant été blessé d'une manière aussi sensible ; et que ce qu'il y avait de mieux à faire, était d'oublier Claire et de ne jamais la revoir.

Cette sévérité parut fort singulière à Wildman ; il en conclut na-

» cation, et qu'en effet on n'oserait » pas nommer, lorsqu'il s'agit du » choix d'une demoiselle bien née, » de la fille d'un brave officier, quoi- » que d'ailleurs ce pût être un fort » honnête homme; — tel, par » exemple : qu'un laquais, un coif- » feur, etc., etc. »

Marianne ne put se contenir. C'est cent fois pis, à mon avis, dit-elle avec vivacité, emportée par le désir de justifier sa résistance. — Elle voulut reprendre ce mot, c'était trop tard. Wildman en profita, la pressa vivement, et fut frappé au-delà de toute expression, lorsque, vaincue par ses instances, et s'étant déjà trahie à demi, elle lui nomma St.-Far.

Et nous aussi nous disons, pauvre Claire, faut-il donc te dégrader aux yeux de nos lecteurs, achever de te faire perdre la bonne opinion que nous

lui avions donnée de toi, en nommant celui que tu associais à notre Emmerich dans ton cœur : nous en retarderons aussi le moment, et nous voulons auparavant tâcher de t'excuser autant qu'il nous sera possible, il te restera toujours assez de blâme ; assez de femmes, bien plus coupables que toi peut-être, rejeteront le livre avec mépris en s'écriant : quelle horreur ! Assez d'hommes, qui sacrifient leur temps, leur fortune, leur réputation, leur femme et leurs enfans à une jolie danseuse, ou à une actrice dont ils connaissent les mœurs, vont se récrier et dire que cet épisode est de mauvais goût; nous en sommes fâchés, mais nous n'écrivons que la vérité ; ce n'est pas nous, c'est la pauvre Claire dont le goût était mauvais, et nous ne pouvons pas, en conscience,

faire l'histoire d'Emmerich, sans faire aussi celle de Claire ; elle eut trop d'influence sur la destinée de notre héros pour rien passer sous silence, de ce qui la regarde, et dans le fond le plus grand tort de Claire, dont elle fut assez punie, était son inexpérience et son ignorance des choses du monde.

Il était difficile d'être plus innocente à tous égards que l'était Claire de Vernier quand elle tomba d'un troisième étage entre les bras d'Emmerich, elle n'avait aucune idée ni des différens états de la société, ni des préjugés reçus, ni des plaisirs avec lesquels on cherche à tuer le temps dans les grandes villes ; et sa courageuse résistance aux volontés de son indigne parente, fut plutôt un instinct de vertu, une répugnance innée du vice que la suite de ses réflexions.

Elle avait environ dix ans lors de la mort de son père, elle n'avait conservé qu'un souvenir très-vague de leur genre de vie précédent. M. de Vernier, officier français passé au service de Prusse, tout occupé de sa carrière militaire, ne pouvait pas s'occuper de l'éducation de sa fille aînée; sa femme ayant un enfant toutes les années, n'en avait guère plus le loisir, et l'eut bien moins encore lorsqu'elle se vit forcée de gagner, par son travail, son existence et celle de sa nombreuse famille. Claire, naturellement adroite, intelligente, fut bientôt en état de lui aider; et madame de Vernier aurait regardé comme un crime de lui parler des plaisirs qu'elle ne pouvait plus lui procurer, et d'exciter ses regrets. Sa jeunesse s'écoula donc dans un travail assidu

ou dans les soins du ménage, n'entendant parler que de ce qui était relatif à ses occupations. Pendant les sept à huit années qui précédèrent son entrée dans le monde, les mots de bals, de concerts, de comédie n'entrèrent pas dans son vocabulaire, et vraiment ils étaient presqu'inconnus dans l'endroit retiré qu'elle habitait. Dans les courts instans où elle était moins occupée, son unique récréation était d'enseigner à lire à ses jeunes frères et sœurs dans quelques volumes dépareillés des tragédies de Corneille, qui leur étaient restés, et qu'elle relisait sans cesse dès qu'elle avait un moment de liberté. C'est sans doute à cette lecture qu'elle dut cette grandeur d'ame, cette noblesse de caractère qui rendait ses rêveries si sublimes, et qui lui

attachait si fortement ceux qui savaient l'apprécier ; mais elle paya cher cet avantage, sa tête romanesque se monta au plus haut degré d'enthousiasme pour les héros de ces tragédies, et le vœu continuel de son cœur était d'en rencontrer un jour le modèle.

Telles étaient ses dispositions quand la destinée la conduisit dans une grande ville, et la rapprocha d'Emmerich ; ce n'était pas, il est vrai, un César, un Nicomède, un Héraclius, mais c'était le premier jeune homme qu'elle eût rencontré ; il était son libérateur, sa figure était agréable, il annonçait mille vertus. Claire se persuada facilement que, dans les mêmes circonstances que ses héros favoris, il se serait conduit avec la même générosité, la même grandeur, le même hé-

roïsme... Et cette fois nous pouvons assurer qu'elle ne se trompait pas; comme Polieucte, il aurait souffert la mort plutôt que de renoncer à sa religion, et d'embrasser celle qu'il ne croyait pas la véritable. — Comme César, il eût pardonné à son plus grand ennemi. Comme Héraclius, il eût cédé un empire à son ami plutôt que de régner injustement; il n'est point de vertu, quelque difficile qu'elle pût être, dont notre Emmerich n'eût été capable. Mais l'extrême simplicité de son ton et de ses manières, ce calme d'une ame pure qui ne l'abandonnait pas, même dans l'activité d'une forte passion, cette raison solide, ce jugement éclairé qui dirigeait toutes ses actions ne rendait pas la ressemblance aussi parfaite que Claire l'eût désirée. Elle

espérait que l'amour développerait tout ce qui lui manquait pour être un héros de tragédie, et que n'ayant pas de trône à lui offrir, ou à lui sacrifier, il renoncerait au moins à ses études et à son université dès qu'elle l'exigerait. Dans cet espoir elle lui montra un attachement plus vif, qu'elle n'en éprouvait peut-être réellement; en cherchant à l'électriser, elle s'électrisait elle-même, et croyait de bonne foi sentir tout ce qu'elle exprimait. Mais il arriva exactement le contraire de ce qu'elle avait imaginé, Emmerich resta ce qu'il était, raisonnable quoique très-amoureux, et ce fut lui-même qui calma Claire peu à peu, et donna à leur liaison cette manière tranquille, douce, confiante, qui la faisait, il est vrai, ressembler plus à l'amitié, qu'à cet amour passionné

dont ses tragédies lui avaient donné l'idée.

Madame Ellerman avait présenté Claire à toute sa société comme sa fille adoptive ; bientôt elle en fit le charme et l'ornement; ses grâces, son esprit lui gagnèrent tous les cœurs ; d'ailleurs le plus sûr moyen de faire sa cour au docteur était de fêter sa pupille chérie. Ellerman était le médecin à la mode, ce fut donc à qui ferait le plus d'accueil à Claire. Une baronne de K..., femme entre deux âges, jouissant d'une belle fortune et d'une bonne réputation, ayant une santé délicate, qui lui rendait nécessaire les soins assidus du docteur, fut celle qui parut s'attacher le plus vivement à Claire, qui de son côté se sentait entraînée vers elle par un rapport de goût. La baronne aimait passion-

nément le spectacle, et surtout les tragédies; elle savait par cœur la plupart des belles tragédies allemandes et françaises : lorsque sa santé la retenait chez elle, et l'empêchait d'aller dans sa loge, on en lisait tous les soirs chez elle, et elle y mettait un enthousiasme qui répondait parfaitement à celui de Claire, et l'augmentait encore.

Lorsque Claire vint à Berlin, on commençait assez généralement à revenir des préventions qu'on avait eues si long-temps sur l'état de comédien; un nombreux parti, à la tête duquel était la baronne de K..., cherchait à les relever, et à les tirer de l'humiliation où ils avaient été jusqu'alors. Plusieurs jeunes seigneurs qui revenaient de Londres et de Paris, assuraient que dans ces deux villes, modèles du bon ton et des conve-

nances, on était loin de les regarder comme une caste réprouvée, et de les repousser de la société. « A » Londres, disaient-ils, c'est une » vocation aussi honorable qu'une » autre; à Paris où le clergé en » ordonne autrement, ils n'en sont » pas moins reçus, lorsqu'ils ont du » talent, à la table des plus grands » seigneurs. » La bonne société de Berlin ne voulut pas rester en arrière de cette urbanité, et il n'y avait plus une maison, réputée du bon ton, dont la porte fût fermée à un comédien par le seul motif de son état; on les recevait au contraire avec plaisir, dès qu'ils avaient seulement la réputation d'être bons acteurs, et que leur ton décent, leur habitude de se plier à toutes sortes de formes, l'esprit, le jargon que le théâtre donnent, en faisaient des

convives très-agréables. C'était une mode de prendre leur parti, de les prôner, de répéter qu'il y avait de la cruauté et de l'injustice à rejetter de la société des gens qui contribuent à nos plaisirs, qu'on demande, qu'on appelle, et dont on ne peut se passer; que c'était une barbarie au clergé de ne pas les laisser s'approcher des saints sacremens, tandis qu'ils y reçoivent sans scrupule des usuriers, des séducteurs, des banqueroutiers, des médisans, des juges iniques, des menteurs, des femmes adultères, etc., etc., qui mériteraient bien plus l'anathême qu'un comédien honnête homme qui ne trouble point la société, et ne fait de mal à personne. Ne vaut-il pas mille fois mieux, disaient les partisans du nouveau système, monter

sur le théâtre, et prêcher avec du talent une morale persuasive, que d'entrer dans la chaire pour y débiter sans éloquence, un mauvais sermon qui ennuie tout le monde. N'est-il pas plus honorable de s'exposer aux dégoûts attachés à l'état de comédien, et au mépris de quelques individus peu sensés, que de se rendre méprisable à soi-même, en briguant un emploi par des voies peu délicates, sans moyen pour le remplir. Tous ces raisonnemens étaient spécieux, et prouvaient qu'au besoin la peste, la guerre et la famine trouveraient des avocats adroits qui sauraient les défendre; beaucoup de gens trouvaient plus commode d'y céder, que de les réfuter; mais il y avait encore des personnes de l'ancienne roche, qui pensaient autrement, et qui croyaient

que lors même que le préjugé contre cet état serait un préjugé, il est bon de l'entretenir, et de laisser ce frein à tous les jeunes gens que le goût de l'oisiveté, de la liberté ou plutôt du libertinage, entraîneraient dans un état rempli de toute espèce de séductions, et qui favorise l'effervescence des passions et l'immoralité ; qu'il y aurait le plus grand danger à introduire dans les familles des gens accoutumés par état à tromper, à faire illusion, à revêtir toutes sortes de caractères, et qui peuvent entraîner si aisément des jeunes personnes sans expérience, qui ne savent pas distinguer le faux du vrai. Il y aurait encore bien des choses à répondre aux protecteurs d'un état qui ne peut jamais se concilier avec le sentiment délicat de l'honneur. Nous laissons à un de nos interlocuteurs le soin de

le prouver, et nous revenons à notre pauvre Claire qui va nous en fournir la preuve elle-même, puisqu'enfin il faut avouer que ce M. St.-Far, dont le nom seul fit reculer Wildman de quatre pas, que ce rival de notre vertueux Emmerich, que cet homme que Claire aimait,.... était le premier acteur tragique de la troupe française résidente à Berlin. Il avait, il faut en convenir, un talent très-distingué, une figure superbe, et qui convenait admirablement à ses rôles; un son de voix qui allait au fond de l'ame, et cette physionomie expressive et variée, si nécessaire pour un bon acteur, et qui, même dans le monde, tient quelquefois lieu d'esprit et de sensibilité; doux, flatteur, insinuant, cachant sous une manière polie, beaucoup de hardiesse et d'effronterie. Il avait un nombre

de partisans qui l'élevaient jusqu'aux nues, et le recevaient familièrement chez eux. La baronne de K.... ne manquait pas une occasion de le voir et de l'entendre, ne cessait de dire combien il était aimable, et lui témoignait une distinction particulière. Dès les premiers jours de sa connaissance avec Claire, elle la mena au spectacle, sans la prévenir que le premier acteur serait ce St.-Far, qu'elle avait déjà entendu vanter sous d'autres rapports. La baronne voulait jouir de la surprise et de l'enchantement de la jeune enthousiaste, qui n'avait aucune idée de l'illusion théâtrale ; elle fut complette. On jouait Cinna, sa pièce favorite, et le chef-d'œuvre de l'immortel Corneille. Elle se crut à Rome, dans le palais des Empereurs. St.-Far joua César-Auguste avec une telle vérité,

il mit dans ce beau rôle tant de noblesse, que de ce moment-là Claire l'identifia avec son rôle, et qu'il lui parut le premier des hommes. Elle crut avoir enfin rencontré le modèle des vertus rares et sublimes. Lorsqu'il tendit la main au conspirateur qui voulait lui ôter la vie, en lui disant ce beau vers : *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie*, il y mit une expression de sensibilité si touchante, qu'elle en versa des larmes, et qu'elle aurait voulu que ce fût à elle qu'il se fût adressé. La baronne, qui voyait avec plaisir cet enthousiasme pour son acteur favori, loin de l'affaiblir y ajouta encore ; il ne lui vint pas une fois dans l'esprit que Claire pût aller au-delà de l'admiration. Malgré son beau système philantropique en faveur de cet état, elle n'avait pu, dans le fond de l'ame, se défaire de

ses anciens préjugés : mademoiselle de Vernier, fille d'un officier, pupille du docteur et conseiller Ellermann, et le comédien St.-Far, malgré tous ses talens, lui paraissaient à une telle distance, qu'elle n'eut pas l'idée qu'il y eut le moindre danger à les rapprocher.

Après la première pièce, St.-Far, qui ne jouait pas dans la seconde, alla déposer son costume d'empereur, et vint dans la loge de la baronne avec celui d'un élégant de bonne société, qui lui seyait mieux encore. Il fut reçu par des *bravos* et des félicitations. Claire disait peu de chose, mais ses beaux yeux encore humides de larmes parlaient assez, et St.-Far était trop bon connaisseur pour ne pas y lire l'impression qu'il avait faite sur elle. Elle en fit aussi une

très-vive sur lui; mais il était trop maître de lui-même pour le laisser remarquer: il ne s'informa pas même, qui elle était, espérant de l'apprendre sans le demander à la baronne, qui paraissait très-liée avec elle. Sa curiosité fut bientôt satisfaite; madame de K... l'invita à souper pour le soir même, le prit dans sa voiture, et lui dit tout ce qu'elle savait de Claire, sans oublier sa passion pour la tragédie, qui ne fut pas ce qui lui fit le moins de plaisir; il se promit bien d'en tirer parti, et de ce moment son plan fut arrêté dans sa tête de se faire aimer de cette fille charmante, et de la faire consentir à vivre avec lui, et à prendre son état; que de succès il se promettait avec cette belle compagne; il voyait déjà la foule accourir

que leur nom serait sur l'affiche ; ils auraient d'abord des appointemens immenses, et il parviendrait peut-être même à devenir directeur de troupe, ce qui est le terme de l'ambition de tout acteur : c'est ainsi qu'il croyait pouvoir tout espérer d'une telle association, et il était même décidé à épouser Claire. Il ne put commencer ce même soir, comme il l'avait espéré, à s'insinuer dans son cœur, Claire voulût aller rejoindre Marianne, retenue chez elle par une petite maladie de l'un de ses enfans, et le docteur qui était au spectacle la ramena. Mais St.-Far y gagna d'apprendre tout ce qu'il voulait savoir, et l'occasion de la retrouver chez la baronne se présenta plus d'une fois. Claire fut bientôt entraînée à parler

avec lui des belles pièces de Corneille et de Racine, que la baronne préférait et lui avait fait lire; mais ni elle, ni St.-Far ne purent jamais obtenir de Claire d'en déclamer ou même d'en lire à haute voix un seul morceau. St.-Far en fut fâché, mais non rebuté; il se promit bien de la corriger de cette timidité, et la carrière à laquelle il la destinait en était le plus sûr moyen. D'après son plan il lui était essentiel d'être admis chez les protecteurs de Claire, et rien ne fut plus facile, il ne fallait pour cela qu'une feinte maladie, et le besoin d'une consulte; le zèle qu'il mettait à ses fonctions, ses rôles très-longs et très-fatigans, tout cela avait, disait-il, attaqué sa poitrine. Malgré son habileté, le docteur donna dans le

piége, et lui ordonna
ment, qui demandait d'a
mais elles ne répondaie
but de St.-Far; il était in
le cabinet du docteur, q
toujours seul, et il e
quatrième visite qu'il
encore apperçu la bel
il ne savait plus qu'ima
pénétrer dans le salon,
hazard le servit au-
souhaits. M. Ellerman
sion des échecs; son
plaisir était d'en faire
l'après-dîner, pour se re
courses; mais il était a
ce jeu plus qu'un auti
un peu d'égalité: malgr
peines pour en apprend
binaisons à sa compagn
sûr d'avance de gagne
quoiqu'il lui donnât u

Quelque plaisir qu'il y ait à gagner son adversaire, il perd un peu de son charme quand on en a d'avance la certitude. Le docteur avait donc presque renoncé à jouer avec sa femme ; mais en voyant l'intelligence de Claire dans tout ce qu'elle apprenait, il espéra la rendre une habile joueuse d'échecs, et il lui donnait tous les jours une leçon où il mettait beaucoup de zèle.

Le bon génie de St.-Far l'amena un jour chez le docteur précisément à l'heure de cette leçon, qui devenait plus intéressante à mesure que Claire faisait des progrès ; quitter les échecs et sa chère écolière, était au-dessus des forces du docteur, le cas n'était pas bien pressant, et à la grande satisfaction de son prétendu malade, on le fit entrer dans un petit salon où il

trouva ce qu'il désirait, la belle Claire, aux prises avec le docteur devant un échiquier.

Pardon, monsieur St.-Far, lui dit celui-ci, vous voudrez bien permettre que j'achève ma partie; deux ou trois coups et c'est fini. — Nous ne sommes pas bien forte encore, mais cela viendra, elle commence à se défendre; voyez comme son pauvre roi est embarrassé. Deux ou trois coups, vous dis-je, et son affaire est faite. Connaissez-vous ce jeu là?

— Un peu, dit St.-Far en s'approchant et se plaçant à côté de Claire. En effet, la partie de mademoiselle est mauvaise; mais elle n'est pas désespérée.

— Vous croyez; et moi je vous dis qu'elle est sans ressource; vous allez voir. St.-Far demanda la

permission de donner quelques conseils à Claire, et la partie fut en effet terminée dans quelques coups par un échec et mat au docteur, qui en resta immobile de surprise. Diable, dit-il, il faut que vous soyez un Philidor. Il en était quelque chose, St.-Far était beaucoup plus fort que le docteur, qui se croyait très-habile; mais il ne laissa voir de sa supériorité que ce qu'il en fallait pour le flatter beaucoup lorsque St.-Far se laisserait gagner. De ce moment, il eut les entrées libres dans la maison Ellerman; il fut invité à venir tous les soirs où il ne jouerait pas, faire la partie du docteur, et donner des leçons à Claire; et voilà comme une passion quelconque fait toujours dévier des principes les plus solides. Le docteur, tout en aimant le spectacle, estimait fort peu les acteurs,

frondait en toute occasion le nouveau système qui tendait à les introduire dans la société, et avait dit et répété mille fois qu'il n'y avait rien au monde de plus dangereux; mais St.-Far jouait aux échecs; ajoutons à cela que le bon Ellerman avait une si haute opinion de sa pupille, qu'il aurait regardé comme un fou, et traité comme tel quelqu'un qui aurait supposé seulement qu'un acteur aurait pu lui plaire; il les voyait comme deux êtres d'une nature différente. En attendant, St.-Far venait tous les jours, et avait l'air de venir uniquement pour les échecs et pour le docteur; mais peu à peu il sut se rendre agréable à tous, par sa conversation, sa politesse et par ses opinions. Il eut bientôt approfondi le caractère original du docteur, et découvert ses manies; il frondait

avec lui les vices du siècle, persifflait sur la manie des titres et sur l'orgueil de la noblesse, parlait de justice et de vertu comme un professeur, égayait l'entretien par des saillies et des anecdotes piquantes; enfin il parvint bientôt à se faire trouver de très-bonne compagnie, même par madame Ellerman, qui lui tint plus long-temps rigueur, et ne se fia jamais tout à fait à lui, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de convenir qu'il était très-aimable; mais elle finissait toujours son éloge par dire, quel dommage qu'il soit comédien. Il n'est point du tout comédien, répondait Claire, il ne joue guère que des tragédies; à ses yeux c'était une vocation très-honorable, que celle de représenter des héros magnanimes, et de débiter les plus beaux vers du monde.

Peu à peu il se rapprocha de la jeune personne en gardant cependant une extrême mesure et n'ayant l'air que de vouloir plaire au docteur en s'occupant de sa pupille ; il s'offrit à lui donner des leçons d'Anglais qu'il savait très-bien : elle l'accepta pour surprendre Emmerich, qui aimait passionnément cette langue. Mais Marianne voulut s'associer à cette étude, en sorte que l'adroit comédien n'en tira pas tout le parti qu'il avait espéré, et ne fut presque jamais seul avec Claire. C'était déjà beaucoup de la voir tous les jours, de passer quelques heures auprès d'elle, de l'accoutumer à entendre ses soupirs étouffés, et d'avoir l'occasion de s'insinuer peu à peu dans son cœur. Il paraissait ne jamais chercher à la voir en tête à tête ; mais lorsque

Marianne sortait un instant pour des affaires de ménage ou pour ses enfans, il redoublait alors de respect et de timidité, et il en profitait pour lui donner toujours meilleure opinion de lui. Dans un de ces courts entretiens, il composa sur lui-même un adroit petit roman, il se dit un gentilhomme de très-bonne maison, qu'un duel malheureux avait forcé de s'expatrier, et qui avait fait usage de son talent pour la déclamation, pendant que sa famille arrangeait son affaire; elle ne pouvait tourner, disait-il, qu'à son avantage, pourvu qu'on laissât aux esprits le temps de se calmer: en chaussant le cothurne il s'était mis pour le moment à l'abri de toutes poursuites, parce qu'on l'aurait cherché partout ailleurs que sur le théâtre de Berlin. Cette histoire fut racontée avec simplicité;

pour l'appuyer il montra de temps en temps à Claire des lettres qui la confirmaient, et qu'il s'écrivait à lui-même. Claire avait naturellement l'imagination romanesque et mettait souvent l'entretien sur ce texte là; St.-Far faisait alors parade des sentimens les plus relevés, et les plus désintéressés, il ne parlait que de l'union des ames, de l'harmonie des caractères, de la sympathie des cœurs, de l'abnégation totale de soi-même, de l'amour spirituel et platonique : « Le premier » bonheur de deux amans, disait-il, » serait le sacrifice complet de tout » intérêt personnel, pour ne s'oc- » cuper que de celui de l'objet de » son amour »; il ne lui échappait pas un seul mot qui pût blesser le moins du monde la délicatesse de

Claire ; il se tenait même toujours à une distance respectueuse, lorsque le hazard les rapprochait; loin d'en profiter il semblait craindre même de toucher ses vêtemens ; mais sans lui dire un seul mot de son amour il parvint à l'en convaincre, et plus le respect lui imposait silence, plus il avait l'air de souffrir intérieurement, et plus la jeune personne le trouvait intéressant et s'attachait à lui sans s'en douter elle-même; elle se croyait trop bien défendue par son attachement pour Emmerich, qui n'avait pas encore souffert la moindre altération, seulement elle se disait quelquefois : Emmerich serait parfait s'il avait ces sentimens exaltés et cette éloquence si persuasive. Quelquefois aussi elle doutait qu'il fût capable d'un attachement aussi

passionné et aussi désintéressé que celui que St.-Far lui témoignait sans oser lui en dire un mot : elle trouvait alors qu'Emmerich, qui avait commencé son aveu par lui dire : *Vous m'aimez, Claire, et moi je vous chéris ;* n'y avait pas mis toute la délicatesse, les craintes, les doutes, les sermens, et tout ce potrocole dont on rempli les tragédies et les romans. Lui avait-il fait seulement le sacrifice d'un jour, d'un seul jour après leur aveu mutuel, et St.-Far disait cependant que le véritable amour ne se nourrit que de sacrifices. Mais quoique ces pensées et bien d'autres qui n'étaient pas trop à l'avantage du simple et droit Emmerich, lui revinssent souvent dans l'esprit, elle fut long-temps dans une illusion complette sur ce qu'elle éprouvait pour St.-Far, elle ne se

croyait entraînée que par l'impulsion de son talent, elle attribuait au héros qu'il représentait, l'émotion et l'attendrissement qu'elle éprouvait lorsqu'il paraissait sur la scène, ou qu'il lui parlait comme Saint-Far, elle l'attribuait à la pitié qu'elle avait de sa souffrance secrette et de lui voir nourrir un sentiment passionné qui ne serait jamais partagé. Pauvre Claire, il l'était déjà, et il le savait mieux que toi-même; résolu à te faire lire dans ton propre cœur, il eut recours à un expédient, qui ne réussit que trop à éclairer la jeune fille sur ses vrais sentimens.

Depuis que le docteur avait fait l'heureuse découverte d'un antagoniste digne de se mesurer aux échecs avec lui, Saint-Far n'avait pas laissé passer un jour sans venir;

l'habitude de le voir arriver était telle, que tout le monde fut surpris, lorsqu'un jour on ne le vit point venir à l'heure accoutumée ; Claire était plus que surprise, elle était oppressée ; elle ouvrit machinalement plus de dix fois la fenêtre pour respirer l'air, disait-elle, mais c'était pour voir si celui qu'on attendait n'arrivait point. Le second jour se passa de même, point de St.-Far ; alors elle fut inquiète... pour ce cher docteur qui ne jouait pas aux échecs ; elle prit la place du joueur, mais cette fois le docteur lui fit en peu de coups le mat que St.-Far avait empêché et regretta qu'il n'en fût pas témoin : Claire le regrettait plus que lui. Le troisième jour s'écoula de même, point de St.-Far, qu'était-il devenu ? Ce jour-là son angoisse fut extrême. Des personnes

qui avaient été au spectacle lui dirent qu'il n'y avait pas paru. Que faire ? Comment savoir ce qu'il lui était arrivé ? Elle alla chez la baronne, espérant apprendre quelque chose ; en effet elle y était à peine qu'elle faillit s'évanouir en apprenant qu'il avait fait une chute de cheval très-malheureuse ; la baronne assurait que sa vie était en danger. Claire eut un tel saisissement, qu'elle ne put se faire illusion sur la nature d'un intérêt aussi vif, elle ne put se dissimuler qu'il y avait plus que de l'admiration et que ce n'était pas de l'amitié ; elle fut très-effrayée de cette découverte et en rougissant de honte elle se promit de triompher de ce sentiment ; non que cette honte portât sur l'état de celui qu'elle aimait, elle n'eut pas même cette idée., mais être

infidèle à son Emmerich, lui associer quelqu'un dans ses affections, la rendait coupable à ses propres yeux. Ce n'était pas assez de s'appercevoir de son mal, il fallait y chercher promptement un remède. Ne plus revoir Saint-Far et faire revenir Emmerich lui parut le meilleur moyen de guérison, elle était convaincue qu'une seule ligne de sa main suffirait pour éloigner d'elle à jamais un homme aussi noble, aussi généreux, aussi délicat que St.-Far qui disait sans cesse que le premier devoir de l'amour était de se sacrifier lui-même. — Déjà elle avait pris la plume lorsqu'elle pensa qu'il y aurait la plus affreuse inhumanité à plonger ainsi le poignard dans le cœur d'un homme qui était entre la vie et la mort;

son attachement pour elle était si vif et si pur, savait-elle quelle impression ferait sur lui une démarche qui lui ôtait tout espoir, et se pardonnerait-elle d'agraver un mal, qui déjà lui causait tant de peine; tandis qu'il était retenu chez lui par cet accident elle ne le verrait pas, et lorsqu'il serait mieux il serait temps de faire une démarche qui n'aurait alors aucun danger. Elle n'écrivit donc point à St.-Far pour le congédier, mais ce fut alors qu'elle écrivit si fortement à Emmerich pour le conjurer d'abréger son absence. On sait qu'elle n'y réussit pas, et son sentiment pour celui qu'elle voulait lui sacrifier s'en augmenta, parce qu'elle était convaincue que son amour était beaucoup plus fort. Cependant malgré

les sophismes avec lesquels elle étourdissait sa raison, son cœur était trop honnête pour ne pas se reprocher vivement l'espèce de coquetterie qui lui avait fait trouver du plaisir à cette conquête, sans songer aux peines qu'elle préparait à son ami qu'elle connaissait si sensible, si généreux; elle sentait alors avec amertume qu'elle aurait dû éloigner St.-Far dès qu'elle avait apperçu dans son regard la moindre étincelle d'amour, puisqu'elle ne voulait pas le partager. Elle avait tort avec lui, avec Emmerich, et avec elle-même; plus elle avait bonne opinion de St.-Far et plus elle aurait dû ne pas le laisser s'attacher inutilement, et se livrer peut-être à des espérances qu'elle ne pouvait pas réaliser, quoique son cœur en fût de moitié. S'appercevoir de la passion qu'on

inspire et la tolérer, et chercher même à l'entretenir, n'est-ce pas avouer tacitement qu'on la partage; les femmes ont tant de moyens d'éloigner l'homme qu'elles n'aiment pas, même avant qu'il se déclare, mais elles en font rarement usage, parce que l'amour-propre est flatté avant que le cœur soit intéressé, et il ne tarde pas à l'être, quand on s'amuse d'un hommage, à moins qu'on ne soit une coquette consommée, et Claire ne l'était pas; elle sentit alors ce que tant de gens n'apprennent qu'à leurs dépends, c'est qu'avec l'amour il est impossible de dire j'irai jusque-là et pas plus loin; dès qu'on a fait quelques pas on est entraîné rapidement, et l'on oublie le point d'où l'on est parti.

Claire resta donc avec sa cruelle inquiétude sur St.-Far, et fut une

semaine entière sans même avoir de ses nouvelles positives. Le docteur, piqué de ce qu'il ne l'avait pas demandé, se souciant d'ailleurs assez peu de lui lorsqu'il ne jouait pas aux échecs, n'y avait point envoyé. Marianne qui avait lu dans le cœur de Claire plutôt qu'elle, et à qui ce sentiment déplaisait, ne cherchait pas à lui en rappeler l'objet. Elle n'aurait pas osé se faire informer en son propre nom de sa santé, ce qu'elle en entendait dire dans la conversation était incertain, les uns le disaient mieux, les autres plus mal, mais il n'avait point encore reparu sur le théâtre.

Un jour Claire était seule dans le salon, livrée à ses tristes pensées, tout à coup elle entend ouvrir la porte, et St.-Far paraît devant elle, très-pâle, mais du reste parfaitement

bien portant. La philosophie de Claire n'était pas préparée à cette surprise, elle vola au-devant de lui avec un cri de joie. Dans la joie de son rétablissement, elle oublia qu'elle s'était promis de ne pas le revoir, et ne se donna pas le temps de la réflexion : dix fois sa bouche lui demanda s'il était parfaitement remis, et son regard plein d'expression, lui dit bien plus souvent encore toute la part qu'elle avait prise à son mal. Elle se fit raconter ce fâcheux accident et répéter qu'il en avait été quitte pour quelques contusions, et une foulure à la jambe. Le tout était de son invention; il était en effet tombé de cheval, mais sans se faire le moindre mal ; il avait eu l'idée d'en profiter pour juger du degré d'intérêt de Claire, et il avait lieu d'en être

satisfait. Il s'était fait saigner, avait gardé la chambre, s'était reposé quelques jours, et nous croyons pouvoir affirmer que sa pâleur était de commande comme tout le reste, et qu'un pot de blanc à la reine en avait fait la façon. Il boitait aussi fort naturellement, et prouva dans cette occasion, qu'il était aussi bon acteur comique que tragique.

La compassion de Claire était si sincère et si tendre, et la source d'où elle partait si visible, que St.-Far crut le moment favorable pour commencer le second acte de son drame, la déclaration d'un amour qu'il n'avait encore exprimé que par ses regards et ses soupirs; Claire s'était assise assez loin du sopha où elle l'avait fait placer à titre de malade. Il se leva et s'approcha d'elle en boitant, pour entretenir une pitié qui allait si bien

à son but : en effet elle le gronda vivement d'être sorti avant d'être parfaitement rétabli. « Je vois, lui » dit-elle, que vous ne pouvez » faire un seul pas sans souffrir » beaucoup, vous allez augmenter » votre mal, qui demande encore du » repos. »

— Il ne peut y avoir de repos pour moi quand je suis privé du bonheur de vous voir, lui dit-il en se plaçant à côté d'elle.

Un quart-d'heure plutôt, lorsqu'il était entré inopinément dans la chambre, il aurait pu peut-être oser davantage dans l'émotion et la joie où sa présence avait jeté Claire; il est au moins douteux qu'elle l'eût repoussé bien vivement, et le ravissement avec lequel elle avait volé au-devant de lui l'aurait au moins justifié aux yeux de cette jeune per-

personne, aussi vertueuse qu'elle était romanesque, et qui s'était attachée à St.-Far plutôt à cause de sa grande retenue et de son profond respect que pour ses autres avantages : mais heureusement pour elle il avait préféré amener insensiblement un aveu plutôt que de risquer, en la brusquant, de perdre le fruit de plusieurs mois de respect; il connaissait assez Claire pour être sûr que, s'il ne réussissait pas, le mépris et le dégoût prendraient bientôt la place des sentimens favorables qu'il lui avait inspirés, et il n'avait ni l'espoir ni le projet de la séduire de cette manière. Il l'aimait réellement, et il n'aspirait qu'à en faire la compagne de sa vie entière. Avant de hasarder de le lui proposer, il voulait l'accoutumer à ne pouvoir se passer de lui, et à partager assez sa passion pour s'enchaîner

à sa destinée; il ignorait qu'il eût à combattre un ancien attachement, et on venait de lui en témoigner assez pour qu'il se crût au moins permis d'exprimer le sien. Mais le moment qui aurait pu entraîner Claire était passé, elle avait été hors d'elle-même en voyant entrer celui qu'elle croyait en danger de la vie, mais elle avait eu le temps de se remettre et de se repentir d'avoir témoigné trop de bienveillance à un homme qu'elle voulait et devait éloigner. La liberté qu'il venait de prendre avec elle en lui baisant la main, ses paroles, son regard, achevèrent de réveiller sa raison; elle retira sa main en disant froidement: « ce que j'ai éprouvé, » monsieur, en apprenant votre acci- » dent, je l'éprouve pour toute créa- » ture souffrante, et je vous tiens » quitte de votre reconnaissance. »

Notre héros de théâtre fut surpris, mais non déconcerté; il vit bien à la manière dont elle avait retiré sa main que ce n'était pas un jeu et qu'il devait s'en tenir là pour le moment. De son côté, Claire avait la bouche ouverte pour le prier de discontinuer ses visites; mais après lui avoir marqué tant d'intérêt, elle craignit de passer pour capricieuse; et lorsque, pour la voir un instant, il avait risqué de se rendre plus malade, n'était-il pas trop cruel de le renvoyer au désespoir. Elle ne savait d'ailleurs comment motiver cette défense : son aveu n'avait pas été assez positif pour qu'elle dût avoir l'air de s'en alarmer et de le croire dangereux pour elle. Ainsi son faible cœur savait troubler sa raison par de spécieux sophismes. N'osant lui prononcer elle-même son arrêt, elle résolut de lui écrire. — Mais elle n'avait

jamais écrit qu'à Emmerich, il lui parut que ce serait un tort de plus; St.-Far pouvait répondre, et elle ne voulait pas commencer une correspondance. Cette fois-là elle avait peut-être raison; une femme doit trembler au premier mot qu'elle écrit à l'homme qui l'aime, fût-ce pour lui ôter tout espoir; c'est le plus sûr moyen de lui en donner, et il est bien rare qu'un premier billet soit le dernier. Mais il n'en est pas moins vrai que les scrupules de Claire, dans cette occasion, n'étaient fondés que sur la crainte d'éloigner à jamais un homme qui l'intéressait chaque jour davantage. Elle était comme un enfant vis-à-vis d'un panier de fruit, il sait qu'il sera malade s'il le mange tout entier, et ce n'est pas son projet: il voudrait s'en éloigner; mais quelques-uns

seulement ne lui feront pas de mal; encore celui-ci et puis je m'en irai; et d'encore en encore l'enfant reste et le panier se vide. Ainsi, de jour en jour St.-Far revenait, et le sentiment de Claire prenait de nouvelles forces. Il avait, en apparence, repris la même manière respectueuse qu'avant ce baiser sur la main qui effaroucha Claire; il n'en donna plus, mais chaque jour il se rapprochait un peu plus de son but en ayant l'air de le retarder; deux ou trois fois il prit la main de Claire sans qu'elle eut l'air de s'en appercevoir, et c'était lui qui retirait la sienne avec un soupir si profond et un air si malheureux qu'elle en était touchée jusqu'au fond de l'ame. Elle ne pouvait plus exister sans le voir, et cependant elle était abîmée de honte et de douleur lorsqu'elle pensait au vertueux Emmerich et qu'elle recevait de ses lettres où

respirait la plus noble confiance : si seulement, pensait-elle alors, il était là, sa présence me ramenerait au devoir. Au devoir ! ce seul mot prouvait tout ce qu'Emmerich avait perdu dans le cœur de son amie.

Cependant son rival gagnait chaque jour un peu plus de terrein, il y mettait tant d'adresse et de circonspection que Claire s'en appercevait à peine ; déjà plus d'une fois il lui avait parlé de son amour d'une manière détournée, il est vrai, parce que c'était à demi-voix, dans un coin du salon, mais pourtant de façon à être entendu d'elle, et on ne lui avait pas imposé silence. Décidé à parler plus clairement, s'il la trouvait seule un instant, il saisit la première occasion, et il crut n'avoir rien à risquer en changeant le rôle d'amant presque muet en celui d'amant éloquent et passionné ; il eut grand soin cependant

de ne pas faire un aveu de comédie, il ne se mit point à genoux, il ne fit point de belles phrases; mais, avouons la vérité, son aveu fut ce qu'il devait être pour toucher la jeune personne, parce qu'il ne fut point étudié et qu'il partait du cœur. St.-Far était vraiment très-amoureux, et s'il avait encore le projet de vouer Claire à Melpomène, c'est parce que n'ayant aucune autre ressource pour vivre, il ne voyait que ce moyen de la faire vivre dans l'aisance. Loin de fonder, comme plusieurs de ses confrères, sa fortune sur les complaisances de sa femme, il pensait avec transport que cette figure enchanteresse, ces talens distingués, cet esprit seraient pour lui seul, car la vertu de Claire lui paraissait même à l'abri des séductions du théâtre.

Il eut donc la seule et véritable

éloquence du sentiment, il ne baisa pas la main de Claire, mais il la mouilla de ses larmes, en la conjurant de confirmer l'espoir qu'elle lui avait donné de le rendre le plus heureux des hommes par le don de son cœur. « Tout le mien est à vous, lui dit-il, » vous ne pouvez en douter, et vous » ne m'auriez pas laissé de[illegible]près » d'une année m'enivrer de l'amour » que vous m'inspiriez, si vous ne » vouliez pas le partager. Claire, je » ne vous demande qu'un seul mot, » que votre bouche prononce ce que » vos yeux m'ont permis d'espérer. »

Claire, émue à l'excès, allait le prononcer ce mot, ses lèvres s'entr'ouvraient, sa main s'avançait pour presser celle de St.-Far lorsque ses yeux se portèrent sur un bracelet qu'Emmerich lui avait envoyé; c'était une simple chaine d'or formant

plusieurs tours et serrée par un fermoir qui avait la forme d'un E. A l'instant même l'image de cet ami absent, se présente à son imagination; elle allait donc briser cette chaîne si fortement serrée! et donner à un autre une main ornée de cette douce image! Un rayon d'honneur pénètre dans son ame et la relève au niveau d'elle-même, et avec une dignité modeste, qu'il est impossible de rendre par des paroles, elle dit à St.-Far: « vous » ne vous êtes point trompé, mon» sieur, oui je vous aime, et... » Il lui laisse pas le temps d'achever sa phrase et veut se jeter à ses pieds. — Claire recule, relevez-vous, S.-Far point de jeu de théâtre, reprit-elle, asseyez-vous et écoutez-moi. Il obéit en silence; elle continua. « Oui, oui, vous m'êtes cher,

» et c'est pour mon éternel malheur.
» Vous venez de m'apprendre vous-
» même combien je suis coupable
» et malheureuse ; j'ai laissé croître
» votre attachement, je l'ai partagé,
» et mon cœur ni ma main ne m'a-
» partenaient plus ; j'ai donné mon
» cœur, j'ai promis ma main avant
» de vous connaître, à un homme
» que je n'ai jamais cessé d'aimer,
» qui m'est aussi cher que vous,
» pour lequel, comme pour vous, je
» donnerais ma vie. St.-Far, vous
» m'avez rendue bien malheureuse,
» vous rompez ce lien qui assurait
» le bonheur de ma vie, sans y rien
» gagner. De ce moment mon parti
» est pris irrévocablement, je mé-
» rite d'être punie et je le serai, car
» je renonce à tout ce que j'aime,
» et j'en fais le serment ; je ne serai
» jamais ni à l'un ni à l'autre. Mon
» premier ami, celui qui a sur moi

» des droits sacrés, puisque je les lui
» ai donnés moi-même, est absent
» de Berlin depuis long-temps, je ne
» le reverrai jamais, je veux partir
» avant son retour, et je vous
» défends de me suivre et de me
» chercher ; j'aurai aussi la force
» de vous fuir, comme j'ai celle de
» l'éviter. Pendant le temps que je
» serai forcée de passer encore ici
» il faudra bien que je vous voye ;
» mais à présent que vous con-
» naissez ma faiblesse, mon repentir
» et mes résolutions, vous ne me
» parlerez plus j'espère d'un amour
» qui me rappelle trop vivement mes
» torts et mon malheur. Il serait
» digne de vous, St.-Far, de cesser
» peu à peu de me voir, mon exil
» me serait ensuite moins pénible ;
» je n'exige rien de vous, mais
» je connais la noblesse de votre

» ame, et je suis au moins tran-
» quille. — Vous devez sentir com-
» bien il est nécessaire à notre repos
» que nous ne nous voyions plus. »

Elle n'ajouta rien, et le quitta; ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle voulait lui cacher. Il était si étonné, qu'il n'eut le courage ni de la retenir ni de la suivre; ce moment qu'il avait désiré avec tant d'ardeur, ce moment où il entendait Claire, lui dire: « je vous aime, » était celui qui anéantissait à jamais ses espérances. Cependant il se remit bientôt. Claire l'aime, et lui en a fait l'aveu; or, la résolution d'une jeune fille qui aime ne lui paraisait pas devoir être aussi ferme qu'un roc, et le fût-elle, il savait bien qu'un roc résiste à la fureur des vagues, mais qu'une goutte d'eau tombant continuellement, parvient à le percer. Claire, cette fille singulière,

qui aime, dit-elle, deux hommes à la fois au même degré, et qui veut les fuir tous les deux, ne me fuit cependant pas encore. Elle est, dit-elle, résolue à partir avant le retour de l'amant absent; mais, pourquoi ne part-elle pas tout de suite? si ce n'est parce qu'il lui en coûte trop de quitter l'amant présent. Elle pouvait, pensait-il, m'ordonner de ne plus revenir; elle n'a fait que de me le conseiller; elle ne m'a défendu que de lui parler de mon amour: — je ne lui en parlerai plus, mais je le lui prouverai si bien, qu'elle finira par m'en parler elle-même. — Et dès le lendemain il reparut chez le docteur un quart d'heure plutôt qu'à l'ordinaire. Claire aurait pu rester dans sa chambre, mais elle se persuada facilement que ce serait trop marqué; elle se contenta donc de faire en

sorte de n'être jamais seule avec St.-Far : elle le pouvait d'autant plus aisément, qu'elle ne l'avait vu que très-rarement tête à tête, et toujours par hasard. Cette circonstance justifie Marianne de ne l'avoir pas pressée de lui ouvrir son cœur, et de lui confier la cause de sa tristesse ; elle avait bien remarqué que Claire s'attachait à St.-Far, mais elle voyait aussi que sa jeune amie évitait avec soin de se trouver seule avec lui. Puisqu'elle se conduisait d'elle-même comme Marianne le lui aurait conseillé, elle jugea inutile de lui en parler, d'autant qu'elle croyait avec raison, que rien n'augmente l'amour et n'amollit le cœur comme la confidence ; elle attendait tout de la raison et de la vertu de Claire, et ne se trompa pas tout à fait, quoiqu'elle n'eut jamais imaginé qu'une personne

aussi jeune et naturellement timide, pût prendre une telle résolution. Elle tremblait elle-même à l'idée de son départ. Quitter des amis à qui elle avait autant d'obligations, renoncer à une société et à un genre de vie dont elle sentait tout le prix, était déjà de bien grands sacrifices; mais renoncer pour jamais à Emmerich, ne plus revoir St.-Far, était un double déchirement, dont elle doutait quelquefois qu'elle pût être capable, et cependant elle ne voyait point d'autre issue; aucun autre moyen ne se présentait à elle de conserver ce qu'elle préférait même au bonheur, sa propre estime, et celle des deux hommes qu'elle aimait également.

St.-Far n'était pas aussi généreux qu'elle l'avait pensé, il n'avait pu renoncer au moins à la voir; mais si

d'un côté elle désapprouvait sa désobéissance, de l'autre elle l'attribuait à la force irrésistible de l'amour, et rien ne rend plus indulgent. Quel danger d'ailleurs pouvait-il y avoir à ne le voir que devant des témoins ? Quel danger, pauvre Claire ! seulement celui d'alimenter ton amour, et d'affaiblir ton courage. Pouvais-tu sans danger voir ce regard mélancolique se fixer sur toi, puis se baisser pour cacher des larmes : il n'aurait fallu peut - être alors qu'un instant de tête à tête pour que ton Emmerich fût complettement sacrifié, et que ton cœur ne balançât plus entre lui et son rival. Notre héroïsme, nos vertus, notre destinée ne tiennent souvent qu'à la plus légère circonstance ; qu'un malade eût fait demander sans délai le docteur, qu'un des enfans de Marianne se fût

fait une blessure à la tête, et tu étais perdue. Crois-moi, Claire, le meilleur, le seul moyen de ne pas succomber au danger, est de l'éviter. Sans le croire aussi pressant, elle sentait cependant la nécessité de prendre un parti décisif. Emmerich allait revenir, on était au commencement de mai, et on l'attendait au plus tard à la fin. Le colonel de Waldheim, sa femme et ses amis étaient déjà arrivés ; Bornwald attendait le vieux bailli d'un jour à l'autre ; elle sentait qu'il lui serait impossible de supporter la vue d'Emmerich, chargée comme elle l'était du poids de ses remords ; rien, rien ne pouvait la justifier à ses yeux que de renoncer à tous deux. Oh ! qu'un coup de baguette qui eût fondu ensemble ces deux individus pour n'en faire qu'un, serait venu à propos

pour elle. Elle formait mille projets, et les rejettait tous les uns après les autres. Elle aurait voulu quitter Berlin et les Ellerman d'une manière convenable, et ne pouvait pas trouver cette manière ; elle se révoltait à l'idée de fuir secrètement de cette maison où elle avait été si tendrement accueillie. C'est ainsi que les jours s'écoulaient sans qu'elle prît de résolution, à la grande satisfaction de St.-Far qui avait redouté d'abord quelque coup de tête ; mais voyant qu'elle ne parlait point de départ, qu'il n'en était même plus question, il se rassura tout à fait, et se fia à un amour qu'elle ne pouvait plus cacher.

Les choses en étaient là, lorsque Claire reçut d'Emmerich la lettre suivante : « Je pars, ma chère Claire, » je vole au devant de vous et du » bonheur ; demain je quitte enfin

» Goettingue, et cette lettre me » dévancera à peine de quelques » heures. Ah ! Claire, que de tour- » mens de toute espèce vont être » oubliés ; ton Emmerich te rapporte » un cœur qui n'a cessé de s'occuper » de toi, et il ose compter sur le » tien. »

Claire lut et frémit ; elle était déchirée par mille combats. Ce peu de lignes réveilla avec force son sentiment pour celui qui les avait tracées ; elle aurait payé de tout son sang le bonheur de le revoir un seul instant, et elle aurait voulu se cacher au centre de la terre pour ne pas le voir : ce dernier sentiment l'emporta. « Il compte sur mon cœur, » dit-elle ; ah ! du moins il verra que » ce cœur, si misérablement partagé, » est incapable de le tromper. »

Il n'y avait pas de temps à perdre,

ce fut ce qui lui donna de la force et du courage. Le docteur était sorti pour ses visites, il fallait profiter de son absence, car certainement il s'opposerait à son départ. Elle redoutait bien moins la douce Marianne, et si elle trouvait chez elle une résistance inattendue, elle prendrait le parti de lui tout avouer, sûre qu'alors elle approuverait son absence. Dès qu'elle fut décidée, elle fit demander l'honnête Lambert Schulz, chez qui elle avait demeuré, qui la chaussait, et qui était devenu un maître cordonnier très à la mode. Mon cher Lambert, lui dit-elle, voulez-vous me rendre un grand service?

— Si je le veux, mademoiselle? Lambert se jetterait au feu pour vous et pour M. Emmerich.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, mais seulement de m'accom-

pagner à deux journées d'ici. Je viens de recevoir des lettres qui m'obligent à aller à l'instant même dans ma famille. Je crains de voyager seule ; si votre maître était ici... je. . Enfin, mon cher Lambert, voulez-vous faire cette petite route avec moi ?

— Jusqu'au bout du monde, mademoiselle, Lambert serait à votre service. — Et je m'offre même à retourner vous chercher avec plus de plaisir encore.

— Nous n'en sommes pas là ; mais je vous suis très-obligé de votre zèle. Dans cinq ou six jours vous pouvez être de retour chez vous, et je vous dédommagerai de la perte de votre temps.

— Ne parlez pas de cela, mademoiselle, ou bien maître Lambert ne fait pas un pas. Il serait beau vraiment que je ne laissasse pas là quel-

ques paires de souliers, quand je dois tous ceux qu'on me fait faire à M. Emmerich. — Je ne dis pas ce que je crois, mademoiselle, mais je ne veux pas aller en paradis, si vous n'y venez pas avec mon jeune maître, en vous tenant par le bras ; Dieu lui rendra ce qu'il a fait pour moi, il lui donnera tout ce que son cœur désire.

— C'est bon, c'est bon, dit Claire en l'interrompant. Mais lui l'interrompant à son tour : — comment c'est bon ! on dirait que vous n'êtes pas de moitié dans les souhaits que je fais pour son bonheur, et cependant...

— Vous vous trompez Lambert, je le bénis de tout mon cœur pour ce qu'il a fait pour vous, pour moi, pour tant d'autres.

— Bien, mademoiselle, voilà parler cela ; à présent je suis tout à vous.

— Oui, mon cher ami, il n'y a

pas de temps à perdre ; allez tout préparer pour votre départ.

Elle lui remit de l'argent, et le pria d'aller commander des chevaux de poste, de payer tout ce qu'il faudrait, et de se trouver au coup de midi devant la porte du docteur. « Je » ne prends que peu d'effets avec » moi, lui dit-elle, et je vais vous » les remettre d'avance. » Elle fit un petit paquet de linge, qu'elle lui remit.

Tout sera prêt au coup de midi, dit l'honnête Lambert, joyeux de pouvoir obliger la bien-aimée d'Emmerich ; car depuis le soir où il l'amena chez lui, il n'avait jamais douté qu'elle ne devînt sa femme. Il alla endosser son plus bel habit, prendre congé de sa Lisette, et fut au coup de midi devant la maison, avec une chaise de poste.

Nos lecteurs savent déjà comment le départ s'effectua, et la douleur de Marianne et le profond étonnement de St.-Far au récit de madame Ellerman. — C'était la lettre d'Emmerich que Claire venait de relire pour se donner le courage de partir, qu'elle tenait à la main, lorsqu'elle entra chez Marianne; elle n'avait nulle intention de la tromper, et n'avait pas même pensé à supposer une lettre ou une maladie de sa mère; mais elle ne la désabusa pas, lorsque son exclamation *oh! ma bonne mère*, qui ne regardait que madame Ellerman et le regret de la quitter, la jeta dans l'erreur.

CHAPITRE LXXVI.

CLAIRE A GAGNÉ SON PROCÈS EN PREMIÈRE INSTANCE.

WILDMAN, comme nous l'avons dit, fut un peu frappé lorsque madame Ellerman lui nomma M. St.-Far; il le connaissait, car il était impossible de passer un mois à Berlin, sans connaître tous les acteurs. Partout on les rencontrait causant familièrement avec les jeunes gens à la mode et les jeunes littérateurs. Les meilleurs acteurs, ceux qui étaient estimables par leurs talens ou par leurs mœurs (et St.-Far se mettait du nombre), se trouvaient fréquemment dans des maisons,

honnêtes et considérées, Wildman l'avait donc vu quelquefois, et lui avait même parlé; mais il n'avait trouvé ni dans sa conversation, ni dans ses manières aucun motif de le croire au-dessus de son état; au contraire, malgré sa finesse hypocrite, St.-Far avait donné à ce grand observateur du cœur humain, une opinion de lui assez défavorable; il le jugeait un très-bon acteur et le voyait jouer avec un grand plaisir; mais c'était un léger mérite aux yeux d'un homme qui mettait avant tout la vérité, et qui avait le droit de prétendre d'autrui la vertu et les sentimens relevés qu'il possédait lui-même. Il n'en croyait pas susceptible un homme qui, pouvant être autre chose, était comédien; qui, s'il avait un caractère à lui, cherchait soigneusement à le dis-

simuler ; qui flattait ceux dont il croyait avoir besoin, et même tout le monde dans toutes les occasions; enfin qui était toujours de l'opinion de celui à qui il parlait. « Il » n'est guère possible, pensait Wild» man, qu'il y ait du bon chez » celui qui n'a pas le courage de » se montrer tel qu'il est. » Du reste il ne s'était pas donné la peine d'approfondir le génie d'un homme avec lequel il ne croyait pas avoir jamais rien à démêler, et qui n'avait pas assez d'originalité pour piquer sa curiosité; il se contenta de la conviction intime que, hors de la scène, il lui restait peu de mérite ; il ne lui accordait pas même celui de l'esprit et des connaissances, quoique sous ce rapport il eut une espèce de réputation, et qu'il passât pour un savant.

absent n'avait pas été une égide impénétrable ; il connaissait le cœur des femmes aussi bien que celui des hommes, et savait ce qui arrive presque toujours. Le desir de plaire est inné chez ce sexe qui n'a point d'autres armes et qui aime à faire usage de celles que la nature lui a données pour subjuguer un sexe fier de sa force. Les années mêmes ne peuvent éteindre ce desir, et si les femmes sont de bonne foi, elles avoueront qu'à tout âge elles sont flattées d'une conquête, et les plus sages, les plus indifférentes en apparence à ce genre de succès, y attacheront plus de gloire encore parce qu'elles n'auront rien fait pour s'attirer un hommage qui plaît cependant à leur vanité ; il faut une force d'ame extraordinaire pour ne pas jouir d'un aussi doux triomphe.

Mais ce qu'il aurait attendu de Claire eût été de chercher à travailler contre une telle passion, dès le premier moment où elle s'en était apperçue, et il paraissait qu'elle n'y avait pas opposé le moindre effort : la noble fille d'un homme distingué par sa naissance, par son métier, par ses vertus, l'amie du cœur du jeune homme le plus excellent, Claire de Vernier, en un mot, qui s'était attiré l'estime et l'amitié de tant de personnes distinguées, aurait dû trouver dans l'état de St.-Far un puissant motif de l'éloigner d'elle, dès qu'elle se sentit un intérêt marqué pour lui ; elle aurait dû se faire cette question si naturelle : « A quoi cet » intérêt me mènera-t-il ? Quel est le » but que cet homme se propose ? » Le but le plus honnête qu'on pût lui supposer, celui d'en faire son

épouse et sa compagne était déjà une insulte. — Claire de Vernier sur le théâtre, briguant les suffrages de la populace, confondue avec des femmes entretenues, ou avec d'autres plus méprisables encore, errant de pays en pays, de ville en ville, de troupe en troupe; ici applaudie, là sifflée, partout rejetée des sociétés honnêtes, car si quelques comédiens, à force de peine avaient pu parvenir à s'insinuer dans de bonnes maisons les actrices n'avaient pas le même avantage; il ne savait pas un mot du bavardage platonique de St.-Far, ni du petit roman qu'il avait forgé pour en imposer à Claire, et il trouvait inconcevable qu'elle n'eût fait aucune de ces réflexions. Si elle en avait fait une seulement, il la trouvait bien plus blamable encore d'avoir continué à recevoir et à aimer celui

qui lui préparait un sort aussi triste. Sans doute il lui en aurait coûté de ne plus le revoir, de triompher d'une passion aussi vive et aussi inconcevable ; mais ces souffrances étaient-elles à comparer à celles qui l'attendaient dans un état humiliant et si peu fait pour elle.

Ces idées qui naquirent dans l'ame de Wildman, le frappèrent à l'instant où Marianne eut nommé M. St.-Far ; il s'était attendu au nom de quelque joli garçon bien élevé, de la classe bourgeoise, qui, suivant les idées reçues, ne pouvait pas espérer de s'unir à une demoiselle noble, mais qui du moins n'était pas l'objet d'un préjugé général et défavorable.

Madame Ellerman remarqua fort bien que ce nom faisait de la peine à Wildman : mes craintes sont justifiées, lui dit-elle, je vois bien

que j'ai rendu un mauvais service à Claire, en vous nommant celui que je crois qu'elle a le malheur d'aimer; mais enfin puisque vous le connaissez vous pouvez juger maintenant de ce qui convient à notre jeune ami. Je persiste dans mon opinion qu'Emmerich ne doit plus chercher à posséder une place dans un cœur dont on a donné la moitié au moins à un homme tel que St.-Far.

— Wild. Au premier coup-d'œil vous paraissez avoir raison; mais au second je trouve bien des choses en faveur de Claire. Devons-nous juger une jeune fille qui aime, d'après l'opinion qu'une femme parfaitement calme et un homme de sang-froid peuvent avoir de celui qu'elle aime. C'est à votre jugement délicat, à votre coup-d'œil juste et pénétrant que vous devez

la méfiance très-bien fondée à ce que je crois que vous avez sur St.-Far; si Claire l'avait jugé comme nous, elle....

— MAR. Oh mon Dieu! je n'ai cessé de lui donner des avertissemens indirects.

— VILD. Probablement lorsqu'il était déjà trop tard, et qu'elle ne le voyait plus que par les yeux de l'amour; peut-être aussi n'avez-vous pas parlé assez clairement. — Je disais donc que si elle l'avait jugé comme nous, à coup sûr il aurait été sans danger pour elle; mais cette pauvre fille l'a vu bien différemment, puisqu'il lui a paru l'être le plus vertueux, le plus sublime, le seul, écrit-elle, qu'elle puisse comparer à Emmerich; il me semble donc....

— MAR. J'entends, que cela doit adoucir notre jugement.

— Wild. Oui sans doute, et en même-temps que c'est là ce qui sauverait l'honneur de notre ami, s'il cherchait à reconquérir la place dans laquelle s'est glissé un ennemi astucieux et hypocrite. Savons-nous par quels artifices il est parvenu à s'insinuer dans son cœur, quel ressort il a fait agir. Il faudrait pour condamner Claire sans appel, connaître des circonstances qui me paraissent fort obscures; plus j'admire son esprit, et moins je comprends que son cœur ait été aussi faible, et son jugement autant en défaut. Cette faiblesse inouie, avec une tête aussi bien organisée et avec un caractère aussi excellent, est pour moi, je l'avoue, une énigme impénétrable. Tout ce que je puis dire c'est que Claire, malgré cette faiblesse, est encore assez supérieure

à d'autres femmes pour qu'on cherche à empêcher sa perte totale ; sa conduite, même toute singulière et romanesque qu'elle est, prouve au moins la rectitude de ses principes, et sa vertu. Vous êtes sûre que St.-Far ne l'a pas suivie, et n'est pas complice de sa fuite ?

— Mar. Très-sûre ; il n'a pas quitté Berlin, et il ne sait pas même où Claire s'est retirée. Il a cherché à faire parler mon mari et moi-même, et sa suprise en apprenant son départ fut trop frappante pour laisser le moindre doute. Claire ne l'a presque jamais vu seul, et dans les derniers temps elle l'évitait avec soin ; c'est sur-tout, ajouta-t-elle, ce qui m'a empêchée de lui parler, sa conduite était irréprochable, et que peuvent les conseils contre un sentiment ; j'ignorais d'ailleurs ses enga-

gemens avec Emmerich, et j'attendais de sa raison si forte et si saine, ou du départ de St.-Far, la fin d'un engouement, qui ne pouvait, je le croyais alors, avoir aucune suite fâcheuse.

Wildman quitta Marianne assez mécontent d'elle ; il ne lui pardonnait pas d'avoir vu son amie sur le bord d'un abîme, sans lui tendre la main pour l'empêcher d'y tomber. Il y a des cas où les ménagemens sont très-nuisibles, où on doit être indiscret avec son ami, risquer même s'il le faut de perdre son amitié, pour le sauver du danger. Si Marianne avait parlé fortement à Claire contre ce goût naissant, dès la première fois qu'elle l'avait vue rougir quand St.-Far entrait, ou baisser ses yeux lorsqu'ils rencontraient les siens, il y a toute apparence qu'elle l'aurait mise en

garde contre cette impression ; elle pouvait aussi parler à son mari du danger que courait leur pupille chérie, et l'engager à se passer du jeu d'échecs et du joueur. Marianne bonne, excellente, mais sans aucune énergie, était de ces personnes qui aiment à voir tout le monde heureux et content, et qui laissent aller les choses comme elles vont, espérant toujours que tout ira bien. A présent Emmerich était malheureux, Claire l'était plus encore, et Marianne l'était aussi d'avoir perdu sa fille adoptive, et le tout par sa faute. Wildman aurait voulu réparer tous ces malheurs, et il ne le croyait pas impossible ; d'après sa propre expérience et la connaissance qu'il avait du cœur humain, il regardait comme une démence de chercher un cœur susceptible

d'une seule et unique impression; il croyait qu'il fallait se contenter d'en trouver un qui, de concert avec la raison, pût travailler à résister à des impressions involontaires, et il ne doutait nullement qu'on ne pût attendre à l'avenir de pareils efforts de Claire : sa fuite si prompte prouvait qu'Emmerich avait encore bien du pouvoir sur elle, et qu'il ne serait peut-être pas difficile de faire tellement pencher la balance de son côté, qu'elle lui revînt enfin complettement. Il avait une vraie pitié de ce pauvre jeune homme, malheureux par une passion qu'il ne pouvait surmonter, et Wildman, avec toute sa sagesse et sa philosophie, n'était pas dans le cas d'affirmer qu'il n'y a point de passion insurmontable.

CHAPITRE LXXVII.

NÉGOCIATIONS DE PAIX.

Le rayon d'espoir que Wildman fit luire aux yeux d'Emmerich lui rendit une nouvelle vie; son ami crut cependant ne devoir rien lui cacher de son entretien avec Marianne, et sa fierté souffrit bien un peu lorsqu'il apprit quel était l'homme qui le balançait dans le cœur de Claire. Wildman ne voulut pas trop comprimer ce sentiment; il pourrait peut-être en avoir besoin pour le guérir.

Emmerich avait vu plusieurs fois M. St.-Far et sur le théâtre et dans le monde, sans faire grande atten-

tion à lui, parce qu'il était bien loin de s'imaginer que c'était-là son rival; il était d'ailleurs trop entièrement à son chagrin pour s'occuper des gens insignifians; en général, St.-Far lui plaisait autant sur la scène qu'il lui déplaisait dans la société: il l'avait vu du même œil que Wildman; il était impossible qu'un homme, dont le seul métier était d'en imposer et de chercher à plaire, plût à un caractère aussi franc que celui d'Emmerich.

— Sondez-vous attentivement, mon cher ami, lui dit Wildman, pensez qu'il est ici question du repos et du bonheur de toute votre vie. Je connais votre opinion sur ce St.-Far, vous ne l'avez jugé digne ni de votre société, ni de votre amitié, avant même que vous eussiez aucune prévention contre lui; si vous ne pouvez

pas pardonner entièrement à Claire d'avoir cru trouver en lui des qualités attachantes, et de lui avoir donné au moins la moitié de ce cœur qui vous appartenait; si vous conservez contre elle le moindre ressentiment, alors, je vous en prie, ne faites aucune démarche, vous ne feriez que changer de malheur et lui donner une durée éternelle, tandis que vous pouvez à présent, à l'aide du temps et de la raison, espérer une guérison complète. C'est à vous de vous examiner avec soin, et d'agir en conséquence.

Emmerich jura qu'il n'avait d'autre reproche à faire à Claire que de n'avoir pas assez surveillé son cœur; il ajouta que, malgré sa prévention contre St.-Far, il était forcé de convenir que la nature et l'art avaient donné à l'extérieur de cet homme

et à son caractère une dignité qu'il savait conserver, même dans la société, et qui lui paraissait une excuse suffisante pour une jeune fille sans expérience et pleine de sécurité, qui d'ailleurs avait eu la force de s'éloigner du danger dès qu'elle l'avait connu.

— Wild. Vous pensez ainsi à présent, Emmerich, parce que cette manière de voir flatte votre amour; mais êtes-vous bien sûr de penser toujours de même?

— Em. Au moins je m'en crois capable, puisque selon moi la saine raison approuve cette indulgence.

— Wild. En supposant toutes fois que le tort de Claire n'était qu'une erreur passagère.

— Sans doute, s'écria le jeune homme, Claire coupable ne serait plus Claire pour moi; et si même, sans être coupable, son cœur con-

tinuait à me préférer St.-Far, ou même tout autre, je vous jure devant Dieu et par votre amitié, mon respectable ami, que je renonce pour jamais à elle, dût-il m'en coûter la vie : jamais vous n'aurez à rougir de moi ; mais, puisque vous le croyez possible ; essayons de la ramener. — O Dieu! si je retrouvais Claire, ma Claire adorée!

Ils convinrent qu'Emmerich lui écrirait sans délai ; et après avoir écrit plusieurs lettres que ce véritable ami n'approuvait pas, la lettre suivante fut envoyée, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait ce que Wildman aurait voulu, mais Wildman n'était pas amoureux, et notre Emmerich l'était beaucoup.

« C'est en vain que ma chère Claire » me conjure de l'oublier ; celui qui » l'a passionnément aimée, et qui put » se flatter de l'être d'elle, ne l'ou- » bliera jamais. Vous me dites, mon

» amie, que vous êtes malheureuse
» et coupable. Ah ! sans doute Claire
» ne peut être heureuse si elle se
» croit coupable; mais qu'elle laisse à
» son Emmerich le soin de la juger,
» et bientôt nous aurons tous les
» deux retrouvé l'innocence et le
» bonheur : c'est de vous et de vous
» seule que j'attends encore tout celui
» de ma vie. Je sais que, trompée par
» de fausses apparences et par un
» homme insidieux et flatteur, vous
» avez cru l'aimer comme vous aimiez
» l'ami qui s'était donné à vous avec
» tant de sincérité; mais j'en appelle
» à la fois à votre cœur et à votre
» raison, et je ne crains plus une
» erreur qui sera bientôt dissipée. Une
» fausse lumière a pu vous éblouir,
» mais non vous égarer, et le flam-
» beau de l'amour véritable vous re-
» mettra bientôt sur la bonne route :

» Claire, croyez-en votre ami, ce
» n'est pas celle où cette erreur
» pouvait vous entraîner. Cet homme
» est né pour son état; et s'il a pu
» vous le faire oublier, il faut né-
» cessairement qu'il ait mis avec
» vous bien plus d'art encore qu'il
» n'en met sur la scène. Non, Claire,
» vous n'êtes pas coupable; il vous
» est arrivé ce qui arrive souvent,
» vous avez pris un cristal brillant
» pour une pierre précieuse; vous
» vous êtes laissée tromper avec de
» la fausse monnaie. Mon cœur vous
» excuse, et il espère tout du vôtre.
» — Je sais tout ce qu'il vaut, ce
» cœur que j'ai possédé en entier,
» et auquel je ne renonce pas en-
» core. Non, Claire, je n'abandonne
» aucune de mes prétentions, je ne
» cède à personne, et surtout à
» celui que je n'en crois pas digne,

» je ne cède, dis-je, aucune portion
» du bien que je tenais de vous. O
» mon amie, s'il est vrai, comme
» vous le dites, que cet Emmerich,
» qui sut si bien vous aimer, vous
» soit cher encore, revenez à Berlin,
» et ne redoutez aucun reproche.
» Personne, excepté madame Eller-
» man, qui vous chérit, mon ami
» Wildman, qui vous est sincère-
» ment attaché, et moi, qui vous
» aime plus que jamais, ne sait ce qui
» vous a engagée à partir; on croit
» généralement que c'est pour aller
» soigner votre mère; et quand tout
» le monde admire votre amour filial,
» moi j'admire en secret votre sin-
» cérité et votre courage: oui, Claire,
» je vous estime mille fois davan-
» tage pour les motifs de ce départ,
» quoiqu'il ait déchiré mon cœur;
» mais votre lettre y a ramené un

» peu d'espoir, et plus encore, je
» vous l'avoue, le nom de celui que
» je ne veux pas même appeler mon
» rival. Pardonnez, Claire, un peu
» de noble fierté à l'ami à qui tant
» de fois vous avez juré un amour
» éternel : non, Claire n'a pas trahi
» ses sermens, c'est impossible; ses
» yeux, son esprit peuvent avoir
» été séduits un instant, mais son
» cœur est encore tout à moi, et je
» sens que je le mérite. Réfléchissez
» un moment seulement, *sincérité*
» d'un côté; *imposture* de l'autre :
» Claire peut-elle balancer? O Claire!
» le bonheur de notre vie est entre
» vos mains. — Prononcez, et puis-
» siez-vous être inspirée par mon
» bon génie et par le vôtre; j'ose
» être sûr qu'il nommera pour vous
» *Emmerich, Emmerich, seul.* »

En attendant l'effet de cette lettre, les deux amis s'occupèrent à rechercher les traces de St.-Far et à découvrir quelque chose sur sa naissance et sa vie précédente ; cela ne leur fut pas difficile : dans son état, plus que dans tout autre, l'envie et la jalousie jouent aussi leur rôle. Un acteur aimé du parterre est à peu près sûr d'être détesté de ses camarades, et s'il y a quelque chose à son désavantage, ils se hâtent de le publier. St.-Far, fier de son talent et de ses succès en tout genre, se donnait des airs avec ses associés, qui trouvaient un grand plaisir à le remettre à sa véritable place.

Wildman apprit donc avec certitude que St.-Far, qui n'avait adopté ce nom de guerre qu'en entrant au théâtre de Berlin, était le fils

unique d'un maître de danse de Leipsic; comme il annonçait quelques dispositions, son père fit beaucoup de sacrifices pour lui donner une éducation au-dessus de son état, il lui fit suivre les collèges, et l'envoya dans un gymnase renommé. Le jeune étudiant avait beaucoup de mémoire, il retint non-seulement les leçons de ses professeurs, mais encore une foule de comédies et de tragédies, espérant s'en faire un jour une ressource. Bientôt se trouvant trop gêné par les règles de l'institut, il s'enfuit avec un de ses camarades qu'il entraîna dans sa folie. Nous n'entrerons pas dans l'affreux détail des sottises d'un personnage aussi peu intéressant, à qui rien ne coûtait pour se procurer de l'argent, et qui s'exerçait dans l'art du comédien,

en jouant toute espèce de rôles dans le monde. Son père mourut de chagrin de sa fuite, et le déshérita. N'ayant plus de ressource pour vivre, il prit le parti du théâtre pour lequel il avait toujours eu du goût et du talent, et après avoir erré dans plusieurs troupes, il fut enfin agrégé à celle de Berlin avec d'assez bons appointemens; l'on connaît ses projets sur Claire, dont il attendait sa fortune. Il avait fait recevoir aussi dans la troupe, son camarade, qui ne l'avait point quitté, mais qui, n'ayant ni sa figure ni ses talens, fut réduit à jouer les confidens avec un fort mince traitement; la rage s'empara de son cœur, d'autant mieux que son ami St.-Far se donnait encore avec lui des airs de maître hors de la scène. Pour se venger il fit leur histoire à

qui voulut l'entendre, et fut d'autant mieux cru qu'il ne s'épargna pas lui-même ; elle était si odieuse que l'on commençait à en parler publiquement, et à ne plus recevoir St.-Far dans les maisons honnêtes. Ainsi Wildman et Emmerich apprirent sans beaucoup de peine ce qu'ils auraient su long-temps avant, s'ils avaient honoré cet homme de quelque attention hors du théâtre, où ils lui rendaient justice.

Loin que cette biographie de son rival fît plaisir à Emmerich, il en éprouva un sentiment tout contraire ; la profonde corruption de St.-Far l'indigna ; il rougissait d'avoir à lutter contre un être aussi vil : comment est-il possible, pensait-il, que pendant une année entière, voyant cet homme tous les jours, Claire n'ait rien remarqué de ce qui m'a frappé au

premier coup-d'œil ; malgré sa belle figure et son maintien, j'ai su démêler sa bassesse et sa fausseté ; moi qui n'y prenais nul intérêt, tandis que Claire... Emmerich oubliait que le genre d'intérêt qu'y prenait Claire, fascine les yeux et les couvre d'un épais bandeau.

Wildman n'était pas plus juste, la conduite de Claire avait beaucoup baissé avec lui depuis qu'il savait l'histoire entière de St.-Far ; il parlait fort peu d'elle à son jeune ami, et cherchait plutôt à le distraire et à l'occuper d'autre chose : sans doute il avait raison, mais il aurait fallu penser ainsi d'abord et ne pas l'engager à renouer. Le plus sage et le meilleur des hommes n'est pourtant qu'un homme, c'est-à-dire un être imparfait et inconséquent. Il avait déjà alors très-mauvaise opinion

de Saint-Far, mais l'inexpérience de Claire la lui faisait excuser : pourquoi lui paraissait-elle plus coupable depuis que les vices de cet homme étaient avérés : c'était une injustice, mais elle est dans la nature, et doit tenir en garde contre toute liaison avec des inconnus qui peuvent être méprisables ; parce qu'il est sûr qu'à tort ou à raison on se trouve bientôt associé à ce mépris. *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es* ; est encore un de ces vieux adages qui renferment de grandes vérités ; notre sage et notre amoureux éprouvaient en dépit d'eux cette influence. Lorsque la réponse de Claire arriva, Emmerich, sans l'ouvrir, courut chez Wildman, sa lettre à la main : c'est de Claire, dit-il en entrant, et du ton le plus ému ; il tremblait

d'impatience, et n'osait la décacheter. Son ami regarda quelque temps ce combat intérieur : Eh bien, mon cher ami, dit-il enfin, ne lisez-vous pas, voyons ce qu'on vous répond.

— Em. Ah ! Wildman, cette lettre contient ma destinée.

— Wild. Eh non, mon ami, elle ne contient que le caprice d'une jeune fille ; depuis que Claire a écrit, ce caprice peut être remplacé par mille autres. Il serait bien malheureux que le sort d'un homme tel que vous dépendît de choses aussi peu stables. Mais encore, faut-il savoir à quoi s'en tenir ; cette appréhension annonce peu d'énergie. Croyez-moi, toute destinée est supportable quand on sait l'envisager avec courage et en tirer parti.

Emmerich rougit et déchira l'enveloppe : tous deux restèrent pétrifiés en voyant sous la couverte la lettre même qu'Emmerich avait écrite, encore fermée ; une feuille de la main de Claire l'accompagnait.

La réponse de Claire était courte, la voici :

« Avez-vous pu croire, Emmerich, » que j'aurais le courage d'ouvrir » votre lettre. Homme généreux et » parfait, vous ne connaissez pas » cette pauvre fille qui voudrait se » cacher au centre de la terre, tant » elle sent ses torts, tant elle y trouve » peu d'excuses. Comment celle qui » était aimée de vous et qui vous » avait aimé la première, qui vous » doit tout, a-t-elle pu recevoir une » autre impression ! Quoi que votre » lettre puisse contenir, ou les reproches les plus mérités, ou un pardon,

» dont je ne suis pas digne ; je ne puis
» prendre sur moi de la lire, et je
» vous la renvoye. Je vous avais prié
» de ne plus m'écrire ; je sais bien
» que je n'ai plus le droit de vous
» rien prescrire, mais j'en appelle à
» votre générosité, elle doit vous
» faire sentir combien la vue seule de
» votre écriture est déchirante pour
» mon cœur, combien elle ajoute à
» mes remords : pouvez-vous dé-
» sirer d'augmenter encore le mal-
» heur de cette Claire qui vous fut
» si chère, qui vous l'est peut-être
» encore. Ah ! croyez que je suis
» punie et par mes regrets, et par
» ma séparation éternelle de deux
» êtres que j'aime et révère égale-
» ment. Je vous en conjure par l'es-
» time que vous vouliez bien m'ac-
» corder un jour ; ne m'obligez plus
» à vous répéter que je vous aimerai

» toute ma vie, car il faudra que » j'ajoute à cette vérité avec honte et » avec douleur, que mon cœur une » fois partagé ne cessera jamais de » l'être. »

CLAIRE DE VERNIER.

— Ainsi soit-il, s'écria Emmerich plein d'une noble indignation; je me retire de cet odieux partage, je renonce à la moitié de ce cœur pour lequel j'aurais donné ma vie; je renonce pour jamais à Claire.

— WILD. Jeune homme, parlez-vous sincèrement?

— EM. Oui sur ma parole.

Wildman le serra dans ses bras; il lui avoua qu'il avait attendu de lui cette résolution: « mais il ne suffit » pas, lui dit-il, de renoncer à ja- » mais à Claire, il faut encore vous » efforcer de l'oublier. »

— Em. Oublier Claire! oh, mon ami, cela est-il en mon pouvoir?

— Wild. Pourquoi pas: l'homme peut beaucoup quand il veut sérieusement.

— Em. Beaucoup, sans doute, mais pas tout; il peut feindre de l'amour ou le dissimuler, il peut cesser toute relation avec quelqu'un qu'il méprise: mais aimer, ou ne pas aimer, ne dépend pas de sa volonté.

— Wild. Vous pouvez avoir raison à demi. L'amour est un sentiment, indépendant il est vrai, de notre volonté; il se glisse presque toujours dans notre cœur sans que nous en ayons l'intention, sans que nous nous en appercevions. Un homme peut sortir de chez lui avec la volonté d'offrir sa main et sa foi à la première femme libre qu'il rencontrera, et il peut l'exécuter; mais

personne ne peut dire : « Je devien-
» drai amoureux de la première
» femme que je rencontrerai : per-
» sonne ne peut affirmer qu'il n'ai-
» mera pas telle personne qu'il ne
» connaît pas encore. » — Jusque-là vous avez raison ; je vous accorderai même, qu'une passion véritable peut fort bien ne s'éteindre jamais tout-à-fait ; vous voyez que je ne chicane pas. Mais d'un autre côté vous avez tort lorsque vous croyez qu'un être raisonnable n'est pas le maître, dans de certaines circonstances, de subjuguer assez l'amour qu'il ne peut éteindre.

— Em. Wildman, vous m'avez confié l'histoire entière de votre cœur, dans quelle situation ne vous trouvâtes-vous pas vis-à-vis de Sophie ; vous fut-il possible de triompher du sentiment qu'elle vous avait ins-

piré. — Excusez, mon digne ami, si je vous ramène à votre propre exemple.

— Wild. J'allais vous le rappeler quand vous m'avez interrompu. Les circonstances étaient bien différentes pour nous deux ; Sophie était constamment pour moi un être charmant, orné de tous les attraits, doué de toutes les vertus ; dont le mérite n'était obscurci que par une seule et légère tache.

— Em. Eh bien, Claire n'était-elle pas ainsi ? — Répondez, Wildman.

— Wild. Sophie vivait avec moi, je l'avais sans cesse devant les yeux, je ne pouvais pas éviter de la voir, de l'entendre, de lui parler, de l'admirer à chaque instant ; je n'avais pas auprès de moi un ami qui vînt au secours de mon cœur, qui me soutînt contre cette enchanteresse :

Sophie n'aimait plus que moi seul, elle se repentait amèrement de sa légère faute; et qu'avais-je à lui reprocher? une coquetterie, dont je craignais il est vrai qu'elle ne pût jamais se corriger. — Cependant, malgré une situation aussi dangereuse, malgré tout ce qui m'entraînait à pardonner à Sophie, cette seule crainte aurait suffi pour me guérir et m'amener enfin à ne plus la voir qu'avec indifférence, si la perte de sa beauté ne m'avait pas enlevé cette crainte, et fait perdre toute idée de l'abandonner. Les circonstances dans lesquelles vous êtes, vous servent bien mieux; Claire est loin de vous, et vous êtes auprès d'un ami qui connaît l'état de votre cœur, et qui soutient sa faiblesse : Claire a rendu sa cause bien plus mauvaise. Le meilleur caractère peut tomber

en faute, et un cœur confiant est bien vite surpris ; mais une ame vraiment honnête ne persiste pas volontairement dans son erreur, et ne repousse pas la main qui veut la remettre dans la bonne voie. Cette lettre m'a dévoilé Claire ; croyez-le, Emmerich, son erreur lui est chère, elle ne veut pas y renoncer, elle a plus craint le pardon d'Emmerich que ses reproches. Jusqu'à présent je l'avais jugée trop favorablement.

— Em. Eh grand Dieu! qui ne l'aurait pas fait; tant de bonté, tant de vertu, tant de raison!

— Wild. On n'aurait pas dû s'attendre, il est vrai, à tant de légèreté et de manque de réflexion, à si peu de générosité.

— Emmerich. Non sûrement. Je doute encore que ce papier soit réellement de sa main, que cette lettre

soit la mienne; cette lettre que tout mon cœur avait dictée.

— WILD. Croyez-en vos yeux; oui c'est-là cette lettre qu'une femme ingrate, insensée, ne daigna pas même ouvrir, elle qui devait respecter chaque ligne écrite par celui qui fut son sauveur et voulait l'être encore; elle qui vous devait tout, et dont la moindre obligation était de sacrifier à l'instant même son indigne passion à son généreux protecteur, à l'homme qui voulait soigner son bonheur, qui lui offrait un azile et des amis, qui couvrait sa faute du voile de son amour généreux, qui l'avait mise à l'abri de la misère, qui avait arraché sa famille entière aux horreurs de la pauvreté. Claire vous doit tout, Emmerich, et le bonheur d'un tel ami devait lui être plus cher que sa vie, que ses plus ardens desirs; et cette

Claire, que j'avais crue bonne et sensible, n'a pas même eu la curiosité de savoir si l'homme qui fut pour elle une providence, lui pardonne ou la rejette à jamais. Non, il est impossible d'être plus ingrate.

Wildman ne regardait pas comme une action bien héroïque d'Emmerich de renoncer à une femme qui ne se souciait plus de lui, et qui en aimait un autre; mais il connaissait si bien son extrême attachement pour cette femme, que si Emmerich ne lui avait pas donné sa parole d'honneur, il ne se serait pas trop fié à cette renonciation; qui n'avait été produite que par un mouvement de dépit; il savait que sa parole était sacrée, mais cependant il croyait de son devoir d'attiser et d'entretenir ce dépit, qui devait l'affranchir de la tyrannie d'une passion,

laquelle ne pouvait plus que faire son malheur. C'est dans cette idée qu'il pesait si fort sur les torts de Claire, et surtout sur l'ingratitude qu'Emmerich avait en horreur. Lui qui ne croyait pas avoir assez de sa vie, de son entier dévouement pour reconnaître toutes les obligations qu'il avait à ses protecteurs, devait en attendre autant de la reconnaissance de Claire. On ne peut pas dire qu'elle fut ingrate, elle aurait aussi donné sa vie pour Emmerich, mais elle ne croyait pas qu'il fût en son pouvoir de lui sacrifier ses nouveaux sentimens, et elle l'estimait trop pour vouloir le tromper. Wildman cependant avait très-bien deviné le vrai motif qui l'avait empêchée d'ouvrir sa lettre, elle avait *redouté son pardon bien plus que ses reproches :* depuis qu'elle était séparée des deux hommes

qu'elle avait cru aimer également, celui qu'elle avait vu tous les jours depuis une année, et qui s'était efforcé de lui paraître aimable, lui manquait bien plus que l'ami si raisonnable dont elle était séparée depuis quatre ans, et qu'elle se rappelait à peine; tandis qu'elle se retraçait à chaque instant l'air si malheureux de St.-Far, ses soupirs, son abattement, et que la pitié se joignait à son amour pour l'augmenter, elle n'imaginait pas qu'il pût supporter sans mourir d'être éloigné d'elle, et se repentait presque de l'avoir exposé à ce danger pour Emmerich, le froid Emmerich qui prolongeait volontairement leur séparation depuis long-temps. — Toutes ces réflexions ne le plaçaient pas bien dans le cœur de Claire, et nous devons convenir que St.-Far l'emportait

déjà, lorsqu'elle reçut et renvoya la lettre d'Emmerich, à qui elle ne tenait plus que par le lien de la reconnaissance, lien bien faible quand il est tout seul, et dont on voudrait pouvoir s'affranchir.

CHAPITRE LXXVIII.

WILDMAN ENTREPREND LA GUÉRISON DE CLAIRE.

Plus Wildman avait admiré Claire et l'avait crue supérieure à la plupart des femmes, et plus il était outré d'avoir autant à en rabattre. Il ne se repentait pas cependant d'avoir engagé Emmerich dans la démarche, dont le mauvais succès devait nécessairement aider à sa guérison, et qui ôtait à Claire tout moyen de rejeter sur lui ses torts et sa persévérance ; mais il surprenait souvent dans son cœur une grande pitié pour cette fille si jeune,

si intéressante, qui avait été la victime des sentimens qu'un homme sans principes avait su lui inspirer. N'était-il pas de son devoir de chercher à la sauver de sa propre faiblesse, et de faire pour elle ce qu'il avait fait pour Emmerich, qui, par son sexe et l'énergie naturelle de son caractère, était dans un bien moindre danger! plus Wildman se croyait obligé de travailler contre Claire dans le cœur d'Emmerich, et de le détacher d'elle, plus il se croyait obligé aussi de remplacer cet ami qu'il lui ôtait, et qui l'aurait peut-être ramenée à force de persévérance. L'abandonner à son mauvais sort lui parut une punition trop au-dessus de sa faute et il se décida à faire tout ce qu'il pourrait pour démasquer St.-Far à ses yeux, et la guérir de son amour. Il ne fit

point part de son intention à Emmerich, c'eut été ramener ses pensées sur Claire et peut-être réveiller ses espérances ; et lors même qu'il parviendrait à la détacher tout à fait de St.-Far, il suffisait qu'elle l'eût une fois préféré à Emmerich, pour que Wildman ne la jugeât plus digne de lui, et le renvoi de sa lettre ne lui laissait pas là-dessus le moindre doute. N'osant donc faire une absence qui aurait donné des soupçons au jeune homme, il se décida à écrire à Claire ; mais il commença par se procurer quelques témoignages par écrit, soit de la naissance, soit de la conduite antérieure de St.-Far, ce qui lui fut facile au moyen des renseignemens qu'il avait déjà. Il apprit de plus que le départ de Claire, loin d'anéantir ses espérances, les avait ranimées ; il

aimait mieux qu'elle fût séparée de tous ses amis, de tous ses protecteurs, et dans une ville où il n'était pas connu; il n'attendait que la fin de son engagement avec le directeur de la troupe, et l'argent qui devait lui revenir, pour se rendre dans l'endroit que Claire habitait, et l'engager à le suivre. Habitué à tout confier à son camarade, dont il avait besoin pour cette intrigue, il ne lui cacha pas son projet, et celui-ci le confia à son tour à Wildman, car il n'y a ni véritable amitié, ni discrétion, entre des gens corrompus, que lorsqu'ils y trouvent leur propre avantage, et cette fois le digne ami de St.-Far en trouva plus à le trahir, et se fit même un grand mérite d'aider à sauver une jeune personne de sa ruine. L'histoire véridique de St.-Far, bien

différente de celle qu'il avait faite à Claire, fut rédigée en abrégé, en s'engageant à en fournir les preuves, et Wildman y joignit la lettre suivante.

WILDMAN A MADEMOISELLE CLAIRE.

« Vous avez rejeté le noble et » généreux ami que votre propre » choix, dirigé par votre bon génie » et l'amour le plus sincère, vous » avait donné; cet ami qui voulait » vous conduire sur la route du » bonheur, et vous devoir tout le » sien. Rejeterez-vous de même celui » qui, sans aucun intérêt personnel, » et n'ayant que le vôtre en vue, » vient dessiller vos yeux, et vous » retenir au bord de l'abîme où » vous êtes près de tomber? Em- » merich a pour jamais renoncé à

» vous, j'en ai reçu sa parole, et
» vous savez si elle est sacrée, au
» moment où vous lui renvoyâtes,
» sans même la lire, cette lettre
» dans laquelle il vous offrait, non
» pas son pardon, car il ne croyait
» pas avoir rien à pardonner, mais
» l'oubli d'un instant d'erreur. C'est
» là, mademoiselle, ce que vous
» avez craint, je le demande à votre
» conscience, car je vous estime
» encore assez pour croire qu'elle
» ne mentira ni à moi, ni à vous-
» même, et que vous avouerez que
» j'ai deviné votre motif; vous vou-
» liez vous conserver la liberté
» d'aimer, au moins toute votre
» vie, celui que, dans le fond de
» votre cœur, vous préférez au meil-
» leur des hommes. Malheureuse
» Claire! vous que j'ai connue si
» aimable, si digne d'un meilleur

» sort, tremblez en pensant à celui
» qu'on vous prépare, et où votre
» cœur égaré vous entraîne! Lisez
» les papiers que je joins à cette
» lettre, je vous en garantis l'au-
» thenticité ; celui dont je tiens
» ces affreux détails est compagnon
» inséparable de St.-Far, qui se
» nommait alors M. Batiste, du nom
» de son père, maître de danse à
» Leipsic.

» Peut-être, mademoiselle, me
» direz-vous qu'un témoin aussi
» méprisable qu'un homme qui
» trahit son ami n'est pas admis-
» sible ; je vous accorde cet argu-
» ment ; aussi, avant de m'y fier,
» et de vous dénoncer l'homme qui
» vous en a si indignement imposé,
» j'ai voulu m'assurer qu'il était
» vraiment coupable, et d'après les
» renseignemens de son complice,

» j'ai pris des informations dans les
» villes où ils avaient séjourné, et
» qui étaient le plus à ma portée;
» je me suis adressé même aux au-
» torités, et le tout m'a été con-
» firmé de manière à n'en pouvoir
» douter, et avec des circonstances
» plus aggravantes encore. Je n'ai
» plus balancé à venir à votre se-
» cours. Ce n'est pas être un délateur
» que d'avertir un pauvre voyageur
» égaré qu'il est sur le bord d'un
» affreux précipice, dans lequel un
» brigand va l'entraîner, et de le
» remettre sur la bonne route. Il
» fut un temps, Claire, où en vous
» arrachant à un danger, j'aurais
» cru sauver ma propre vie en
» conservant à mon digne jeune
» ami la bien-aimée de son cœur,
» celle dont il voulait faire sa com-
» pagne chérie. Ce temps est passé

» sans retour, ce n'est plus pour
» lui que je travaille, mais c'est
» pour ma propre conscience, elle
» m'ordonne de vous rendre à vous
» le repos, à votre digne mère
» une fille qu'elle ose nommer sans
» rougir; aux amis à qui vous êtes
» si chère encore, cette Claire qu'ils
» ne cessent de regretter; à la
» société entière un de ses plus
» beaux ornements. Claire ne peut
» plus être la compagne d'Emmerich
» dédaigné, repoussé par elle; mais
» mademoiselle de Vernier peut
» encore prétendre à devenir celle
» d'un homme estimable, à qui cet
» instant d'erreur restera inconnu,
» et certes cet homme n'est pas le
» comédien Batiste, ou St.-Far,
» comme vous voudrez l'appeler.

» Un comédien ! Claire, ah !
» comment tout votre être ne fut-il

» pas révolté à la seule pensée de
» vous attacher à un homme de
» cet état ! Ce n'est plus l'homme
» que je vais juger, laissons pour
» un moment l'histoire de sa vie,
» que vous avez sous les yeux ; il
» serait réellement ce qu'il a feint
» d'être et plus encore, que la
» moindre de ses actions devrait
» vous faire rougir de l'avoir aimé.
» Il serait au contraire un honnête
» homme tel qu'il peut s'en trouver
» dans tous les états et même dans
» le sien, que vous devriez rougir
» encore de vous être attachée à
» quelqu'un qui, libre de choisir
» un état, a pris celui du théâtre,
» ne fût-ce même que momenta-
» nément.

» Loin d'être pour vous, made-
» moiselle, un juge sévère ou pré-
» venu, je désire de vous trouver

» des excuses, et j'en vois en effet
» quelques-unes dans votre inexpé-
» rience, qui vous a fait confondre
» peut-être l'acteur avec les nobles
» et sublimes personnages des pièces
» qu'il représentait : j'en vois encore
» dans le hasard malheureux qui
» vous a rapproché de lui, dans
» l'art avec lequel il a su feindre
» des vertus qui lui étaient si étran-
» gères ; dans l'estime peut-être
» que lui témoignaient des gens
» respectables dans la société. Ces
» excuses seraient plus valables pour
» une jeune personne qui n'aurait
» pas connu mon Emmerich, qui
» n'aurait pas été aimée de lui,
» qui ne lui aurait pas donné son
» cœur et sa foi. Mais enfin, il était
» absent depuis long-temps, et je
» consens à les admettre. Vous êtes
» excusable tant que ces erreurs

» ont fasciné vos yeux; vous ne le
» seriez plus si vous y persistiez
» un instant après avoir lu cette
» lettre.

» Peut-être vous récrierez-vous
» contre l'injustice du monde, qui
» aime le spectacle, qui veut en
» avoir, et qui dégrade ceux qui
» lui procurent ce plaisir; vous
» répéterez ce que vous avez sans
» doute entendu dire sur la néces-
» sité de relever cet état de l'espèce
» d'abjection où il fut si long-
» temps. Et moi je vous dirai que
» c'est impossible, parce que cet
» état ne peut jamais se concilier
» avec le véritable honneur, par
» sa nature même; car il ne s'agit
» ici ni de mon opinion, ni de
» celle de personne en particulier,
» et je vais vous le prouver. Dans
» tous les autres états, la vocation

» d'un homme l'honore avant même
» qu'il fasse honneur à sa vocation ; il
» y a même de l'honneur à être reçu
» tailleur, cordonnier, etc. ; c'est
» une preuve que, dans sa classe,
» un ouvrier a utilement occupé sa
» jeunesse, et qu'il est estimé de
» ses pairs. Dans des classes plus
» relevées on témoigne des égards ;
» et souvent même du respect à
» quelqu'un qu'on ne connaît pas
» du tout, lorsqu'on l'annonce
» comme ecclésiastique, comme
» officier, comme magistrat, comme
» bon médecin, etc., etc. Mais ja-
» mais, soyez-en sûre, on n'aurait
» la moindre attention pour un
» homme, parce qu'il est comédien.
» Qu'un juge n'apporte dans son
» tribunal ni l'esprit, ni les lu-
» mières, et qu'il juge comme
» Midas ; qu'un prédicateur débite

» mal des sermons ennuyeux ; per-
» sonne n'oserait quand l'un est sur
» son siége et l'autre dans sa chaire, se
» permettre seulement un geste de
» blâme, parce que la place où ils
» sont, inspire seule du respect,
» et que la dignité du local protége
» l'homme qui remplit mal sa vo-
» cation. Les acteurs, au contraire,
» ne sont jamais moins à l'abri du mé-
» contentement, que sur leur théâtre ;
» le talent même ne les sauve pas
» toujours des caprices d'un parterre
» de mauvaise humeur : chaque spec-
» tateur achète avec son billet le
» droit de juger sans appel, et
» l'exécution suit immédiatement
» par les sifflets et le tumulte. Ce
» parterre despotique peut même
» renvoyer de la scène un acteur
» qui lui déplaît, interrompre une
» pièce, en exiger une autre, et

» forcer l'acteur à venir humble-
» ment demander pardon au public,
» s'il n'a pas été assez soumis au
» gré de ses juges. Je vous demande
» à présent, mademoiselle, s'il est
» possible de croire qu'un homme
» qui aurait quelque délicatesse et
» de la noblesse dans l'ame, se
» dévouerait volontairement à de
» telles humiliations, et ne préfé-
» rerait pas de gagner sa vie par le
» travail de ses mains.

» Je veux être juste néanmoins,
» il peut se rencontrer des acteurs
» entraînés vers cet art, soit par
» un talent supérieur, soit par des
» circonstances particulières, qui
» peuvent honorer leur état par
» leur bonne conduite, et sans doute
» il en existe; mais tout ce qu'ils
» peuvent obtenir, c'est qu'en par-
» lant de leurs vertus, on ajoutera

» toujours *quel dommage que ce*
» *soit un comédien;* et tout en ad-
» mirant leur talent, il ne se trouve
» pas un seul père, même dans la
» bourgeoisie, qui choisît un co-
» médien pour son gendre, ou une
» comédienne pour sa bru; et il faut
» bien que ce préjugé, si c'en est
» un, tienne à l'état du comédien
» plus qu'au comédien lui-même,
» puisqu'il peut y en avoir d'esti-
» mables, et qu'on trouve de mau-
» vais sujets dans toutes les autres
» classes de la société : comment
» serait-il possible que tout le monde
» se laissât induire en erreur par
» une idée qui serait fausse en
» elle-même et sans aucun fonde-
» ment. On peut l'expliquer peut-
» être par l'anathême dont ils ont
» été frappés si long-temps; il était
» sans doute injuste et cruel, et

» devait nécessairement ôter toute
» moralité à des gens qui n'avaient
» rien à perdre dans ce monde, et
» rien à gagner pour l'autre. Mais
» on demande cependant si un état
» auquel les ministres du culte, les
» guides et les instituteurs du peuple,
» ont si long-temps refusé la faculté
» d'obtenir leur salut, peut pré-
» tendre à quelque considération.
» Un jugement aussi sévère, et
» auquel on s'est soumis aussi long-
» temps, doit avoir été motivé sur
» quelque chose, et sans doute c'est
» sur l'espèce de déshonneur qu'on
» attache à l'idée de recevoir de
» l'argent du public pour l'amuser;
» et depuis le bateleur qui joue des
» parades à la foire, jusqu'à l'acteur
» qui chausse le cothurne sur le
» théâtre d'une grande ville, tous
» se font payer pour exciter le rire

» ou les larmes. Quant à leurs
» mœurs, il serait difficile peut-être
» de décider si cet anathême pro-
» noncé contre les comédiens a été
» la *cause* ou le *résultat* de leur
» inconduite; mais il est trop vrai
» qu'il n'y a aucun état où la dé-
» pravation de mœurs soit plus af-
» fichée, et dont une femme hon-
» nête et qui se respecte elle-même,
» doive plus être éloignée; car
» lors même qu'elle trouvait dans
» ses principes la force de résister
» aux séductions de toute espèce
» dont elle est environnée, le titre
» seul de *comédienne* ternira sa ré-
» putation, et donnera des doutes
» sur sa vertu. Et voila cependant
» le sort que vous destinait cet
» homme que vous avez cru le
» meilleur des hommes, et qui
» vous sacrifiait à ses indignes pre-

» jets. Il n'y a pas renoncé, quel-
» ques jours encore et vous l'au-
» riez vu à vos pieds, réclamant ses
» droits sur un cœur faible, égaré,
» qui n'aurait peut-être pas su lui
» résister. — Mais ou Claire est déjà
» perdue sans retour et ne lira pas
» plus ma lettre qu'elle n'a lue celle
» de son premier ami, ou Claire
» est à présent sauvée, et n'a plus
» rien à craindre. C'est dans cet
» espoir que je suis encore, et que
» je serai toujours

« Son plus sincère ami. »

WILDMAN, *intendant du comte de Waldheim.*

Wildman porta ce paquet à madame Ellerman, qui savait l'adresse de Claire, en la priant de le lui faire parvenir après l'avoir lu. Dans deux

lettres assez brèves que Claire lui avait écrites, elle n'avait fait aucune mention de l'état de son cœur; et dans ses réponses Marianne, qui n'avait nulle envie de cette confidence, ne lui en avait point parlé; elle lui avait mandé seulement qu'Emmerich était revenu et faisait beaucoup de peine à ses amis par sa profonde mélancolie, et elle n'avait pas dit un mot du comédien. Mais à présent qu'elle était censée connaître le contenu des papiers qu'elle lui envoyait, elle ne pouvait plus jouer l'ignorance; elle fut même bien aise d'avoir une occasion d'épancher son indignation, et elle ajouta au paquet la lettre suivante.

« Votre secret est découvert, » ma chère Claire, Wildman, Em- » merich, et moi nous sommes trop » liés pour nous cacher quelque

» chose ; j'espère cependant que le
» mot de l'énigme restera entre
» nous trois : je vous aime trop
» pour ne pas vous plaindre autant
» que je vous blâme. Au nom du
» ciel, Claire, à quoi pensiez-vous,
» quand, au lieu de réparer un tort
» bien grand, mais peut-être involon-
» lontaire, vous l'avez aggravé en
» vous conduisant d'une manière
» aussi injurieuse envers un homme
» à qui vous aviez les plus grandes
» obligations? Vous avez pu lui
» renvoyer sa lettre sans l'avoir
» même ouverte. Je viens de la lire
» cette lettre si bien faite pour
» vous faire rentrer en vous-même,
» et vous rendre le bonheur, dont
» vous vous êtes à jamais privée ;
» elle ne contenait ni plaintes, ni
» reproches ; il ne songeait ni à
» vous gronder, ni à vous pardon-

» ner ; il excusait son amie avec une
» générosité parfaite, il attendait
» tout de son cœur et de sa raison.
» Pauvre Claire, quel ami vous
» avez perdu ! j'ose vous le dire
» encore, de quelle amie vous vous
» êtes défiée. Ah ! Claire, Claire !
» si même au moment de votre dé-
» part, vous m'aviez ouvert votre
» cœur, peut-être était-il temps
» encore de lever le voile qui cou-
» vrait vos yeux, et de vous faire
» connaître le misérable à qui vous
» avez sacrifié votre généreux bien-
» faiteur, l'homme à qui vous
» deviez une reconnaissance sans
» bornes, et que vous avez traité
» avec une légèreté impardonnable.
» Vous êtes bien malheureuse ; Em-
» merich est à jamais perdu pour
» vous ! Cependant, Claire, repre-
» nez courage, cet homme si noble,

» si magnanime, ne cherchera pas
» à se venger, et loin de vous aban-
» donner, c'est encore à lui que
» vous devez l'amitié de M. Wild-
» man, et les soins qu'il a pris
» pour vous retirer de l'abîme. Cet
» homme excellent a plaidé votre
» cause avec Emmerich et avec moi;
» il approuva la démarche d'Em-
» merich, pour vous ramener,
» parce qu'il avait encore la plus
» haute idée de votre cœur et de
» votre jugement; parce qu'il
» croyait impossible que Claire pût
» balancer un seul instant entre son
» noble ami, et un vil comédien;
» il vous jugeait d'après lui-même;
» et n'imaginait pas qu'une femme
» telle que Claire pût hésiter entre
» ses devoirs et le sentiment de sa
» dignité d'un côté, et de l'autre son
» penchant pour un homme que sa

» vocation seule devait lui rendre
» suspect. Wildman rougit de s'être
» trompé ; mais cet homme humain
» et sage, veut encore essayer de
» sauver de sa perte totale celle qui
» fut si tendrement aimée de son
» cher Emmerich. Je ne veux pas
» même douter qu'il n'y réussisse,
» et que je ne retrouve en entier
» ma Claire, ma fille adoptive, qui
» trouvera toujours dans sa Ma-
» rianne un cœur de mère et d'a-
» mie. Revenez dans cet azile, au-
» près de deux amis que vous n'au-
» riez jamais dû quitter, et qui
» feront tout ce qui dépendra d'eux
» pour vous consoler. Le plutôt
» que vous pourrez revenir sera le
» mieux pour prévenir tous les soup-
» çons ; Emmerich part d'ici le
» douze de juin pour un grand
» voyage qui doit durer au moins

» deux ans ; je voudrais qu'il vous » fût possible d'être ici le dix au » plus tard, non que je veuille que » vous le renvoyiez, je sens que c'est » impossible, vous devez le craindre » autant et plus que lui, mais il » faut que notre société puisse » croire qu'il vous a vue ; vous » pouvez vous fier à ma parole et » à mon amitié pour vous épargner » à tous les deux ce supplice. Ah ! » Claire, qu'il m'eût été doux au » contraire de réunir dans mes bras » les deux êtres qui me sont les plus » chers au monde après mon mari » et mes enfans, et que je confonds » même dans mon cœur avec ces » derniers : de quel bonheur votre » folie m'a privée, en vous ôtant à » vous-même un trésor inesti- » mable. »

Le paquet parvint à Claire, et

nous n'essayerons pas d'exprimer tout ce que la lecture de ces deux lettres lui fit éprouver, car elle n'eut pas le courage au premier moment de jetter un coup-d'œil sur les papiers qui renfermaient l'histoire de St.-Far; les témoignages réunis d'un homme tel que Wildman et de sa chère Marianne, suffisaient de reste pour faire tomber le bandeau de ses yeux; mais grand Dieu, quel affreux retour sur elle-même, quelle honte, quel repentir, quel désespoir vinrent déchirer tour à tour son cœur! Rejettée par le meilleur des hommes, méprisée peut-être des amis qui lui témoignaient une pitié propre à lui faire encore plus sentir son tort et son malheur : terrassée par le sentiment de l'avoir mérité,

elle aurait voulu se dérober à elle-même.

Sa mère la surprit dans cet état; madame de Vernier était une très-bonne femme, mais excessivement romanesque; elle n'avait lu dans sa jeunesse que les romans de la Calprenéde et de mademoiselle Scudéri. Pendant les premières années d'un mariage d'inclination, elle suivit son mari dans les différentes garnisons où son état militaire l'appelait; et les soins d'une nombreuse famille l'occupèrent entièrement. Depuis la mort de son mari, sa mauvaise fortune l'obligea, comme on le sait, à vivre dans la retraite. Elle n'avait donc aucune idée de la vie réelle, et croyait que le monde était peuplé de Clélies, de Cassandres, d'Orondales, d'Artaban; qu'on ne rencontrait autre chose que d'illustres

infortunés forcés de cacher leur naissance sous des noms supposés, et que lorsqu'on avait une fois le bonheur d'aimer un de ces héros et d'en être aimée, c'était pour la vie entière, sans qu'il y eût jamais ni distraction, ni altération dans les sentimens réciproques. Lorsque Claire revint auprès de sa mère, elle ne lui cacha point la cause de son prompt départ de Berlin, et lui confia avec assez de sincérité tout ce qui s'était passé dans son cœur depuis leur séparation. Comme il faut commencer par le commencement, elle lui parla d'abord d'Emmerich, dont elle lui avait beaucoup parlé dans ses lettres, et la bonne dame qui l'aimait déjà comme le libérateur de sa fille, et son bienfaiteur à elle-même, fut tout-à-fait enchantée de tout ce que Claire lui

dit de son amour pour elle et de ses espérances de fortune, et de ses nobles et riches protecteurs, et de l'affection qu'il inspirait à tout le monde. Mais quelle fut sa surprise quand Claire interrompit assez vivement ses félicitations sur cette conquête, en lui avouant qu'elle y attachait moins de prix depuis qu'elle en avait fait une autre, et qu'elle lui peignit Saint-Far avec les couleurs que lui prêtait l'amour, en ajoutant que c'était un homme de grande distinction, que des aventures malheureuses avaient forcé à se faire comédien jusqu'à ce qu'elles fussent terminées.

Madame de Vernier ne savait plus que dire, ni que penser; le double amour de sa fille n'était pas du tout dans le mode des romans, et jamais elle n'avait rien lu de semblable.

Mais, d'un autre côté, cet homme si beau, si aimable, si séduisant, si malheureux, et forcé de changer de nom et d'état, avait bien des charmes pour elle. Tour à tour elle blâmait et excusait Claire d'avoir laissé surprendre son cœur, et ne savait trop que lui conseiller; mais dans sa joie de la revoir, elle l'approuvait fort d'être partie, et lui disait : « Laisse seulement faire, ma chère » Claire, dans quelques années tout » cela se débrouillera, et tu sauras » à quoi t'en tenir. J'ai lu autrefois » des histoires bien plus compli- » quées, qui finissaient le plus » heureusement du monde; tu as, » en attendant, très-bien fait de » partir pour gagner du temps, et » mettre tes amans à l'épreuve. Je » suis fachée que tu les aimes tous » les deux, cela n'est pas trop dans

» la règle, mais je le comprends, et » je serais embarrassée moi-même » pour me décider; celui qui cache » son nom est sans contredit le plus » noble, peut-être même est-ce un » prince; c'est ce que nous appren- » drons. Mais ce M. Emmerich est » ton libérateur, et c'est toujours » ainsi qu'on doit commencer, par » sauver d'un grand danger celle » qu'on aime, ou qu'on aimera, et » peut-être ferais-tu mieux de t'en te- » nir à celui là par cette seule raison. »

Claire n'était pas tout à fait de cet avis. St.-Far prenait chaque jour plus d'empire sur son cœur, et il est plus que probable que, sans le paquet qu'elle venait de recevoir, elle aurait suivi le prétendu seigneur déguisé, jusque sur les planches, dans l'espoir d'un meilleur avenir.

Mais le paquet était arrivé, et la pauvre Claire à demi-évanouie tenait la lettre de madame Ellerman sans pouvoir achever de la lire, et ne sentait pas même les larmes qui coulaient sur ses joues décolorées. Madame de Vernier fut effrayée de l'état où elle trouva sa fille, qui ne l'avait pas même entendue venir; elle s'approcha et prit ses mains glacées. — « Claire... mon dieu » Claire.. mon enfant.. qu'avez-» vous? »

Ah! ma mère, s'écria Claire en se jetant dans ses bras. Sa mère la posa sur la chaise la plus voisine, et voyant qu'elle ne pouvait lui parler, elle prit la lettre que Claire tenait encore, et lut aussi bien qu'elle le put, car elle savait à peine l'allemand. « Mais, Claire qu'est-ce » que cela? qu'est-ce que je lis

» ici d'une lettre renvoyée, et de » M. Emmerich ? »

Claire avoua ce qu'elle avait fait.

Madame de Vernier fut indignée, jamais aucune des belles héroïnes de ses romans ne s'était conduite ainsi. « Tu me fais horreur, lui » disait-elle, traiter son bienfaiteur » avec ingratitude, avec mépris ! » un homme qui t'a sauvé la vie » et l'honneur ; à qui tu dois plus » qu'à ta mère. Il est sans exemple » qu'on renvoye sans l'ouvrir la » lettre de quelqu'un qu'on estime ; » et non-seulement tu l'estimais, » mais tu l'aimais. — Il faut que » ces quatre années de séjour dans » une grande ville t'aient pervertie ; » jamais il ne te pardonnera. Pourvu » encore que l'autre nous reste, et » nous dise son nom véritable et » sa haute naissance... » Les pleurs

de Claire redoublèrent, elle cacha son visage dans le sein de sa mère en lui faisant signe d'achever de lire.

La bonne dame remit ses lunettes et continua ; quand elle en fut arrivée à l'endroit où Marianne parlait de la lettre de Wildman, elle jeta celle qu'elle lisait et commença l'autre, en s'interrompant à chaque phrase. « Quel honnête homme que » ce Wildman, c'est un vrai Mentor » pour toi, comme celui de Téléma» maque ; avec un tel ami tu n'as » rien à craindre. Mais que dit-il » de ces papiers, de ces preuves ? » voyons cela. » Claire lui tendit les papiers contenant l'histoire du comédien, en protestant qu'elle n'avait pas encore osé les regarder.

« — Eh bien je vais te les lire. » Elle commença l'affreuse histoire,

et bientôt fut presque aussi anéantie que sa fille en voyant que ce héros infortuné était un enfant pervers et fugitif, un voleur, un déserteur, un joueur, le plus vil enfin des libertins. La pauvre Claire n'entendait plus rien, l'excès de sa honte et de sa douleur l'avait privée de l'usage de ses sens, elle fit pitié à sa mère, qui vit que si elle voulait la conserver, il fallait la consoler au lieu de l'accabler par des reproches. Dès qu'elle l'eut fait revenir à force de soins, elle lui parla avec bonté, et beaucoup moins du malheur où elle s'était précipitée, que du bonheur d'avoir encore des amis qui l'en retiraient. « Tu pouvais, » lui disait-elle, être bien plus » malheureuse encore, puisque ce » scélérat n'a pas abandonné ses » vues sur toi; qui sait où t'auraient

» conduite l'amour et la pitié : je
» connais leur pourvoir, car j'ai
» été jeune et belle comme toi,
» mais je n'ai aimé qu'un homme,
» et c'était ton père ; crois-moi,
» ma fille, un seul dans la vie
» est bien assez, quand il nous
» aime. »

CHAPITRE LXXIX.

NOUVEAU VOYAGE.

Tous les amis d'Emmerich étaient dans l'opinion que, pour achever de former un jeune homme, il faut le faire voyager dans les pays étrangers. M. Bornwald, qui le regardait absolument comme son fils, et qui avait les moyens de rendre ce voyage agréable, en avait déjà parlé, avant son retour, au vieux bailli, et l'avait engagé à y consentir. Wildman, qui connaissait mieux que les autres le cœur de son jeune ami, était celui qui le désirait le plus. Il était convaincu que c'était le meilleur moyen

d'affaiblir l'image de Claire, qui paraissait être gravée dans son ame en traits ineffaçables ; il pensait que lors même qu'Emmerich ne gagnerait d'abord à cette absence, que de pouvoir en liberté se livrer à son chagrin, c'était encore beaucoup gagner, puisque le moyen le plus prompt et le plus sûr pour user la douleur et les regrets, est de s'y livrer sans retenue. Quand quelque motif oblige à se contraindre, la douleur ne perd pas ses droits, et sait bien se dédommager du moment de repos forcé qu'on lui a donné. On n'est pas plutôt seul, qu'elle s'empare de l'ame du malheureux avec un tel redoublement de forces, qu'il lui semble que c'est dans l'instant même qu'il vient d'être frappé de son affliction, et toujours il la retrouve au même point, souvent

même plus vive encore ; tandis que celui qui se laisse continuellement aller au sentiment de sa peine, sans faire aucun effort pour s'en distraire, finit par s'y accoutumer. L'ame, fatiguée de cet état de souffrance, cherche d'elle-même des distractions, et finit par en trouver. Chaque jour diminue la douleur de celui qui s'y livre, comme chaque jour augmente celle de celui qui la contraint, et c'était ce qui arrivait à Emmerich ; excepté la nuit et les courts momens où il était seul avec Wildman, à qui même il n'osait parler de Claire, il n'avait pas un instant à lui, tant on était empressé à profiter du peu de momens qu'on le possédait.

Il avait d'abord été décidé qu'il ne partirait qu'en automne, pour passer l'hiver en Italie ; mais Wildman, que l'on consulta, s'opposa à ce retard,

et il obtint qu'il partît tout de suite, afin, dit-il, qu'il pût profiter de l'été pour parcourir une partie de l'Allemagne, avant de voir d'autres pays. Il proposa en même-temps qu'Emmerich partît avec lui et le colonel de Waldheim, dont le départ était fixé au douze de juin ; il passerait quelques jours avec eux à Waldheim ; il parcourrait ensuite la Silésie, la Moravie et la Bohême ; il irait ensuite à Vienne, et de-là à Venise, etc., etc.

Comme un bon négociant, M. Bornwald aimait l'activité, et ne renvoyait jamais au lendemain ce qu'il pouvait faire la veille ; il approuva donc ce projet. Emmerich, qui s'y serait opposé s'il avait retrouvé sa Claire à Berlin, et s'il l'eût trouvée digne de lui, leur laissa faire tout ce qu'ils voulaient. Ses deux amies, madame Born-

wald et Cécilia, dont le cœur n'était pas devenu plus sage, trouvèrent très-mauvais qu'on leur ôtât si vîte leur Emmerich, mais elles étaient en minorité, et il fallut céder. Marianne, qui l'aimait beaucoup aussi, était cependant bien aise que ce départ donnât la liberté à Claire de revenir, elle ne se joignit donc pas à Cécilia et à Louise pour demander un délai. Emmerich partit sans avoir été même en danger de revoir Claire, qui ne voulut pas arriver avant son départ: il ne le désirait pas, et cependant il crut la perdre une seconde fois en quittant Berlin sans l'avoir revue.

Il resta près de quinze jours dans la terre du colonel, et Wildman employa tout ce temps à ramener autant qu'il lui fut possible le repos dans le cœur de son jeune ami: il appela à son secours Sophie, et

la comtesse de Waldheim, et il engagea Emmerich à confier à ces deux excellentes femmes la cause de sa mélancolie, qui les intéressait vivement. Il obéit, et trouva même un instant de soulagement à dire combien il était malheureux; mais ni leur raison, ni leur tendre pitié ne purent adoucir son mal, la plaie était encore trop fraîche, et son cœur avait été trop cruellement blessé pour qu'il pût admettre aucune consolation. — C'était une nouvelle preuve d'une grande vérité, c'est que tous les raisonnemens possibles de ceux qui ne peuvent pas sentir votre douleur comme vous la sentez vous-même, ne parviennent à la diminuer en rien du tout; vous les écoutez, vous sentez la force et la justesse de leurs raisons; mais vous sentez encore mieux votre

peine. Ce que les consolateurs ont de mieux à faire est de pleurer avec vous, de ne pas dépenser inutilement leur raison, et d'attendre que celle du malheureux lui revienne : s'il en vient à raisonner juste lui-même sur sa douleur, soyez tranquille, il est à moitié consolé.

La belle Louise de Waldheim, dont la vie avait suivi tout tranquillement le cours ordinaire des choses de ce monde, trouvait fort singulier qu'à l'âge d'Emmerich il eût eu déjà deux petites aventures (elle savait l'histoire de Juliane), et qu'il eût rencontré et perdu les deux femmes qui l'avaient aimé à peu près de la même manière, parce qu'un être immoral et méprisable l'avait précédé ou suivi dans leur affection. Elles trouvèrent que si

Juliane était réellement plus coupable que Claire aux yeux du public, Claire l'était plus pour Emmerich. Louise lui conseilla en souriant d'être désormais sur ses gardes dans tous les événemens qui sortiraient de la route ordinaire, et qui semblaient lui porter malheur. Oh ! dans ce cas, dit Emmerich, je serai donc toujours malheureux, car ma vie entière, ma naissance même tient sans doute à un roman; (ce mot lui échappa presque malgré lui.)

Cette exclamation excita vivement la curiosité des dames et celle de Wildman, elles ne cessèrent de lui en demander l'explication; il céda enfin et leur raconta ce que le lecteur sait déjà de la trouvaille de Nicolas au milieu d'un bois, et de l'adoption du *père* Emmerich.

Jusqu'à ce moment l'intendant

l'avait cru véritablement fils du vieux bailli d'Hellerzen. On se rappelle qu'en envoyant son fils adoptif dans le monde, et en lui apprenant le secret de sa naissance, il lui conseilla de ne le confier à personne; jusqu'alors il avait si bien obéi, que qui que ce soit, excepté Bornwald, ne s'en doutait; mais l'amitié qu'on lui témoignait à Waldheim, méritait une entière confiance. Ni Wildman, ni les deux dames ne l'en estimèrent pas moins lorsqu'ils apprirent qu'il n'appartenait à personne, mais ils s'étonnèrent qu'il n'eût pris aucune peine pour découvrir ses parens.

Il leur répondit que toutes les recherches possibles avaient été faites par le bailli dont il s'était cru le fils pendant les dix-sept premières années de sa vie, et il leur avoua

qu'il avait si bien pris l'habitude de regarder ce respectable vieillard et sa femme comme ses parens, que ce sentiment était pour lui la voix de la nature, en sorte qu'il désirait à peine connaître ses parens véritables, qui depuis si long-temps n'avaient pas même daigné s'informer de ce que leur enfant était devenu.

Qui sait, interrompit Wildman, par quelles circonstances malheureuses ils en ont été empêchés; une telle indifférence est si fort contre nature, qu'il faut se garder de la croire volontaire. Voulez-vous Emmerich, me permettre de faire quelque tentative pour les découvrir, sans vous nommer ni vous compromettre! car je suis de l'opinion de votre père adoptif, vous ferez très-bien de cacher cette

partie de votre histoire, jusqu'à ce que le hazard ou nos recherches vous ayent fait connaître votre famille.

Emmerich lui donna l'entière liberté de faire ce qu'il voudrait: l'intendant écrivit au bailli pour le consulter; celui-çi lui conseilla d'en parler avec M. Bornwald, qui pouvait réussir mieux que tout autre par les relations étendues que lui donnaient son commerce et sa banque. Wildman le chargea de faire insérer par ses correspondans l'avis suivant, dans toutes les feuilles publiques d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Italie et des pays du Nord.

« Au mois de juin 17..., on a » trouvé à l'entrée de la forêt de *** » dans la principauté de ***, un en- » fant mâle qui avait été exposé dans

» un panier, et qui paraissait avoir
» trois ou quatre semaines. Cet en-
» fant tomba en de bonnes mains,
» et il est si bien élevé, que ses pa-
» rens, quelle que puisse être leur
» condition, auront tout lieu d'être
» contents de lui. Si lesdits parens
» vivent encore, s'ils désirent avoir
» des nouvelles de ce jeune homme,
» et se découvrir à lui, ou s'il existe
» quelqu'un qui les connaisse, et
» puisse donner quelque renseigne-
» ment sur cet objet, on est prié de
» s'adresser au professeur E.**, à
» Leipsic; au libraire Arnstée, à
» Amsterdam; à sir Archibald Smith,
» Hanover Square, à Londres; à
» MM. Gérards, banquiers, rue St.-
» Louis, à Paris, où l'on recevra les
» avis qu'on y fera passer, et où on
» trouvera ceux qu'on pourrait dé-
» sirer. Si les preuves de la naissance

» du jeune homme sont reconnues
» valables. Il n'a d'ailleurs besoin
» d'aucun secours, et les personnes
» qui l'ont adopté et fait élever avec
» soin, ne demanderont aucun rem-
» bours de leurs frais; de plus ils
» s'engagent, si on l'exige, à la plus
» exacte discrétion, et au plus pro-
» fond secret. »

Emmerich lut le projet de cet avis avant son départ de Waldheim, et n'y fit aucune objection, mais il ne s'en promit rien du tout. Il montra à ses amis le portrait contenu dans la boîte qu'on avait trouvée avec lui. Le bailli la lui avait envoyée, ainsi que la montre, lorsqu'il partit pour Gœttingue : toutes les fois, leur dit-il, que j'ai considéré cette aimable et noble physionomie, je me suis senti ému, et mon cœur a éprouvé le plus ardent désir que cette femme fût ma

mère, et qu'elle pût et voulût me nommer son fils, ne fût-ce qu'une seule fois ; mais la pensée déchirante que cette même femme a pu laisser écouler vingt-deux ans sans que l'amour maternel se soit fait sentir à son cœur, et lui ait rappelé son enfant abandonné, cette pensée était pour moi plus insupportable encore que celle de sa mort ; aussi m'étais-je tellement accoutumé à ne plus la compter parmi les vivans, et à me consoler ainsi de son abandon, que je suis presque fâché, mon cher Wildman, de vous avoir donné lieu, par mon récit, de faire des démarches qui réveilleront en moi cette triste idée, d'avoir été rejeté, dès ma naissance, par ceux qui m'ont donné la vie.

« Ne vous y livrez pas, répliqua » Wildman ; que cette tentative

» réussisse ou non, elle vous tran-
» quillisera. Si, d'après cet avis, vos
» parens ne se font pas connaître,
» vous pourrez supposer alors avec
» certitude, qu'ils n'existent plus.
» J'aurai soin de le faire répéter
» de trois mois en trois mois pen-
» dant quelques années ; il faut es-
» pérer que s'ils vivent encore, une
» de ces gazettes tombera entre leurs
» mains, et qu'alors ils se feront
» connaître, dans le cas même où
» le manque de fortune les aurait
» forcés au silence, puisqu'ils ap-
» prendront que leur fils non-seule-
» ment n'a pas besoin de leurs se-
» cours, mais qu'il peut au besoin
» leur en donner. »

Emmerich en convint, et remercia Wildman assez froidement. L'espérance de retrouver sa famille s'était à la longue si fort affaiblie, que

Wildman ne put jamais la réveiller au point de lui donner une vive sollicitude : il l'aurait désiré pour balancer un peu le souvenir de Claire. « Qui sait, lui disait-il, si vous ne » retrouverez pas votre mère dans » l'étranger. Cette boîte d'or peut » vous aider ; il y a vingt ans qu'elle » était à la mode, à présent on en » trouverait difficilement une sem- » blable : elle attirera l'attention. » Vous ne prenez pas de tabac : ser- » vez-vous-en comme boîte à pas- » tilles, et servez-vous-en beaucoup : » comme elle n'a nullement l'air » d'une bonbonnière, on en sera » frappé, et peut-être quelqu'un se » souviendra de l'avoir vue. »

— Je la porterai toujours, dit Emmerich.

— Louise, pendant cet entretien, n'avait pas cessé de regarder le

portrait: la physionomie pleine d'innocence et de dignité de celle qu'il représentait l'enchantait. Emmerich, pensait-elle, est bien son fils, mais je parie qu'il est légitime : cette physionomie n'annonce pas une femme facile à séduire. A force de l'examiner dans tous les sens, le couvercle lui parut plus épais qu'il n'aurait dû l'être. Je me trompe fort, pensa-t-elle, si ce couvercle n'est pas double ; elle chercha et trouva un point un peu plus marqué que le reste de la ciselure ; elle le pressa fortement avec une épingle ; le ressort céda, et un double fond lui présenta l'image d'un homme vêtu d'un brillant uniforme, et qui paraissait avoir environ quarante ans. Mais la trouvaille inattendue de ce portrait ne fut pas leur seule surprise, ils furent tous frappés en même-temps de son extrême res-

semblance avec Wildman, qui avait alors cet âge ; il ressemblait aussi par conséquent à Emmerich. On se rappelle que le comte de Waldheim avait été frappé d'abord du rapport qui existait entre son intendant et le jeune homme, mais la différence de leurs âges la rendait moins frappante, au lieu qu'on aurait juré, que c'était le portrait de Wildman ; les mêmes cheveux bruns, le même nez, la même bouche, ce même regard expressif, ce même air de noblesse et de dignité. Wildman ne put s'empêcher d'en être frappé lui-même, mais comme on se connaît mal, il l'était plus encore de la ressemblance du portrait avec Emrich. On dirait, s'écria-t-il, que c'est l'ouvrage d'un peintre de génie, qui se serait représenté Emmerich à quarante ans ; il ne se souvenait

pas d'avoir jamais vu cette personne, ni même son uniforme. Il pria Emmerich de montrer ce portrait au colonel de Waldheim, comme un objet qu'il avait acheté chez un bijoutier en faveur de sa ressemblance avec son ami Wildman : mais ce serait mentir, s'écria Emmerich avec sa rectitude ordinaire.

Eh bien! dites-lui que vous le tenez d'un ami qui ne connaissait pas l'original de ces portraits; pour le coup c'est l'exacte vérité. Emmerich suivit ce conseil; le baron s'étonna de la ressemblance, crut qu'on avait voulu peindre Wildman, et se fâcha de ce qu'on lui avait mis un autre uniforme que celui des cuirassiers. Lorsqu'on lui eut juré que c'était le portrait d'un inconnu, il assura ne connaître ni l'officier, ni l'uniforme. Un colonel Seyfried qui se trouva

là, assura que c'était l'uniforme d'un ancien régiment saxon, qu'il se rappelait avoir vu dans sa jeunesse. — Cela donna au jeune homme une espèce de trace, et d'après cet aperçu il changea son plan de voyage, et se décida à laisser la Silésie, et à parcourir la Saxe dans tous les sens avant de se rendre à Vienne, et il quitta ses amis deux jours après pour aller droit en Saxe. Il montra sans affectation sa boîte à tous les vieux militaires qu'il rencontra; mais il continua son voyage sans en savoir plus que lorsqu'il y était arrivé; il découvrit cependant le nom du régiment, qui avait porté un uniforme semblable à celui du portrait, mais ce régiment avait tellement souffert dans plusieurs affaires, entr'autres devant Lublin, contre le Vayvode comte

de Farlo, qu'on avait incorporé ce qui en restait dans un autre, et qu'aucun des officiers qui pouvaient y avoir servi à l'époque de la naissance d'Emmerich n'existait plus.

Emmerich ne retira point de son voyage tout l'avantage que Wildman s'en promettait ; il ne trouva nulle part la moindre trace de ses parens, et l'image de Claire ne l'abandonna pas plus que son fidèle et inséparable Frédérich, au travers de la Saxe, de la Bohême, de l'Autriche, à Venise, dans toute l'Italie, la Sicile et l'île de Malthe, dans les montagnes de la Suisse, dans la belle et riante France, et dans la triste Espagne, où la cruelle inquisition existait encore. Il passa en Angleterre, et n'y fut pas plus heureux. A Londres, où tout est libre excepté la bourse qu'on sera

bientôt obligé de vider pour payer des taxes jusque sur son ombre, car il n'y a plus autre chose à taxer, il vit le portefaix, homme libre, renverser dans la boue un lord qui l'avait heurté par mégarde, et le provoquer au combat à coups de poing ; le lord, aussi libre que le portefaix, peut se trouver fort maltraité, mais non pas injustement. Dans les Pays-Bas il vit les efforts de l'art et de l'industrie humaine pour contenir avec de fortes digues une mer irritée. En payant à ces ouvrages son tribut d'admiration, il ne réfléchit pas comme il aurait dû le faire, que l'homme qui sait dompter ses passions fait plus encore qu'une nation entière qui se réunit pour dompter l'Océan.

Il paraissait ne voyager que pour promener partout sa tristesse et

l'image de Claire, il ne négligeait pas cependant les occasions de s'instruire, d'acquérir des connaissances et de l'expérience; mais rien ne pouvait bannir de son ame le souvenir de son amour et de ses rèves de bonheur pour jamais évanouis. Ni la vivacité et l'aimable enjouement des enchanteresses des bords de la Seine, ni l'œil plein de feu des Italiennes, ni la belle taille et le joli pied des séduisantes beautés des rives du Mançanarès, ni les formes fraîches et robustes des Helvétiennes, ni la grâce décente des filles d'Albion, ni le riche embonpoint des Flamandes, ni le teint de lys et le calme des Hollandaises, ne purent le toucher. Il y a des cœurs qui ne peuvent aimer passionnément qu'une fois; mais le temps et la variété des objets qui frappaient ses regards, ne furent

cependant pas entièrement sans effet ; Claire ne fut pas remplacée, mais son souvenir devint moins douloureux ; il parvint à n'avoir plus, en pensant à elle, que cette émotion que donne, après bien des années, le souvenir d'un ami que l'on a perdu par la mort ; on donnerait encore avec transport la moitié de sa vie pour lui rendre la sienne et en jouir pendant l'autre moitié ; on ne cesse pas un instant de le regretter ; on ne s'attache à aucune autre personne au même degré ; mais tout en le regrettant, on s'accoutume à vivre sans lui. Il avait pris le seul et bon parti pour en venir là, celui de ne pas revoir Claire, et de s'éloigner même assez d'elle pour n'en entendre plus parler. Quand on a perdu ce qu'on aime, qu'on ne peut s'en accuser, et que

les circonstances sont telles qu'on ne peut lui pardonner sans une sorte de bassesse, il vaut mieux mille fois s'ôter la tentation et la possibilité. La lutte continuelle entre son devoir et son penchant, l'émotion d'une rencontre fortuite, l'alternative entre la crainte et le desir, tout alimente le sentiment qu'on voudrait éteindre, et on reste toujours au même point. Que de fois, dans les commencemens surtout, il se surprit à penser qu'elle était libre encore, et que peut-être..... A présent, quand cette dangereuse pensée se présente, il l'écarte plus facilement, et se dit avec moins de déchirement : « elle ne m'aime plus, et quand » même la reconnaissance et la pitié » me la rendraient, ce n'est plus là » que je puis trouver le bonheur. »

Il commençait à supporter son

chagrin avec plus de courage et de philosophie, lorsqu'il quitta Bruxelles pour aller à Coblentz ; en passant par Liége, il était assez près de la Suisse ; c'était de toutes les contrées qu'il avait parcourues, celle qui lui plaisait davantage, la seule où il aurait consenti à se fixer. Ne prévoyant pas avoir de long-temps l'occasion d'y retourner, il aurait desiré pouvoir encore une fois respirer l'air pur de ces belles vallées, errer encore sur la cîme des montagnes majestueuses, et revoir ses bons et simples habitans ; mais la saison était trop avancée, et il fut obligé de se borner à faire un tour dans le Palatinat, la Souabe et la Franconie, et termina son pélerinage, qui avait duré près de quatre ans, par une excursion dans la basse Saxe, pour revoir encore une fois son

Pag.
CH. LXXVII. *Négociations de paix.* 15
CH. LXXVIII. *Wildman entreprend la guérison de Claire* . 286
CH. LXXIX. *Nouveau voyage* . . 322

FIN DE LA TABLE.